



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



8

CARPENTARIANA

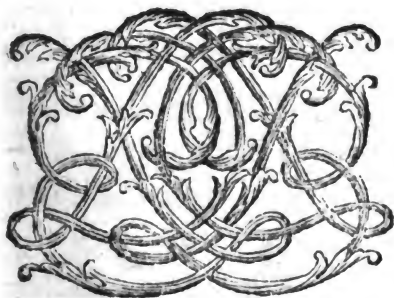
O U

REMARQUES

D'HISTOIRE, DE MORALE,
DE CRITIQUE, D'ERUDITION,
ET DE BONS MOTS

DE

M. CHARPENTIER,
De l'Academie Française.



A PARIS

Chez NICOLAS LE BRETON, fils ;
Quay des Augustins, au coin de la rue
Gist-le-Cœur , à la Fortune.

M. DCC. XXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





P R E' F A C E.

VOici un *Iana* , d'une nouvelle espece. Les Livres qui ont paru jusques à present sous ce Titre , ne contiennent que des Personnalitez , que l'on a entendu dire à Scaliger , à Menage , &c. J'en excepte cependant le *Chevreana* , qui n'est rempli que des remarques que M. Chevreau avoit faites , & qu'il mit lui-même au jour. Il n'en est pas de même du *Carpentariana* ; ce sont toutes Reflexions sur differens Auteurs , que M. Charpentier avoit jettées sur le papier , & que l'on a rassemblées après sa mort. On y a joint aussi des lambeaux de
à ij

P R E F A C E.

plusieurs autres Pieces , que l'on a trouvées dans son Cabinet , comme plusieurs articles d'un Catalogue des Gens de Lettres , celebres en France. Ce Memoire avoit été dressé par M. Costar , par ordre de Monsieur le Cardinal Mazarin , qui vouloit faire donner pension , à tous les beaux Esprits de son tems , selon leurs qualitez & leur merite. M. Charpentier mit aussi la main à ce Memoire. Mais ce Ministre aiant été prévenu de la mort , il ne put executer un si glorieux dessein. On a encore jugé à propos de joindre au *Carpentariana*, des fragmens de certaines Conversations, qui se sont tenuës dans le clos des Chartreux , entre Monsieur le

P R E F A C E.

President Bignon , M. Varillas , &c. Il n'y a guere de Sçavant qui ignore , que M. Charpentier étoit aussi de ces Assemblées. Ainsi il est permis de lui mettre sur son compte bien des choses qui s'y sont dites. Le reste du *Carpentariana* , est composé de Remarques critiques , de bonsmots , de Contes en vers , & de plusieurs autres Pièces , de la bonté desquelles le Lecteur jugera.

C'est par inadvertance que l'on a mis au haut des Pages , *Carpenteriana* , au lieu de *Carpentariana*.

APPROBATION.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier ,
un Manuscrit , intitulé *Carpentariana* , &c. dans
lequel je n'ai rien trouvé , qui puisse en empê-
cher l'impression. Fait à Paris ce 18. May 1715-
Signé , B U R E T T E .

PRIVILEGE DU ROY.

L O U I S , par la grace de Dieu , Roy de
France & de Navarre , A nos amez & feaux
Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parle-
mens , Maître des Requêtes ordinaires de notre
Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs ,
Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra , S A L U T . Notre
bien amé N I C O L A S F R A N Ç O I S L E
B R E T O N , Libraire à Paris , Nous ayant fait
remonter qu'il souhaiteroit faire imprimer , &
donner au Public , un Ouvrage qui a pour titre ,
Carpentariana , & les *Lettres de Boursault* ,
s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Pri-
vilege sur ce nécessaires. A C E S C A U S E S ,
voulant favorablement traiter ledit Exposant , &
reconnoître son zele , Nous luy avons permis &
permettons par ces Présentes , de faire imprimer
ledit Livre , en tels volumes , forme , marge , ca-
ractere , conjointement ou séparément , & autant
de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire
vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant

Le tems de huit années consécutives , à compter du jour de la datte desdites Présentes. FAISONS défenses à toutes sortes de personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere , dans aucun lieu de notre obéissance , comme aussi à tous Libraires , Imprimeurs & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , debiter , ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits , sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant , & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & en beaux caracteres , conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente , le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très cher & féal, Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriâu d'Armenonville , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier-Garde des Sceaux de France , le sieur Fleuriâu

d'Armenonville; le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secrétaires, soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. **D O N N E'** à Paris le septième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent vingt-trois, & de notre Regne le neuvième. Par le Roi en son Conseil.

C A R P O T.

J'ay cédé au sieur François le Breton pere, la moitié de ce Privilege, pour les Lettres de Bourfault seulement, suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 8. Novembre 1723.

Le Breton fils.

Registré, ensemble la Cession cy-dessus, sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 397. N. 694. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 24. Novembre 1723.

B A L L A R D, Syndic.



CARPENTERIANA
OU

REMARQUES D'HISTOIRE,

*De Morale, de Critique, d'Erudition,
& de Bons Mots.*

LES Turcs ont plusieurs Histoires generales, & particulieres de leur pays, depuis le Sultan Osman, qui est le premier de la race de ces Empereurs jusqu'à present. Il y a quantité de ces Histoires dans la Bibliotheque du Roi, dont on n'a encore rien vû de

A

traduit, que les Annales de Leunclavius, qui ne sont pas fort considérables. Quoique le vulgaire croie que les Turcs négligent les sciences, la Bibliothèque du Grand Seigneur fait pourtant une partie de son trésor; & il y a dans ce pays des Historiographes à gages, qui écrivent avec beaucoup de soin & d'exactitude, les actions & les conquêtes de leurs Princes. Il y en a un entre autres, qui a fait un abrégé de leur Histoire, qui finit à la prise de Kaminieck, & dans lequel il y a plusieurs recherches très-curieuses, & tirées des Mémoires les plus secrets du Serail. Les Turcs ont une Histoire très-fameuse parmi eux, intitulée,

l'Histoire des Rois ; elle est écrite en vers Persans , & contient l'Histoire des anciens Rois de Perse ; son Auteurs s'appelle *Ferdous* , qui, quoique hé simple payfan , eut tant de talent pour la Poësie , qu'il s'est fait admirer de tout le Levant par cet ouvrage. Le Roi de Perse , sous lequel il vivoit , le trouva si beau , qu'il lui donna une pièce d'or pour chaque distique. L'ouvrage en contient, dit-on , soixante mille ; & comme il est enrichi de plusieurs figures , on en vend ordinairement les exemplaires plus de cent écus.

Je suis du sentiment de bien des gens qui croient , qu'Ogier

A ij

n'est pas l'Auteur de l'Apologie de Balzac , mais que c'est Balzac lui-même. Veritablement si l'on examine bien cette pièce , on y reconnoît facilement son style : je ne puis m'empêcher de rire toutes les fois que je me souviens d'un endroit de cette Apologie. Les Livres de M. de Balzac , dit l'Auteur , ne sont gueres moins communs que l'air que nous respirons ; & il y a des Parlemens entiers , qui les sçavent par cœur. Balzac est en verité un grand Jurisconsulte , bien digne que des Parlemens l'apprennent par cœur.

Socrate disoit qu'il aimoit mieux écrire ses sentimens sur le

cœur des hommes , que sur les peaux des animaux. Ce n'est être utile , pour ainsi dire , qu'à ses voisins. Il me semble néanmoins qu'un Philosophe doit travailler non seulement à l'instruction de tous les hommes de son siècle , mais même pour la posterité : qu'il doit écrire ses Sentences & les mettre sur le papier , afin de les faire passer dans le cœur des hommes presens , absens , & à venir.

Une personne disant à l'illustre Jérôme Bignon , que Rome étoit le siège de la Foy ; cela est vrai , lui répondit-il , mais cette Foy ressemble à de certaines gens qu'on ne trouve jamais au logis.

6 CARPENTERIANA.

Auguste aimoit fort Virgile & Horace. Ils étoient presque tous les jours à sa table , & ce grand Prince les faisoit mettre à ses deux côtez. Or Virgile , dit-on , avoit l'haleine fort courte , & Horace avoit une fistule lacrymale ; si bien qu'Auguste disoit quelquefois , en plaisantant là-dessus : *Ego sum inter suspiria & lacrymas.*

Ligniere reprochoit un jour à Montmaur le Parasite , qu'il dînoit souvent chez les autres , il répondit, comment voulez-vous que je fasse ; on m'en presse ? je le crois bien reprit Ligniere , il n'y a rien de plus pressant que la gourmandise.

Je ne trouve rien de plus ri-

dicule que de voir au commencement du cinquième livre des Métamorphoses d'Ovide , un Joueur de lyre blessé à mort , tâcher encore de pincer d'une main mourante les cordes de cet instrument.

..... & *digitis morientibus , ille retentat*

Fila lyre

Quelque fou , ou si vous voulez quelque enthousiasmé qu'un Musicien puisse être de son art , qui doute que s'il se voyoit donner un coup d'épée au travers du corps , qu'il ne jettât sa lyre bien vite , & ne songeât plutôt à fuir ou à se défendre , qu'à préluder : outre qu'il est impertinent de supposer que cet homme , qui ne fût

A iiij

tué que quelque tems après le combat commencé , jouât encore de la lyre. C'est un peutrop s'écarter de la nature. Tous ceux qui travaillent d'imagination , Poètes, Peintres, & Orateurs devroient toujours avoir ce beau precepte de Quintilien present à l'esprit : *intueri naturam & sequi* , considerer la nature & la suivre. Il est permis de l'embellir , de faire un beau choix , de n'en copier que les endroits favorables , & d'en faire un beau tout. On peut même laisser un peu aller son imagination au-delà ; mais il ne faut jamais perdre de vûe la nature ni le vrai.

M. Perrault a raison de blâ-

mer nos Poëtes modernes de l'abus qu'ils font de la Fable dans leurs ouvrages , principalement lorsqu'ils écrivent à des femmes; mais il a tort de blâmer les Anciens , & de dire qu'il faloit que les Maitresses d'Ovide fussent bien savantes pour entendre ses Epitres : puisque les choses qui font aujourd'hui notre érudition, & qu'il nous faut chercher par une longue étude dans les Livres des Anciens , étoient très-vulgaires de leur tems ; elles faisoient une partie de leur Religion. Il n'y avoit point de Soubrette à Rome , qui ne sçût que Mars étoit le Dieu de la guerre , Venus la Déesse de l'amour , &c. Perrault devoit plutôt blâmer

Ronsard d'avoir fourré toute l'Iliade dans son Sonnet qui commence ,

*Je ne suis point ma guerriere
Cassandre , &c.* Sa Mademoiselle Cassandre , qui étoit , à ce qu'on dit , une Cabaretiere , n'y pouvoit rien comprendre , non plus que bien d'honnêtes gens d'àprésent.

Tertullien , ce severe Theologien , ne vouloit pas que les Chrétiens de son tems se servissent des termes les plus usitez de la langue , qui avoient quelque rapport au Paganisme. Comme *mehercle ; medius fidius* ; que l'usage a consacré plutôt à la langue qu'à la Religion : & peu s'en faut

qu'il ne fulmine anathême contre un Chrétien , à qui un homme en colere avoit dit , *Jupiter vous soit contraire* ; & qui répondit sans y songer , *mais plutôt à vous*. Cependant , *Jupiter vous soit irrité* (*iratus tibi sit Jupiter*) est une maniere de parler , dont on se servoit sans penser à Jupiter , comme nous disons aujourd'hui *le Diable vous emporte*. Tertulien dit cependant que l'usage de ces termes étoit une apostasie tacite pour un fidele.

Il y a des endroits impertinens dans Balzac , par exemple , lorsqu'en parlant de Louis XIII. qui n'avoit point encore d'enfans, il dit , *qu'il ne faut plus qu'il parle*

A vj

d'agir puissamment , ni de faire des coups d'Etat qu'avec la Reine. Quelle vilaine idée ! qu'il faut être impudent & étourdi tout ensemble pour parler ainsi à un Roy ! de coups d'Etat avec la Reine !

Je ne crois pas que ceux qui sont inintelligibles , soient fort intelligens. Quintilien dit que plus un Ecrivain sera mauvais , plus il sera obscur. *Erit ergo etiam obscurior , quo quisque deterior.* Le plus grand vice du discours , c'est à mon sens, l'obscurité ; puisqu'on ne parle que pour se faire entendre. Cependant , comme il n'y a point de défaut qui ne trouve ses Partisans ; le même Auteur rapporte qu'il y avoit du tems de Ti-

te-Live un Rhéteur si grand Partisan de l'obscurité, qu'il y exhortoit ses disciples , & leur faisoit corriger comme de grandes fautes, les endroits de leurs ouvrages qui paroissoient trop intelligibles. Quintilien ajoute que le plus grand éloge qu'on pouvoit faire d'une pièce d'éloquence dans cette école , c'étoit de dire , *je n'y comprends rien*. Lycophron étoit du même goût , lui qui a protesté publiquement qu'il se pendroit , s'il se trouvoit quelqu'un qui pût entendre son Poëme de la Prophétie de Cassandre. En quoi il a si bien réussi , que cette pièce a été la pierre d'achoppement de tous les Grammairiens, Scholiastes, & Commentateurs ;

& est restée jusqu'aujourd'hui aussi entièrement inexplicable que le premier jour. Cet ouvrage est semblable à ces lieux souterrains , où l'air est si épais & si étouffé , que tous les flambeaux qu'on y apporte s'y éteignent. Il est inutile de vouloir penetrer dans un sens si obscur : quelque attention d'esprit qu'on y apporte , il est impossible d'en percer les tenebres.

Un Capitaine Gascon étant tombé dangereusement malade, on envoya chercher le Curé de saint André des Arts pour le confesser. Après avoir reçu notre Seigneur avec une grande devotion, & le Curé étant prêt d'ad-

ministrer l'Extrême-onction , le malade au lieu d'allonger les jambes , se mit tout en un petit peloton. Le Curé s'approcha de lui pour lui en demander le sujet.

Ab ! mon Pere , lui répondit le Gascon ; après que mes ancêtres ont tous péri sur une brèche , faut-il que j'aye le chagrin de me voir mourir dans un lit , les talons enfonchez dans le cul , & prêt à recevoir le Sacrement des Bourgeois ?

Les exemples que cite M. Dacier pour prouver que *Rex* ne signifie qu'un grand Seigneur , ne sont pas des exemples sérieux. Martial en est tout plein : & ce n'étoit que pour se môquer des

basses des cliens , qu'on appelloit à Rome *Rois* ceux , à qui ils faisoient la cour.

De riches vêtemens sur le corps d'un fat , sont comme ces Trophées revêtus d'armures magnifiques , & qui ne sont au fonds qu'un misérable morceau de bois.

M. l'Huillier disoit de M. de la Milletiere , homme fort sçavant dans les Controverses , & fort entêté dans ses sentimens , *que c'étoit un homme à se faire brûler tout vif dans un Concile.*

Montagne dit , *qu'il haït les Sçavans qui ne peuvent rien faire sans livres.* Un Poète Italien vou-

lant donner un exemple d'un homme dans la dernière confusion , dit , *qu'il est comme un Pedant qui a perdu son Calepin*. En effet les gens de ce caractère n'ont point de sçavoir , mais ils sçavent où il y en a. Ce sont les *Index* de tous les bons Livres. Leur conversation vous apprendra qu'il y a dans Seneque ou dans Ciceron une belle pensée en un tel endroit , & dans un tel chapitre. Montagne a bien raison de dire , *que la science est un sceptre en de certaines mains , & en d'autres une marotte*. Cela est joliment pensé.

Voici comme j'ai imité une Epigramme de l'Anthologie.

*Frere Roch de son froc bridé
Exorcisoit un possédé ,
Le diable à l'instant part du gîte,
Redoutant moins en Frere Roch
La puissance de l'eau benite
Que la puanteur de son froc.*

François Eudes , né au village de Mezeray , dont il prit le nom, voyoit fort souvent M. le Chancelier Seguier , qui lui donnoit une pension de six cens livres , le Duc de Brandebourg lui en donna une autre de trois cens livres pour un Livre qu'il lui dédia. Il eut à l'Académie l'emploi de M. de Vaugelas pour le Dictionnaire dont il s'acquitta très-bien. Il étoit de mediocre naissance. Le premier Tome de son Histoire

n'est pas fort bon , le second n'est pas mauvais , mais le troisiéme est excellent. Car outre qu'il est mieux écrit que les deux premiers, M. Dupuy y a beaucoup contribué par ses Memoires. Il y a une infinité de fautes dans les deux autres , & particulièrement dans le premier ; le Pere Labbe Jesuite y en a remarqué plus de deux mille , & qui voudroit les observer toutes , auroit de quoi faire un volume aussi gros que ceux de cet Historien. Cependant on peut dire que son corps d'Histoire est le meilleur que nous ayons presentement. On ne doit pas s'étonner qu'on ait trouvé tant de fautes dans les Livres de cet Auteur, puisque lui-même disoit , qu'il

en avoit trouvé plus de deux mille dans Davila qui est bien moins gros. Mezeray étoit un petit homme de mauvaise mine. Il étoit Secrétaire de l'Académie. Il a laissé tout son bien au fils d'un Cabaretier près de Paris, nommé le Faucheur. Mezeray disoit, *que Desmaretz avoit le plus contribué à la perte de Morin, qu'il avoit autrefois feint de vouloir être un de ses disciples, afin de tirer ses secrets, & que depuis il l'avoit dénoncé.* Desmaretz se défendoit par le motif de la gloire de Dieu. Morin n'a été condamné que de deux voix. Il avoit été Commis des Finances, & depuis Ecrivain copiste pour les uns & les autres. Il écrivoit admirablement bien.

Un petit Maître étant à la Comédie Italienne , jetta aux pieds de Scaramouche une paire de petites cornes de Chevreüil , en lui disant , *qu'il ramassât ses cornes* ; Scaramouche les prit , & après s'être tâté le front , les rejetta au petit Maître , en lui criant , *Monsieur , j'ai encore mes cornes , il faut que celles-ci soient les vôtres.*

Les Manriquez d'Espagne disent ordinairement pour relever l'excellence de leur noblesse , *nos no descendemos de los Reyes , sino los Reyes descienden de nos* : Nous ne descendons point des Rois , mais les Rois descendent de nous. C'est la devise de leur maison. Les Guzmans , Ducs de Medina

Sidonia , autre famille illustre d'Espagne , ont pour cimier à leurs armes , une tour au haut de laquelle paroît un Cavalier armé qui jette un poignard , avec ces mots pour devise. *Mas pesa el Rey que la sangre* : le Roi l'emporte sur le sang. Voici l'origine de cette devise. Don Alonzo Perez de Guzman , étant assiégué par les Maures l'an 1293. dans la Forteresse de Tarifa , dont il étoit Gouverneur , son fils Don Pedro Alonzo fut pris des ennemis, qui declarerent à Don Alonzo Perez , qu'ils le feroient mourir cruellement , s'il ne leur livroit la place. Dom Alonzo jetta un poignard aux ennemis, en disant ces paroles , *Mas pesa el Rey que*

la sangre , préférant l'interêt du Roi à celui de son sang. Lopez de Vega a consacré cette généreuse action par de très-beaux vers qui commencent ainsi; *Io soy aquel Don Alonzo* , &c.

Padecha est un mot Persan , que les Dictionnaires expliquent en Turc par celui de *Beg* & de *Sultan* , qui signifient *Seigneur* ou *Prince*. Le Grand Seigneur se donne ce nom avec celui de *Chan* , & ses sujets y joignent bien souvent le mot d'*Ula* , qui signifie *Grand Seigneur*. Le Sultan ne donne sa qualité de *Padecha* à aucun Prince Chrétien , qu'au Roi de France. Il traite les autres de *Kiral* , qui veut dire *un Prince de*

24 CARPENTERIANA.

moindre autorité. Il traittoit même autrefois les Empereurs de cette maniere , & l'on voit encore dans la Bibliotheque des Religieux de sainte Genevieve à Paris , l'original d'une lettre d'Ibrahim Pacha, grand Vizir, écrite à l'Empereur Charles - quint , dans laquelle ce Ministre ne lui donne que la qualité de *Kiral*. Le Grand Seigneur ayant donc toujours refusé à l'Empereur le titre de *Padecha*, & l'Empereur méprisant celui de *Kiral* , on a trouvé depuis ce tems un moyen d'accommoder ce differend , & l'on est convenu de part & d'autre qu'on appelleroit ce Monarque *Imperator* , ainsi qu'il se pratique à present dans toutes les Lettres
qui

qui lui sont adressées de la Porte.

Un Seigneur Italien qui se disoit de la famille des Borromés, ce qui n'étoit pas bien averé, se faisoit faire son portrait par un Peintre de Florence. Le Peintre lui fit un nez beaucoup plus grand qu'il ne l'avoit, & le Seigneur Italien s'en plaignant, le Peintre lui dit, *Signor quanto più il naso sarà longo, tanto più sarà Borromeo.*

Claude Quillet étoit natif de Chinon. Nous avons plusieurs Ouvrages de lui en vers françois & en vers latins, entre autres un Poëme latin, intitulé, *Callipædia, De la manière de faire de beaux enfans.* Il avoit fait pendant un tems profession de Medecine, &

B

il fut en cette qualité à Rome avec le Maréchal d'Estrées, à qui il s'étoit attaché. Sa conversation étoit fort enjouée.

Venus Pata, louche: Ovide au second livre de *arte amandi* :

Nominibus mollire licet mala, fusca vocetur

Nigrior Illyrica cui pice sanguis erit,

Si Pata est Veneri similis, si flava Minervæ.

C'est-à-dire : il y a des termes avec lesquels on peut adoucir les défauts : on appelle brune celle dont le teint est plus noir que la poix : celle qui est louche, on dit qu'elle ressemble à Venus, & celle qui a la jaunisse à Minerve. D'où il paroît que Venus étoit

louche, *Peta*. Aussi dans le festin de Trimalcion chez Petrone, Habinnas parlant d'un de ses Esclaves, *il est louche*, dit-il, *mais tant mieux, il ressemble en cela à Venus*. Cela fait voir encore pourquoi ceux de la famille *Peta* chez les Romains, avoient une Venus dans leurs Medailles.

Louis XIV passant par Reims en 1666. fut harangué par le Maire qui lui presenta des bouteilles de vin, & des poires de Rouffelet seiches avec ces mots, Sire, nous apportons à Vo re Majesté, notre vin, nos poires, & notre cœur; c'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre ville. Le Roy lui frappa sur

B ij

l'épaule, en lui disant , *voilà comme j'aime les harangues.*

Les Carmes portoient autrefois à leur prétendu manteau d'Elie , plusieurs bandes rouges , vertes , blanches , &c. Ce que l'on reforma depuis , comme étant indécemment , & à cause de la bigarrure de ce manteau , ils étoient nommez *Barrez* , ainsi que je le trouve dans le Roman de la Rose.

Les Cordeliers & les Barrez

Tant soient-ils gros & quarrez.

On void par ce dernier vers qu'ils passoient dès ce tems - là pour bons compagnons , bien nourris , *tant soient-ils gros & quarrez.* Nous avons la rue des *Barrez*.

Marana étoit de Milan : il est Auteur de l'Espion Turc : je dirois volontiers des particularités de cet Espion , si quelqu'un m'en vouloit donner de Cid Hammed, dont Miguel de Cervantes dit qu'il a tiré son Histoire de D. Quixote ; car ces deux Turcs-là, ont été aussi réels l'un que l'autre : il n'y a personne qui ne s'aperçoive que l'Espion Turc , n'est qu'un personnage fantastique , que l'Auteur a imaginé pour débiter d'une manière plus ingénieuse l'Histoire du dernier siècle. Ainsi le bon Musulman Mamut n'est point natif de Constantinople , de Dalep , ni de Damas, mais bien du cerveau de *l'illustrissimo Signor Paolo Marana ;*

& pour persuader davantage ceux qui ne voudront pas croire ce que je dis , ils liront le certificat que voici , dont j'ai l'original : je crois qu'ils ne peuvent souhaiter de preuve plus convaincante, pour leur faire connoître que Marana est Auteur de l'Espion Turc.

Je soussigné Gio Paolo Marana auteur du Livre Manuscrit Italien intitulé , l'Esploratore Turco Tomo Terzo, reconnois , que M. Charpentier commis par Monseigneur le Chancelier pour la revision dudit Manuscrit, ne m'a accordé son Certificat pour l'impression dudit Manuscrit , qu'à condition d'ôter quatre endroits, le Premier &c. Partant je promets d'ôter dudit Manuscrit les en-

droits ci-dessus marquez ; en sorte qu'il n'en reste aucun vestige , puisque sans cela ledit Certificat ne m'auroit pas été donné par ledit sieur Charpentier : & pour sûreté de ce que dessus que je reconnois être véritable , & que je promets d'exécuter ponctuellement , j'ay signé le present escrit. à Paris ce 28. Septembre 1686. Ainsi Signé Jean Paul Marane.

Un certain Cavalier noble comme le Roy, Catholique comme le Pape , & gueux comme Job , étant arrivé de nuit à une Hôtellerie de France , frappa long-tems, avant que de pouvoir reveiller l'Hôte, à la fin il le fit lever à force de tintamare. *Qui*

est là, dit l'Hôte, par la fenêtre, *c'est*, dit l'Espagnol, *Don Juan Pedro, Hernandez, Rodriguez de Villa-nova, Conde de Malafra, Cavallero de Santiago, y d'Alcantara*. Alors l'Hôte lui répondit, en fermant la fenêtre, *Monsieur, j'en suis bien fâché, mais nous n'avons pas assez de chambres pour loger tous ces Messieurs-là*.

Madame Desloges, dont Balzac fait l'éloge dans plusieurs de ses Lettres, & qu'il nomme quelque part la dixième Muse, avoit beaucoup de naturel pour la Poësie; Madame la Comtesse de Vertus & elle se faisoient souvent

quelque galanterie par de jolies pièces de vers : je trouve entre autres celle-ci fort agréable ; elle est de Madame la Comtesse de Vertus , déguisée en Egyptienne à Madame Desloges.

*Orante , si je me déguise ,
 Ce n'est pas sans vous avertir
 Que le soin de vous divertir
 A fait naître mon entreprise ,
 Tant je trouve que mes desirs
 Sont amoureux de vos plaisirs :
 Ce Cavalier qui m'accompagne
 Dit qu'il vous fera confesser ,
 Qu'il sçait mieux comme il faut
 danser
 Que les plus galants de l'Espagne,
 Et qu'il a des pas & des tems
 Qui donnent mille passetems.*

*Pour moi je porte sans malice
 Un habillement bien trompeur,
 Puisque mes mains donnent la
 peur*

*Du mal dont mes yeux font l'office,
 Et si je prends de tous côtez,
 Ce ne font que des libertez :*

*Mais voyez comme la Fortune
 Est toujours contraire à l'amour ;
 Je fais cent conquêtes par jour,
 Et n'ai dessein d'en faire qu'une :
 C'est d'établir tout mon bonheur
 A la prise de votre cœur.*

Les Italiens appellent l'Aretin *il divino Aretino*, pour exprimer la divinité de ses expressions énergiques. Il se faisoit nommer le *Fleau des Princes*, & il avoit même fait frapper une Médaille sur

laquelle il étoit représenté assis sur un trône, & des Roys à ses pieds, qui lui apportotent des presens, & ces mots à la Legende *i Principi Tributarii d'ell' Aretino*. Charles-quintr revenant de son entreprise d'Afrique, lui envoya une chaîne d'or de la valeur de cent ducats. *Voila* dit l'Aretin, *un bien petit present pour une si grande sottise*. Quelle foiblesse à des Princes de se mettre en peine de ce que peut dire un miserable Auteur. Patin, ou plutôt l'Auteur du *Patiniana*, dit que l'Aretin faisoit des Commentaires sur la Genése la matinée, & que l'apresdinée il travailloit à ces infames postures qui portent son nom. Cela veut dire qu'il a fait

B vj

la Paraphrase de la Genèse , & des sept Pseaumes Penitentiaux , le tout en prose. A l'égard des postures , il n'a fait que les Sonnets qui sont au bas des figures qui portent son nom , lesquelles sont de la main de Jules Romain , & ont été gravées par Marc-Antoine , qui pensa perdre la vie pour ce sujet , & qui fut contraint de s'enfuir de la ville de Rome.

Voici l'Epitaphe de l'Aretin , qu'on a dit faussement avoir été gravée sur son tombeau.

*Qui giace l'Aretin Poeta Tosco
Che disse mal d'ognun fuor che di
Dio
Scusandosi col dir no lo conosco.*

Les Armeniens, ainsi que tous les autres Orientaux , fertiles en Contes ridicules, disent, que N. S. J. C. étant à l'école pour apprendre à lire en Armenien , ne voulut jamais prononcer cette première lettre *u* , que son Maître ne lui en eût donné l'explication ; celui-ci ne pouvant en venir à bout , se mit en colere , & maltraita J. C. qui l'expliqua alors lui-même , & lui fit connoître qu'elle contenoit les misteres d'un Dieu en trois personnes. Son Maître très-surpris le renvoya à sa mere, disant qu'il en sçavoit plus que lui. *Nota*, que l'invention des caracteres Armeniens est très-moderne.

Il n'y avoit point d'homme

en France , qui eût plus de grace à narrer un conte , que l'Abbé de Boisrobert , & qui contrefit mieux le geste , & la maniere de parler de tous ceux qu'il frequentoit. Il avoit une facilité de s'exprimer , qui rendoit sa conversation très-agréable. Souvent cette facilité l'entraînoit dans des aventures qu'il disoit lui être arrivées, quoique l'on sçût fort bien le contraire. Se vantant un jour à des Dames , qu'il avoit eu des Commandemens fort honorables en France , Benferade qui étoit présent , faisant mine de vouloir assurer ce que Boisrobert venoit de dire , prit la parole , & dit , *cela est très - veritable, Mesdames , Monsieur , a eu des Commande-*

meus fort honorables en France. Tout Paris l'a vû commander pendant dix ans aux Troupes du Marais & de l'Hôtel de Bourgogne. Boisrobert étoit si souvent à cet Hôtel, que Menage l'ayant appelé *l'Aumônier de l'Hôtel de Bourgogne*, le nom lui en est toujours resté depuis.

Un jeune homme de mes amis avoit traduit le Poëme du Tasse, intitulé, *La Création du monde*. Dans le grand nombre de mauvaises choses, j'y ai trouvé ces vers, qui peuvent passer pour un coup d'essay. C'est quand il parle de la puissance du Seigneur, par qui toutes choses furent créées d'une seule parole.

....D'un moins prompt mouvement au
 Libique rivage
 Vole le tourbillon , Messager de
 l'orage ,
 Lorsque du noir Midy par le sou-
 fle excité
 Il s'échape aux regards du More
 épouvanté :
 Et moins prompt est encor dans sa
 route enflammée
 Le boulet enlevé par la poudre al-
 lumée ,
 Quand du profond métal avec
 bruit s'élevant ,
 Il imite la foudre , & précède le
 vent.

Une expression est noble dans
 une langue , & ridicule dans une
 autre. Pline en parlant des quali-

tez corporelles de Trajan , dit , après en avoir fait l'énumération , *Nonne longè latèque principem ostentant ?* Y auroit-il rien de plus ridicule que de se servir de la même expression en notre langue ? *Ne nous montrent-elles pas un Prince en long & en large ?* Il faut donc en cette occasion se servir d'une expression également noble dans la langue qu'on traduit , & dire par exemple : *Ne remplissent-elles pas l'idée d'un Prince souverainement parfait.*

Homere a bien raison de dire , *que Jupiter ôte la moitié de l'esprit aux hommes , lorsqu'il les rend malheureux* : mais je ne puis m'empêcher de rire , lorsque je

42 CARPENTERIANA.

me fouviens que c'est à l'occasion du chien d'Ulyffe, que les valets de ce Prince laissoient manger aux poux, aux puces, & à la galle pendant son absence, que ce Poëte débite une maxime si belle, & fait une si judicieuse remarque.

L'Abbé de Marolles avoit une si grande démangeaison d'écrire, qu'il faisoit imprimer jusqu'à des Listes & à des Catalogues de ses amis, & des gens de sa connoissance, le tout à ses dépens, ainsi que ses autres ouvrages, que les Libraires n'ont jamais voulu entreprendre d'imprimer qu'à ses frais. Menage disoit à ce sujet, *tout ce que j'estime des ouvrages*

de M. de Villeloin , c'est que tous ses Livres sont reliez avec une grande propreté , qu'ils sont dorez sur tranche : cela satisfait beaucoup la vue. M. de Marolles disant un jour à Ligniere que ses vers lui coûtent peu , ils vous coûtent ce qu'ils valent , lui répondit-il. M. Menage fit mettre sur le Livre de la Traduction des Epigrammes de Martial par l'Abbé de Marolles , Epigrammes contre Martial.

Le *Barbon* ou l'*Antiochien* , est un discours de l'Empereur Julien l'Apostat contre le peuple d'Antioche , qui faisoit de piquantes railleries de sa maniere de vivre austere , & principalement de son

affectation à se laisser croître une longue barbe à la manière des Philosophes. Ce discours est une ironie perpetuelle , où feignant de se blâmer lui-même , il leur reproche finement leur molesse , & leurs débauches. Il est plein de feu & d'esprit , mais aussi tout rempli d'orgueil , & d'amour propre , & sous le voile d'une raillerie feinte & affectée , il fait un très-serieux Panegyrique de sa personne. Il y parle des Gaulois , de leur manière de vivre simple & rustique , & d'une aventure qui arriva à un Comedien , qui crut se mettre en credit avec sa troupe à la Cour d'un Prince de cette nation , mais qui fut mocqué , & renvoyé avec mepris. Il y parle

de Paris, & en fait la description. J'ai traduit ce discours, & y ai joint quantité de remarques assez curieuses.

Numa, entre autres Ordonnances, en fit de severes contre le caquet des femmes, à qui il défendit de parler, sinon en presence de leurs maris. Une femme ayant une fois plaidé sa cause devant les Juges, le Senat en fut si effrayé, qu'il envoyât promptement à l'Oracle pour sçavoir ce qu'un tel prodige pouvoit signifier. A present nous serions plus étonnez du silence d'une femme, que ces bons Senateurs ne le furent du babil de cette Romaine.

46 CARPENTERIANA.

Moliere disoit , *que le mépris étoit une pillule qu'on pouvoit bien avaler , mais qu'on ne pouvoit gueres la mâcher , sans faire la grimace,*

Le vrai moyen d'être riche , c'est de s'accorder avec la pauvreté , dit Seneque après Epicure. Cela est vrai , mais l'accord me paroît bien difficile à faire avec cette cruelle-là. Que de desirs , que de cupiditez naturelles , que de besoins même ne lui faut-il pas ceder. Il n'y a point de negociation plus épineuse , que de vouloir accorder la nécessité , & le cœur de l'homme. Seneque avoit les pieds chauds , lorsqu'il écrivoit ces belles pensées-là ; s'il

les eut eu chauffez à cru dans deux sabots pendant la gelée , je doute qu'il eût été si rigide. Il me semble que je vois le bon homme avec sa robe fourée auprès d'un bon feu , écrivant ces belles sentences , un Esclave qui vient l'avertir que le souper est prêt , la bonne femme Pauline qui lui dit , *mon Dieu ! mon fils , toujours écrire , toujours écrire , cela vous fera mal : & le bon homme qui lui répond , ça mamour je m'en vais. Je n'ai plus qu'un mot à dire pour consoler notre bon ami Lucile.*

Martial dit dans une de ses Epigrammes , que si l'omnien vouloit se faire payer des Dieux,

de qu'ils lui doivent pour leur avoir tant fait élever d'Autels , ils seroient contraints de vendre tout ce qu'ils possèdent , encore ne pourroient-ils s'acquitter entièrement , & il conclut qu'il faut que ce Prince ait la bonté d'attendre , puisque les coffres de Jupiter n'ont pas de quoi le satisfaire.

*Expectes & sustineas, Auguste ,
necesse est,
Nam tibi quod solvat , non habet
arca Jovis.*

Cela est boufon de voir les Dieux vendre & engager terres & maisons pour s'acquitter envers un mortel. Pour moi il me semble déjà voir 'Maison à vendre presentement sur l'Olympe , & tous
les

les Dieux & les Déesſes qui tro-
 tent chez les Courtiers pour trou-
 ver de l'argent ſur leurs nippes ,
 mais il n'y en a point qui ſoient
 plus à plaindre qu'Apollon & Mi-
 nerve , car je ne crois pas qu'ils
 trouvaſſent beaucoup de choſes
 ſur leur ſcience & ſur leur eſprit.

Mr Pavillon diſoit qu'il feroit
 un Livre ſous le titre de *Guerre des*
Auteurs , où il travestiroit M. D**
 en un bon gros mulet , chargé du
 bagage de toute l'Antiquité.

Le Vazari, autant que j'en puis
 juger par la lecture de ſes Ouvra-
 ges , étoit un bon homme qui
 avoit une propenſion merveil-
 leuſe à louer , & à dire du bien

C

de tout le monde , & principalement des Florentins ses compatriotes. Tous leurs ouvrages sont des miracles de l'art. C'est pourquoi il faut prendre garde à ne pas traiter d'illustres & d'excellens tous ceux dont il parle avantageusement , à moins qu'on ne les connoisse d'ailleurs, eux & leurs Ouvrages. Jamais homme ne s'est donné plus de peine que lui pour devenir habile. Il copia une fois , tout ce que Michel Ange avoit fait en peinture , afin d'acquiescer sa maniere ; cependant malgré tous ses efforts , il demeura dans le rang de Peintre mediocre , & sa plume lui a donné l'immortalité qu'il cherchoit vainement par son pinceau : il me pa-

roît très-intelligent dans la theorie de la peinture , & des beaux Arts. Il parle fort bien sa langue, & à même quelque érudition. Il vivoit du tems de Michel-Ange, dont il étoit ami intime.

Pierre Bourdelot étoit Docteur en Medecine, c'est lui que la Reine de Suede , qui ne vouloit rien ignorer , avoit choisi en riant pour lui apprendre à jurer, parce qu'il passoit pour un des meilleurs jureurs de son tems. Il avoit une conversation très-agréable, & passoit pour un diseur de bons mots. M. le Duc lui ayant envoyé de Chantilly plusieurs piéces de gibier, Bourdelot lui écrivit les vers suivans pour l'en remercier.

C ij

*On te va bien louer genereux Duc
 d'Anguien ,
 Prince doux & charmant, qui fais
 toujours du bien ,
 Qui fais voir plus d'esprit que tout
 ce qui respire.
 Orphée est de retour , il chante &
 fait des vers ;
 C'est le grand Bourdelot que tout
 le monde admire ;
 Il a déjà tiré des ames des Enfers ,
 Et déjà le gibier vient au son de
 sa lyre.*

Il en est de même de certains
 fats de consequence , comme de
 ceux qui sentent mauvais. On
 n'ose rire des sotises des uns , ni se
 boucher le nez devant les autres.

Nicolo Franco fut pendu pour avoir écrit contre Paul IV. non pas sous le Pontificat de ce Pape, ni de Pie IV, son successeur, mais sous celui du Pape suivant, sçavoir Pie V, qui, par une haine particuliere, lui chercha querelle assez mal à propos. Etant à la potence il s'écria avec une espece de desespoir, *Messer Nicolo alle forche !* Le Prelat qui l'assistoit, je ne sçais si ce n'étoit pas un Cardinal *della Congregazione della morte*, lui presenta le Crucifix, & lui remit l'esprit en disant *ahi Messer Nicolo, mirate Christo benedetto impiccato per Voi !* On lui fit une Epitaphe Italienne, fort ingenieuse, je ne m'en souviens pas bien, la pensée est que ce Poëte-étoit si

54 CARPENTERIANA.

accouûtumé à dire du mal , qu'il fallût lui ferrer la gorge avec une corde pour l'empêcher de parler, *stringendogli la gola con un laccio.*

Aonius Palearius , disoit que l'Inquisition étoit un poignard porté à la gorge de lettres. *Inquisitionem sicam esse districtam in jugula litteratorum.* Ce mot lui coûta cher , selon M. de Thou , qui assure , que ce fut là un des principaux sujets pour lequel il fut brûlé à Rome. A la verité c'est être bien malheureux que d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot ; mais c'est l'être encore bien davantage d'aimer mieux se perdre soi-même. Ces gens-la portent leur poignard sur la langue , de

ore eorum gladius utrâque parte acutus ; glaive fatal qui se tourne contre eux-mêmes.

Moliere a jouë dans ses Femmes sçavantes l'Hôtel de Rambouillet, qui étoit le rendez-vous de tous beaux esprits. Moliere y eut un grand accès, & y étoit fort bien venu ; mais lui ayant été dit quelques railleries piquantes de la part de Cotin, & de Menage, il n'y mit plus le pied, & joua Cotin sous le nom de Trissotin, & Menage sous le nom de Vadius, qui, à ce que l'on prétend, eurent une querelle à peu près semblable à celle que l'on void si plaisamment dépeinte dans les Femmes sçavantes. Cotin avoit

introduit Menage chez Madame de Rambouillet. Ce dernier allant voir cette Dame après la première représentation des Femmes sçavantes ; où elle s'étoit trouvée ; elle ne put s'empêcher de lui dire : Quoi ! Monsieur ; vous souffrirez que cet impertinent de Moliere nous jouie de la sorte ? Menage ne lui fit point d'autre réponse que celle-ci , Madame , j'ai vû la Pièce , elle est parfaitement belle , on n'y peut rien trouver à redire , ni à critiquer.

Tous ceux qui travaillent d'imagination ne réussissent pas toujours également bien : car les mouvemens de l'imagination dé-

pendent de mille circonstances ,
 où le hazard a autant de part que
 la nature. *J'ai vu*, disoit Annibal,
Carache, le Tintoret, tantôt égal au
Titien, & tantôt bien au-dessous du
Tintoret. Ces inegalitez prouvent
 bien ce que dit Aristote , qu'il
 entre souvent de la bonne fortune
 dans les ouvrages des arts. Cha-
 cun sçait combien la Poësie est
 sujette aux caprices de cette bon-
 ne fortune spirituelle. Lorsque les
 Poëtes prennent la plume , ils ne
 sçavent pas la plupart du tems ,
 ce qu'ils vont écrire , ou pour
 parler leur langage , ils ignorent
 où l'enthousiasme les doit em-
 porter. Une pensée mediocre est
 quelquefois l'occasion d'une pen-
 sée sublime , & la rime amene

souvent à leur imagination plusieurs choses auxquelles ils n'eussent jamais pensé. Il faut pourtant avouer que cette fortune qui preside aux beaux arts, a ses favoris aussi-bien que celle qui distribue les richesses. Il y en a qui sont comme assurés de réussir, & d'autres à qui rien ne succede, quelque soin qu'ils prennent, & quelque soin qu'ils se donnent ; mais la difference qui se rencontre entre ces deux fortunes, c'est que la première ne favorise ordinairement que les plus beaux génies, & que l'autre semble affectionner davantage les stupides, & les maladroits, que les habiles gens.

Comme le style de Seneque est un style coupé, qui n'a pas de liaisons, & que cet Auteur parle presque toujours par Sentences: il paroît plus beau lorsqu'on le cite, que lorsqu'on le lit; il fait plus d'honneur aux ouvrages d'autrui qu'aux siens propres.

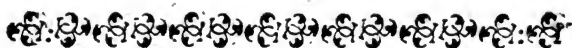
Nec sunt grata tibi gaudia si qua latent. Vous n'aimez point les plaisirs qui demeurent inconnus. Je crois que c'est une des sœurs de Psyché qui avance cette maxime dans Apulée; ceux-la ne sont pas riches, dont les richesses ne sont point connues. *Isti divites non sunt quorum divitiæ non cognoscuntur.* Cette pensée fait assez connoître que nous avons naturelle-

ment une si forte passion pour l'estime des hommes , que nous ne trouvons aucun contentement véritable , où elle ne se rencontre pas. C'est un bien , tout chymérique qu'il est , dont nul autre ne peut remplir la place dans notre cœur ; & qui seul nous tient souvent lieu des biens les plus réels & les plus solides. Le premier soin des hommes , c'est de cacher leurs miseres ; plus sensibles à la honte de la pauvreté , qu'aux incommoditez réelles qu'elle traîne avec soi , ils croient triompher de la fortune , & des Dieux irritez , lorsqu'ils peuvent imposer par l'exterieur d'une fausse opulence. Mais si l'opinion des autres a tant de pouvoir sur

la mauvaise fortune , que d'en adoucir les amertumes , elle n'en a pas moins sur la bonne , & l'on peut dire que c'est elle qui donne le prix à ses faveurs , & qui en fait trouver la jouissance agréable. On s'ennuye , & on se dégoûte bien-tôt d'un bonheur qui ne sert de rien à notre vanité : & il ne manquera pas de nous devenir onereux , s'il devient un secret. La vanité nous sollicite incessamment de le faire paroître au-dehors ; & de chercher des témoins dont l'envie ou les applaudissemens nous fasse sentir que nous sommes heureux , & de même que nous ne pouvons voir les traits de notre visage sans le secours d'un corps étranger qui

reflechisse sur nous les rayons de lumiere qu'il en reçoit , il semble que notre esprit ne puisse bien contempler sa felicité que dans les differentes pensées qu'elle inspire aux autres. De là vient que les amans ont toujours besoin d'un confident à qui ils puissent communiquer leurs bonnes fortunes , ou leurs disgraces ; c'est-à-dire d'une personne qui les felicite , ou qui les plaint & dans la pensée duquel leur amour propre trouve de quoi s'applaudir , ou se consoler : de là viennent aussi ces indiscretions qui détruisent souvent leurs plaisirs ; & on peut dire alors qu'ils ne cessent d'être heureux que par la trop grande envie de le pa-

roître. Chacun ſçait la funeſte
avanture de ce Roi de Lydie ,
qui ne ſe put contenter d'être le
plus heureux époux du monde.
Il crut qu'il manquoit quelque
choſe à ſon bonheur, tandis qu'il
n'étoit connu de perſonne : & il
trouva enfin ce fatal applaudiſ-
ſement qui lui coûta la couron-
ne & la vie. Il eſt vrai qu'il y a peu
de perſonnes qui pouſſent l'in-
diſcretion auſſi loin que ce Mo-
narque. Mais il eſt certain que
l'amour propre qui cherche tou-
jours à ſe faire des ſujets de louan-
ges de toutes choſes, eſt un dan-
gereux obſtacle à la diſcretion ,
& que ce n'eſt jamais ſans nous
faire violence que nous déro-
bons aux yeux des autres , ce qui
peut flater notre vanité.



LA DALLANDEIDE
du Chevalier de S. Gilles.

Dieu des railleurs ! aimable
Mome ,
Et toi celebre médisant *
Qui scût d'un style si plaisant
Ravaller la superbe Rome :
J'implore ici votre secours ,
Repandez sur tout mon discours
Quelques grains de ce sel Attique
Sans qui la Satyre n'auroit
Rien que de fade & de rustique ,
De rampant , de bas & de froid.

Mon dessein n'est pas de traduire
Un homme illustre en Bateleur :
Je n'ai qu'un petit Precepteur ,

CARPENTERIANA. 65

*Pour foible objet de ma Satyre ,
Je ne veux point comme Scarron
Travestir en mauvais boufon
Les Heros fameux de Virgile :
Je veux nommer un chat un chat ,
Et dût-il en crever de bile ,
Rire aux dépens d'un petit fat.*

*Ce Pedagogue ridicule
Qui contrefait le Gouverneur ,
Et qui tient un jeune Seigneur
Sous son insolente ferule
Ce petit Cuistre déguisé
Qui couvre d'un long poil frisé
Son oreille mal assurée ,
Pense-t-il bravant mon couroux
Faire à son épaule quarrée
Un rampart contre mille coups.*

*Mais avant que mon bras l'as-
somme ,*

66 CARPENTERIANA.

*Je veux d'un burlesque pinceau
Achever le plaisant tableau ,
Du Pedantesque petit homme ;
Les premiers traits que j'ai tirez
Le font voir aux moins éclairés :
Quiconque ne voudra pas feindre
Dira , c'est Dalland tout craché :
Je vais donc l'achever de peindre ,
Puisqu'il est si bien ébauché.*

*Avec une taille ragotte ,
Cependant marche en perroquet ,
Il en a l'importun caquet ,
Et change rarement de notte.
Bref en tout & par tout Dalland
Hors la bouche n'a rien de grand :
Pour sa bouche elle est sans égale ,
Son teint de saffran fait penser
Qu'il veut représenter Cephale ,
Que l'Aurore vient d'embrasser.*

Autrefois Maître Barbacole ,
 Docteur le moins endoctriné ,
 Choisit ce magot saffranné
 Pour Substitut de son école :
 Sous ce Vicaire vehement
 Ferule sonnoit frequemment
 Parmi la marmaille craintive ,
 Et lorsqu'il parloit gravement
 Toute oreille mal attentive
 Payoit cher son égarement.

Lassé de cette vie obscure
 Il veut se produire au grand jour ,
 Et pour paroître homme de cœur ,
 Il imagine une parure
 De la serge d'un tour de lit
 Pour couvrir son mauvais habit ,
 Il fait un manteau d'écarlatte :
 Il s'arme d'un petit couteau ,
 Prend une perruque & se flatte

D'être un aimable juvenceau.

*Dans ce surprenant équipage
Il va trouver un grand Seigneur,
Et d'un ton rempli de douceur
Lui tient ce gracieux langage:
Seigneur, dit-il, auprès d'un Grand
On me void souple comme un gant;
A tout métier je m'accoutume,
Capable de plus d'un emploi,
Je suis au poil & à la plume,
Daignez donc vous servir de moi.*

*Ma petite & laide figure
Met un obstacle à mes souhaits :
En naissant nous sommes sujets
Aux caprices de la nature
Espe petit & mal fait
Eut un esprit plus que parfait :
L'exemple est à mon avantage :*

Ouy, dit le Seigneur, je vous crois
 Propre à faire certain message,
 Et sur ce pied je vous reçois.

Bien-tôt ce rusé domestique,
 Ce faux Renard, ce fin matois
 Obtient après quelques emplois,
 La dignité Pedagogique :
 Bien que peu digne Precepteur
 D'un aimable & jeune Seigneur ;
 Un titre plus brillant le flate,
 Et le beau nom de Gouverneur,
 Dont par fois un laquais le grate,
 Lui plaît & le chatouille au cœur.

Mais parlons de son origine ;
 Pour confondre sa vanité
 Racontons sa nativité
 D'une façon toute badine,
 Le cas outre qu'il est obscur,

70 CARPENTERIANA.

*Contient, je ne sçai quoi, d'impur,
Dont on conte mainte sotise :
On en parle à tort, à travers,
Chacun en raisonne à sa guise,
Et les sentimens sont divers.*

*Lon tient que sa bonne mere
Fut toujours exempte d'époux,
L'autre dit qu'un cocu jaloux
Passa fausement pour son pere :
Qu'on en dise ce qu'on voudra,
Pour moi je dis qu'il deviendra,
Quelque jour un grand personnage.
Il suffit pour n'en douter plus
De sçavoir qu'il eût en partage
Le sort fameux de Romulus.*

*Je crois peu tout ce qu'on raporte,
Mais c'est un fait non contesté
Que ce magot emmaillotté,*

*Fut expose près d'une porte :
 On n'a point laissé par écrit,
 Et jamais personne n'a dit
 Qu'une Louve fût sa nourrisse :
 Mais on remarqua qu'un matin
 Passant auprès leva la cuisse ,
 Et mouilla son musle enfantin.*

*Mon cher Dalland , si l'on te flatte
 Du titre de fils de P
 Tu n'en dois pas faire le vain ,
 Ni t'en épanouir la ratte :
 Si de deux illustres hâtards ,
 Enfans de Sylvie & de Mars.
 On conte mille balivernes ,
 Va , va , n'en sois pas glorieux ,
 Les galans des siècles modernes
 N'enfantent plus de demi-Dieux.*

Il en a pourtant l'encolure ,

*Je veux dire d'un demi-Dieu ,
De ceux qu'on void peints en maint
lieu ,*

*Faisaint mainte laide posture ,
Il a le jambage crochu ,
Son soulier cache un pied fourchu ,
Sa vilaine cuisse est velue ,
Et rien ne lui manque en effet
Que d'avoir la tête cornue ,
Pour être un Satyre parfait.*

*Mais , si malgré l'usage infame
De ses ancêtres dissolus ,
Le petit Docteur de bibus
Prend une legitime femme :
Alors par un effet bien prompt
Nous verrons croître sur son front
Ce qui lui manque du Satyre.
Dalland je te verrai cornard ,
Quel beau sujet pour moi de rire ,
Et*

Et que ce jour arrive tard.

*Cependant pour calmer ta peine
Imagine un moyen nouveau ,
Tu sçais la Fable du Taureau ,
Terrassé par le Fils d'Alcmene ,
Je te promets le même sort.
Ne t'afflige donc pas bien fort ,
Tes déplaisirs auront des bornes ,
Va , je te promets entre nous ,
de rompre ou d'arracher tes cornes ,
Après t'avoir donné cent coups.*

*Quel objet nouveau se prépare,
Oh ! oh ! je vois nôtre farceur
En équipage de Chasseur ,
Ce spectacle doit être rare ;
Bon Dieu ! comme il est fagotté :
Ma foy jamais singe-botté
N'eut de modele plus risible.*

D

*Et Ragotin sur son cheval ,
Avoit la mine plus terrible ,
Que ce ridicule animal,*

*Remarquez comme il ouvre
l'angle
De ses deux gigots écartez ,
Ses éperons des deux côtez
Au lieu des flancs picquent la
sangle ,
Ouf ! le voilà desarçonné ,
Bon Dieu ! qu'il paroît étonné
Sur ce turbulent vehicule ,
Voyez-le enfoncer son chapeau ;
Et de sa main porte-ferule ,
S'attacher bien ferme au pommeau.*

*Mais faisons trêve à la satire ,
Elle est toute pleine d'attraits ,
Quand on a pour but de ses traits*

*Un objet digne qu'on l'admire.
 Contre Rome on vit saint Amant,
 S'emporter agréablement,
 Et sa fureur fut applaudie;
 Rome étoit un digne sujet,
 Mais dans ma burlesque manie;
 Je n'ay qu'un poltron pour objet.*

*Ce héros des moins heroïques,
 Tres-digne d'un burlesque sort,
 A toujours senti pour la mort,
 Certains dégoûts antipathiques.
 Sous le regne affreux du Cartel,
 Jamais ce timide mortel,
 N'eut porté la dague qui tue;
 A l'ombre d'un petit collet,
 Il eût souffert en pleine rue,
 Et la nazarde & le soufflet.*

Aujourd'huy soufflet & nazarde,
 D ij

*Sont punis fort severement ;
 Et ce n'est que tres-rarement ,
 Qu'à les donner on se hazarde.
 Fier de cette severité ,
 Plus d'un faquin en seureté ,
 Promene son nez & sa jouë.
 Faux braves singes de héros ,
 Cœurs paîtris de crasse & de bouë,
 Un Dieu vous a fait ce repos.*

B * * * riche Maltotier , demandant un jour à une personne d'esprit , ce que c'étoit que l'opulence ; c'est , lui répondit-elle , l'avantage qu'un maraut peut avoir sur un honnête homme.

Jean de Launoy , Docteur de Navarre , étoit le plus sçavant homme de France en Theologie,

après M. Arnaud ; il étoit fort versé dans l'Histoire Ecclesiastique des derniers siècles ; il étoit fort candide , & même un peu plus qu'il ne falloit quelquefois , ne pouvant se défendre de dire quelques veritez qu'il eût été à propos de cacher : il a détrôné plusieurs Saints : ce qui a fait dire à M. Féramus ,

*Tu quoque Launoi veri Indagator
& Index ,*

*Addita qui fastis Numina falsa
doces.*

Il a fait imprimer un nombre infini de petits livres , entre-autres un , *de delectu ciborum in jejunis* , au sujet du Siege de Paris , pour montrer qu'on peut jeûner avec de la viande. Il étoit à M.

78 CARPENTERIANA
l'Evêque de Laon.

N'en déplaise à Ovide , Hip-
polyte n'étoit qu'un innocent ,
de vouloir consoler Egerie de la
mort de son Mari , par l'exemple
de ses propres malheurs. Avec
quel front ose-t'il lui dire ?

*Nec enim fortuna querenda
Sola tua est. Similes aliorum respi-
ce casus :*

*Mitius ista feres. Utinamque
exempla dolentem*

*Non mea te possent relevare , sed
et mea possunt.*

Quelle comparaiſon y a-t-il d'u-
ne femme , qui perd pour tou-
jours son mari, qu'elle aime pas-
ſionnément , avec un homme ,
qui ayant perdu la vie , la recou-

vre avec tant de bonheur , que de mortel il devient Dieu? N'est-ce pas se moquer de la douleur des affligez , que de leur parler d'un changement de fortune qu'ils ne doivent pas espérer ? & lorsque leurs maux sont sans remede , est-ce le moyen de les adoucir , que de les comparer à ceux qui ont eu une heureuse issue ? Aussi la pauvre veuve ne fit pas grand cas de ces consolations ; elle n'en pleura que de plus belle , *& tant pleura* , dit le conte , *qu'elle fonndit toute en eau , & devint fontaine.*

Monet est le premier homme que nous aïons pour exceller dans les portraits en miniatures ; j'ai sçû

D iiij

de lui une particularité assez curieuse , au sujet de l'Ecole des Filles, que l'on vient d'imprimer en Hollande. Monet apprenoit à deffiner de Chauveau, lors qu'un nommé Helot , fils d'un Lieutenant des Cent Suisses du Roy , vint prier Chauveau de lui graver un petit sujet ; ce qu'il exécuta selon l'idée que l'autre lui en donna , & tel qu'on le voit au devant de l'Ecole des Filles , dont Helot est l'Auteur. Celui-ci donna son manuscrit à un Libraire du Palais , qui le fit imprimer ; il se vendit sous le manteau : mais la Justice aiant pris connoissance d'un livre si scandaleux , elle fit faire des perquisitions pour découvrir l'Auteur , qui en aiant eu

le vent, sortit de France; le Libraire aiant décliné le nom de celui qui lui avoit remis le manuscrit; Helot fut pendu en effigie, tous les exemplaires de son livre furent brûlez au pied de la potence, & le Libraire condamné à une peine afflictive. Chauveau, qui ignoroit l'usage que l'on vouloit faire du sujet qu'il avoit gravé pour Helot, ne laissa pas d'être inquieté; le Bailli du Palais vint le prendre chez lui: mais comme il n'avoit pas eu communication de l'Ecole des Filles, il en fut quitte pour voir casser la planche qu'il avoit gravée, avec défense à lui d'en graver une seconde, si quelque Imprimeur la lui demandoit. Il s'en faut bien que

l'estampe qui est au devant de l'Ecole des Filles que l'on vient d'imprimer en Hollande, soit aussi correcte qu'étoit celle de Chauveau : peu de personnes ont de celles qui furent brûlées à Paris avec le livre.

L'agréable esprit que mon ami M. Pelisson ! Il écrit fort bien en vers & en prose ; il sçait du Grec, du Latin, de l'Italien & de l'Espagnol. Il juge fort bien des ouvrages ; il est tres-galant dans sa conversation & dans ses écrits ; quoi qu'il soit extrêmement difforme, il ne laisse pas de se faire aimer des Dames, & quelqu'un lui a appliqué ces vers d'Ovide :

Non formosus erat , sed erat facundus Ulysses ,

*Et tamen aquoreas ussit amore
deas.*

Outre l'Histoire de l'Academie, on a de lui la Paraphrase Françoise du premier livre des Institutes; il a fait encore imprimer quelques ouvrages, & est prêt de mettre au jour la vie du Tasse, & un Traité du Mariage, en faveur de ceux de la Religion dont il est. Il est de Languedoc, d'une fort bonne & fort ancienne famille. Voici un Echo qu'il vient de faire sur la prise de Valenciennes.

*Toujours au milieu du salpêtre..être
Percer par tout comme un éclair..l'air
Ne se plaire qu'où la trompette..pette
De bon œil les Soldats qui font bien
leur devoir voir*

D vj

Rencontrer toujours la fortune...une
 Porter un faix de soins dont on ver-
 roit Atlas las
 Et trouver les vertus même dans les
 rebelles belles
 C'est ternir les héros passez...assez
 Et servir aux futurs d'exemple . .
 ample,
 Que par ce Conquerant vous serez em-
 bellis lys
 Son nom quoiqu'éclatant bien moins
 que sa personne . . . sonne
 Chacun prendra de lui charmé de ses
 exploits loix,
 Quiconque à les louer employer vers
 ou prose ose,
 Ignore qu'on y voit les plus brillans
 esprits pris.

La force se moque des loix. Je

fuis fâché que ce soit un aussi grand personnage que Pompée , qui ait dit ce mauvais mot aux Mamertins. *Quoi ! vous êtes assez simples pour alleguer des loix à ceux qui ont l'épée au côté ?* Ce sentiment fait voir que durant la guerre entre lui & Cesar , il combattoit plutôt pour son ambition, que pour la Republique.

Monsieur de Turenne disoit d'un Poltron , *que des trois operations de l'esprit , il n'avoit que l'aprehension.*

Un jour M. le Duc d'Uzez promettoit à Theophile de le porter en toute occasion , c'est-à-dire , de l'assister de ses services , nôtre Auteur répondit en cette maniere sur le champ.

*Monseigneur je vous remercie ;
Tant d'honneur je n'ai mérité ,
Et si de vous j'étois porté ,
On me prendroit pour le Messie.*

Madame de . . . le priant de faire une comparaison d'elle avec le Soleil , il fit cet autre impromptu :

*Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au Soleil ?
Il est commun, elle est commune ?
Voilà ce qu'ils ont de pareil.*



LE LIBRAIRE DU PALAIS,

DIALOGUE.

M. de Fredeville, le Libraire.

Le Libraire.

Monsieur, ne voulez-vous rien du nôtre ; quelque livre nouveau ; les Délices de l'esprit de M. Desmarets, le grand Cyrus, la Clélie, le Louïs d'or de Mademoiselle de Scudery, les Précieuses, le Baron de la Crasse, voyez ici, Monsieur, vous avez accoutumé de me faire l'honneur d'acheter toujours quelque chose à ma Boutique?

M. de Fredcville.

Il est vrai, mais vous me trompez toujours ; témoin vos lettres de Costar, que vous me vendîtes dernièrement, & dont je n'ai pas lû deux pages : il faudra que vous me les changiez contre d'autres livres.

Le Libraire.

Tres-volontiers , Monsieur ; voulez-vous le Thucydide de M. Dablancourt, son César, son Tacite ?

M. de Fredeville.

On me dit que ses Traductions

ne valent rien , & qu'il fait dire aux Auteurs des choses à quoi ils n'ont jamais songé.

Le Libraire.

Voulez-vous des livres de l'Histoire de France ? J'ai Mezeray, les Mémoires de Castelnau, le Froissard, le Monstrelet des belles impressions.

M. de Fredeville.

Je ne veux que des livres de divertissemens, des livres du beau monde, des livres de Cavalier.

Le Libraire.

J'ai ici les plus beaux Romans, tous les dix volumes de Cyrus,

la Cléopatre, le Pharamond, le Mitridate. Si vous étiez curieux, j'ai un Amadis relié en maroquin de Levant, qui vient de la Bibliothèque de M. de Bassompierre. J'ai eu bien de la peine à l'avoir.

M. de Fredeville.

Et moi ils me donnent trop de peine à lire.

Le Libraire.

Voulez-vous les six volumes du Recueil des plus belles pièces du tems, où vous en trouverez de M. de Ligniere, de M. Boileau, de M. Colletet le jeune, de Monsieur

M. de Fredeville.

Ce n'est pas de tout cela que je voudrois me charger.

Le Libraire.

J'ai les dernieres paroles de Scarron, la Repentance de Bois-robert, la Ménagerie de Cotin, les Entretiens de Sarrafin & de Voiture dans les Champs Elisées; l'Apologie de Girac contre Costar; j'ai les deux pieces de M. de Lignieres contre la Pucelle, qu'on a fait imprimer en Hollande, sur le manuscrit même que M. Chapelain avoit fait saisir, & qui s'est heureusement échapé.

M. de Fredeville.

Fait-on encore des Livres contre la Pucelle ?

Le Libraire.

Oh ! ouïy , Monsieur , j'en ai une très-belle en grand papier , si vous en étiez curieux.

M. de Fredeville.

Je vous en rends graces, j'en ai une que je vous troquerai.

Le Libraire.

C'est pourtant un fort bon Livre ; il s'en est fait plusieurs éditions en très-peu de tems.

M. de Fredeville.

Pensez-vous m'en faire accroire ? sans réimprimer un livre une seconde fois , vous en pouvez faire six éditions consecutives ; il n'y a qu'à changer le premier feüillet.

Le Libraire.

Ah ! ah ! Monsieur , vous sçavez tous nos secrets.

M. de Fredeville.

Oüy , je sçai tous les secrets , dont les Auteurs se servent pour établir leur réputation. J'ai bû autrefois à l'Auberge avec un Auteur , qui avoit été grand ami

de Theophile , & qui m'a bien appris d'autres tours.

Le Libraire.

Si tout le monde avoit autant d'esprit que vous , nous ne vendrions guères de Livres.

M. de Fredeville.

Au contraire , vous en vendriez davantage , pourvû que vous en eussiez de bons.

Le Libraire.

J'ai là un Livre tout nouveau , c'est le Dialogue de la

M. de Fredeville.

Je le rencontrai hier chez un

de mes amis , & je le parcourus en une demie heure ; je ne ſçai point qui a fait ce livre-là.

Le Libraire.

Le Gentilhomme qui vient, en eſt l'Auteur ; mais ne faites pas ſemblant que je vous l'aie dit.

M. de Fredeville.

Quoi ! cet homme ſi laid , qui a le viſage tout brûlé ?

Le Libraire.

Lui-même ; mais n'en témoignez rien.

Le Marquis de Fauſarguilly.

M'avez-vous fait relier une

96 CARPENTERIANA.
douzaine de vos livres en maro-
quin, & deux douzaines en veau.

Le Libraire.

Oüy, Monsieur, vous les aurez
incessamment chez vous.

Le Marquis.

Que cela soit bien, je vous en
prie.

Le Libraire.

Cela fera comme il faut.

M. de Fredeville.

Sans mentir, Monsieur, le Li-
braire gagne bien plus avec vous,
qu'avec moy; puisque vous ache-
tez des livres par trois douzaines,
pendant

pendant que je n'en ai pas encore choisi un seul. Je serois ravi, Monsieur, que vous me voulussiez indiquer quelques livres pour les acheter ; car je connois par ceux dont vous faites emplette, que vous vous y connoissez fort bien.

Le Marquis.

Monsieur, vous pourriez bien vous tromper ; ces livres ne sont pas ce que vous pensez : ce sont plusieurs exemplaires d'un Dialogue, qu'un de mes amis a fait, & dont il m'a prié de lui envoyer un certain nombre.

M. de Fredeville.

Monsieur, votre Libraire vous

E

a trahi ; car il m'a découvert que c'étoit vous-même qui étiez l'Auteur de cet Ouvrage ; & fans mentir , je souhaitois d'avoir l'honneur de vous voir , aiant lû votre Livre avec beaucoup de satisfaction.

Le Marquis.

Monfieur , vous me fuprenez , & vous me faites une querelle avec ce Libraire , à qui j'ai fi étroitement défendu de me nommer : ce que j'ai fait pour mon divertiffement , il n'eft pas befoin que tout le monde le fçache,

M. de Fredeville.

Comment l'entendez - vous , Monfieur ?

Le Marquis.

C'est que je veux bien qu'on lise le Livre , mais je ne veux pas qu'on sçache que j'en suis l'Auteur.

M. de Fredeville.

Il est trop bien fait pour le renier.

Le Marquis.

Mais il n'y a pas de plaisir à passer pour faiseur de Livres.

M. de Fredeville.

Avoüez-moi pourtant que vous seriez fâché qu'un autre se l'attribuât , & qu'il en eût la gloire.

E.ij

Le Marquis.

Il est vrai.

M. de Fredeville.

Cela étant , je ne conçois pas pourquoi vous seriez fâché d'être connu pour l'Auteur de ce Livre.

Le Marquis.

Je ne sçai que vous dire , mais c'est l'air des gens de qualité , de se déguiser en ces occasions.

M. de Fredeville.

Je ne trouve point cette excuse trop valable ; nous avons vû dans ces derniers tems un Roy d'An-

gleterre , faire des Livres , & y mettre son nom. Nous avons vû le Cardinal du Perron , & le Cardinal de Richelieu qui en ont fait de même. Le Duc de Rohan, le Maréchal de Bassompierre, le Duc de la Roche-Foucault , & plusieurs autres ont suivi l'exemple des premiers ; ainsi je ne vois pas sur quoi peut s'arrêter votre scrupule.

Le Marquis.

Ce sont des ouvrages d'histoire dont vous parlez.

M. de Fredeville.

Et si vous en aviez fait un, vous en useriez de même.

E iij

Le Marquis.

Sans doute, vous avez raison ; mais dans ces bagatelles-cy, il me semble qu'il faut toujours aller masqué.

M. de Fredeville.

Ne donnez point le nom de bagatelle à un Dialogue suivi comme le votre ; il y en a dans Platon, qui ne sont pas si beaux.

Le Marquis.

Si j'avois eû votre esprit, je ne fçai point ce que je n'aurois point fait ; mais enfin je suis bien aise qu'on ait deviné mon nom sur le premier feüillet du Livre.

M. de Fredeville.

Ceux qui vous connoissent , peuvent vous deviner à cette érudition profonde , à ce beau tour d'esprit , à cette ingénieuse raillerie , qui regne par-tout ; mais ceux qui ne vous connoissent point , ne vous rendent pas l'honneur qui vous est dû ; & peut-être que vos ennemis se servent hautement de votre silence , pour nuire à votre réputation.

Le Marquis.

Je ne sçache point avoir d'ennemis.

M. de Fredeville.

Que dites-vous , Monsieur ?

E iiii

vous en devez avoir beaucoup ; car de la maniere dont vous traitez ces Messieurs de l'Academie Françoise, il faut que vous en aïez reçu quelque traitement injuste, pour vous en venger si ouvertement.

Le Marquis.

Point du tout, ils ne m'ont jamais fait ni bien, ni mal.

M. de Fredeville.

Je pensois qu'ils vous eussent voulu ravir l'honneur & la vie, à voir comme vous les traitez.

Le Marquis.

Vous vous mocquez, je ne

les connois que depuis quelque tems.

M. de Fredeville.

Et vous en dites tous les maux du monde.

Le Marquis.

C'est-là ce qu'on appelle le Stile Satirique; quand on n'a point de sujet pour écrire, il faut s'en faire vn de la tête.

M. de Fredeville.

Je ne sçai comment ces Messieurs reçoivent cette invention, mais je ne la trouve pas trop plaisante pour eux, & vous les méprisez terriblement.

E v

Le Marquis.

Point du tout ; je n'ai pas prétendu les mépriser : au contraire, je vous avouë ingenuëment, que je serois ravi d'être de leur nombre ; & comme j'en connois quelques-uns d'entre-eux , qui n'y sont parvenus que par la médifance , & en se faisant craindre de plusieurs de leur Compagnie ; j'ai cru que la même invention me pourroit réussir , & qu'au moindre desir que je ferois paroître d'être de leur Corps, ils me recevroient à bras ouverts , pour se délivrer d'un envieux , qui pourroit écrire contre-eux.

M. de Fredeville.

Ce que vous dites-là est pire encore que tout ce que vous avez dit contre-eux dans votre Livre.

Le Marquis.

Je le dis comme je le pense, & vous prenez mal le sens de ce que je dis ; mais, Monsieur, vous n'étiez pas peut-être à Paris il y a deux ans ?

M. de Fredeville.

Moi, j'étois en Province, où je demeure assez souvent ; mais j'ai toujours quelque Emissaire icy, qui m'écrit ce qui s'y passe de plus considérable, & dans l'Etat,

E vj

& sur le Parnasse. Un homme de considération entre-autres, m'écrivoit au sujet de votre Dialogue ; & après m'en avoir parlé fort avantageusement dans sa Lettre, il me marqua qu'il auroit pris tout autrement le sujet de votre Critique. Par exemple, qu'il auroit raillé ce fade sérieux, avec lequel M. de..... remplit tous les jours la portiere du Carrosse de M. le Chancelier, les deux mains sur la poitrine, en posture à peu près de Robert Vinot, Compositeur de fausses. Qu'il auroit parlé de Chapelain ; & si vous assurez qu'il a sept mille livres de rente, qu'il se seroit moqué de son avarice fordide, qui le fait aller toujours mal vêtu,

mal peigné ; de son pourpoint
rataché avec des épingles, de ses
manchettes troüées, de ses roses
de souliers qui tombent par pie-
ces, de son vieux chapeau, qui
ne porte plus de marque d'avoir
été teint en noir. Qu'il eût parlé
de son Pyrrhonisme perpetuel, &
du libertinage caché dans ses
écrits. Qu'il auroit parlé du fin
Mezeray, qui sous l'apparence
d'une liberté de Republicain, est
le plus vil esclave de la tyrannie ;
Qu'il auroit dit de Cotin, qu'il a
plus besoin de bouillons rafraî-
chissans, que d'autres choses ;
qu'il auroit déclaré que Scudery
avoit été à saint Germain, pour
se faire expedier un Privilege,
où il fait dire au Roy, qu'il a

commandé des Troupes dans le Royaume, quoy qu'à la vérité il n'ait jamais commandé d'autres Troupes, que celles de l'Hôtel de Bourgogne & du Marais, & quelques autres Troupes de Comédiens de Campagne; Qu'il auroit parlé de Corneille, qui avec son Patois Normand, vous dit franchement, qu'il ne se foucie point des applaudissemens qu'il obtient ordinairement sur le Théâtre, s'ils ne sont suivis de quelque chose de plus solide; Qu'il auroit raillé les vaines espérances de la Mefnardiere, qui auroit été plus habile homme, s'il avoit pu lire un peu plus souvent. Enfin, qu'il se feroit moqué des pieuses visions de Des-

marêts, de l'orgüeil de la Chambre, du froid du Janseniste Giry, de la bile noire de l'Abbé Talletment, du baragoüin de Racan ; & quant aux autres qu'il n'auroit point connus, qu'il s'en feroit informé du Doyen de l'Academie..

L'homme aime naturellement à apprendre, & il ne se sent point de joïe plus parfaite, que lorsqu'il arrive à la connoissance d'une chose qui lui étoit auparavant inconnüe. Cette passion est si violente, qu'elle l'oblige quelquefois à quitter sa Patrie, pour traverser des Mers périlleuses, & des Deserts affreux, afin de remplir cette avidité de sçavoir, qui ennoblit l'ame où elle

se rencontre. Cependant, comme on n'est pas toujours en état de faire de grands voïages, & qu'on ne peut pas être présent à tout ce qu'on ne veut pas ignorer, il est nécessaire d'avoir recours à d'autres moïens, qu'à l'inspection réelle des choses, pour s'en instruire. Si nous n'apprenions que ce que nous voïons de nos yeux; il faut avoïer que notre ignorance seroit digne de compassion; car sans parler de toutes les choses passées que nous ne sçaurions plus voir, quelle part aurions-nous à toutes les choses présentes, quand on considère que nous sommes renfermez dans l'enclos d'une Ville, & qu'encore nous ne voïons que ce qui se passe dans

la maison où nous sommes? Que feroit-ce donc des autres Villes, qui sont séparées de la notre par des Rivières, par des Montagnes? Mais que dis-je des autres Villes, que feroit-ce des autres Provinces, des autres Roïaumes, des autres Parties du Monde? En un mot, l'homme renfermé dans la petite connoissance qu'il peut acquérir par ses propres yeux, est si peu de chose, que je ne sçai si à cet égard, il se peut vanter d'avoir beaucoup d'avantage par-dessus les Taupes & les Hiboux. Mais l'Auteur de la Nature aiant mis dans son esprit un si violent desir de sçavoir, ne lui a pas refusé les moïens d'y parvenir. Au contraire, il l'a disposé d'une ma-

niere , que l'on peut dire , que tout contribuë à arriver à cette fin. Car après l'avoir pourvû de sens très-aigus & très-sûbtils , & particulièrement de la vûë & de l'ouïe , qui sont les deux principaux organes , par lesquels les lumieres des sciences s'introduisent dans l'esprit ; il lui a encore accordé le secours de la parole & de l'écriture , par le moïen desquelles , ces mêmes lumieres se communiquent si parfaitement de l'un à l'autre , qu'il semble que la science d'un particulier , devienne celle de tout le genre humain. C'est par ces deux moïens admirables , que les connoissances des premiers hommes ne se sont point évanouïes , que les notres se con-

servent, & que le fonds de notre sçavoir s'augmente tous les jours, & s'augmentera à l'infini. Or de ces deux moïens, dont l'homme se sert pour divulguer ce qu'il sçait, l'un est purement naturel, l'autre est un effet de son invention. La Parole est naturelle à l'homme, il n'y a pas de difficulté; & quoi qu'on ait souvent mis en dispute, quel a été le premier langage des hommes, je ne crois pas qu'on puisse contester, que la Parole en général ne lui soit naturelle. Car si la Nature ne fait rien en vain, pourquoi auroit-elle donné à l'homme tous les organes nécessaires à la Parole, si en même tems elle n'avoit eû dessein qu'il s'en ser-

vît, comme il fait, pour expliquer ses pensées, pour demander ses besoins, ou pour secourir les semblables. L'Écriture semble être un pur effet de l'invention humaine. Mais c'est une invention si merveilleuse, & si surprenante, qu'on peut dire que l'homme a été au-delà de ses forces, & qu'il a eû besoin d'être éclairé d'un rayon de la lumière suprême, pour y arriver. Et de vrai, qu'y a-t-il de plus digne d'admiration, dans tout ce que nous voïons ? Par quelle adresse ce bruit qui s'enfuit en prononçant, a-t-il pû être rendu fixe ? Quelle subtilité, quel accord des yeux & des oreilles, a pû ajuster ces figures, qu'on appelle Lettres,

avec les sons qu'elles représentent ? Quelle force d'imagination a-t-il falu pour les inventer ? Quelle autorité pour leur donner à chacune la puissance qu'on leur attribué ? Comment avoir renfermé ce nombre infini de paroles, qui forment la langue d'une Nation, sous une si petite quantité de caracteres ? Et celui qui a le premier trouvé cette invention, comment a-t-il pû la rendre commune, & faire que les autres hommes la reçûssent dans l'usage ? Certes, il faut avoir le sens bien grossier, pour ne pas voir les difficultez presque inconcevables, qui doivent s'être rencontrées à la naissance de cette invention, & qu'il a falu surmon-

ter, avant que de l'avoir mise au point de perfection où elle est. Pour moi, je le confesse, je ne vois rien de plus étonnant, & je tiens cet Americain fort excusable, qui s'imagina qu'une lettre missive étoit un Dieu, parce qu'elle avoit revelé si fidelement à celui à qui elle s'adressoit, la quantité du fruit qu'on lui avoit donné à porter, & dont il avoit mangé une partie sur le chemin. Mais comme la Parole & l'Ecriture sont les deux moyens dont nous avons dit que l'homme se sert pour instruire; il s'ensuit, qu'il doit examiner avec soin, les choses qui lui en rendent l'usage, & plus utile, & plus agréable. C'est-à-dire,

qu'il doit prendre garde à parler & à écrire d'une telle maniere, qu'il arrive toujours, s'il se peut, au but qu'il s'est proposé. Cependant, il n'y a rien qui l'en éloigne davantage, que l'obscurité qui se rencontre, ou dans ses Paroles, ou dans ses Ecrits. Il n'y a rien qui retarde plus les progrès, & du Maître & du Disciple, que cette obscurité fatale, qui ferme la bouche de l'un, & l'oreille de l'autre; en faisant que l'un parle inutilement, & que l'autre écoute sans fruit. C'est l'obscurité qui entretient notre ignorance, & qui est la source même d'une partie de nos chagrins: Car puisqu'une des plus violentes passions de l'homme, est celle d'apprendre,

il s'ensuit que rien ne le mortifie davantage, que ce qui l'empêche de contenter cette passion. Partout où il trouve de l'obscurité, il trouve du tourment & de l'affliction d'esprit, & jamais il n'est en repos, qu'il ne l'ait dissipée, ou par ses propres lumières, ou par le secours de celles d'autrui. Mais cette obscurité qui se peut rencontrer en celui qui enseigne, est, ou volontaire, ou involontaire; volontaire quand il veut bien ne se rendre pas intelligible, & faire un secret de sa science. De ce genre, ont été la plupart des Philosophes Orientaux, qui jugeant que leur doctrine ne devoit pas être indifferemment revelée aux Peuples, l'ont débitée sous
des

des termes obscurs , & sous des amblèmes mystérieux. Puis qu'ils ont fait ce qu'ils ont voulu faire , ils nous donnent moins de prise sur eux pour les blâmer ; mais il seroit à souhaiter , qu'ils eussent choisi une Méthode , qui nous eût été plus commode. L'obscurité involontaire est toujours un défaut très-blâmable en celui qui enseigne ; car ce n'est autre chose , que le peu d'adresse qu'il a d'expliquer ce qu'il sçait. Il n'est pas toujours aisé de se faire entendre. La Parole est le signe extérieur de notre pensée ; mais ce signe ne se fait pas toujours bien. Les expressions claires & énergiques , ne sont pas un effet du hazard. C'est le fruit d'une longue atten-

F

tion , secondée d'un excellent
 genie , qui connoît ce qu'il faut
 dire , pour porter en un instant
 dans l'esprit de l'Auditeur , toute
 la pensée de celui qui parle. C'est
 cette clarté d'expression , cette
 netteté de sens, qui cause un plaisir
 parfait à celui qui apprend; & par
 conséquent il faut conclure , que
 celui qui enseigne , doit recher-
 cher la clarté sur toutes choses, &
 qu'il n'y a rien au contraire, qu'il
 doive éviter avec plus de soin, que
 l'obscurité. Ce fondement suppo-
 sé , & supposé encore ce que nous
 avons dit, qu'on enseigne de deux
 manières, de parole, & par écrit, il
 faut voir maintenant, laquelle de
 ces deux manieres s'accommode
 le mieux au désir que nous avons

de ſçavoir toutes choſes. La parole , ſans doute , ſ'inſinuë avec beaucoup de facilité. L'éloquence a des avantages tout particuliers. Le ton de la voix , le geſte du corps , le mouvement des yeux , ſont autant de manieres de ſ'exprimer , qui frappent , qui ouvrent l'imagination de celui qui écoute , & qui font que le diſcours imprime dans ſon eſprit , des images très-fortes & très-durables. Mais la parole demande la préſence de celui avec qui nous converſons ; & ſouvent , nous voulons apprendre d'un homme qui eſt fort éloigné de nous ; & les choſes mêmes les plus éloignées , ſont celles que nous ſouhaitons de ſçavoir avec le plus d'ardeur. Ainſi

il faut avoüer que la parole est un moïen pour aprendre , mais un moïen qui se renferme dans des bornes assez étroites. Ajoutez à cela , que les paroles sont fugitives ; qu'elles ont des aîles , selon les Poëtes Grecs ; que c'est un son qui passe sans s'arrêter ; & que quand elles sont une fois sorties de nôtre mémoire , nous les perdons , sans espérance de retour. L'écriture est quelque chose de plus durable. C'est un esprit attaché à un corps ; c'est une parole morte , qui dure plus que la vivante.

J'ai dit d'un homme qui parloit mal Latin , *parlat Latinum* , *non loquitur Latinè*. Je viens de lire

dans le Menagiana , que M. de Bautru disoit sur le même sujet , *loquitur Latinum, non Latinè* : il me semble que mon expression peint mieux la chose que la sienne.

Ce fut le Grammairien Didyme , qui traita de ridicule , une Histoire qu'il avoit rapportée lui-même dans un de ses Traitez. Cela paroîtra moins étrange , quand on fera réflexion , qu'il avoit composé 3500. Volumes ou Traitez. Ces grands Compilateurs sont semblables à ceux , qui sont si prodigieusement riches , qu'ils ne sçavent pas leurs revenus ; & il leur arrive souvent , d'être aussi surpris en relisant leurs Ouvrages , que le Trimalcion de

Petrone , lorsqu'il apprend par le Livre de son œconome , que les Jardins de Pompée sont à lui. La Science ne fait que passer sous leurs yeux , & sous leur plume , & il ne leur en reste pas ordinairement grande chose dans l'esprit. On peut dire de ces gens-là , qu'ils ressembtent au lit d'une Riviere , qui reçoit des eaux de tous côtez , qui ne s'arrêtent point , mais qui coulent incessamment. On dit ordinairement , beaucoup de mémoire , peu de jugement. Ce n'est pas que la mémoire soit effectivement contraire au jugement ; mais ce qui a donné lieu au Proverbe , c'est à mon sens , que ceux qui ont la memoire excellente , s'occupent à la charger

de quantité de faits, à se remplir l'esprit de quantité d'images brillantes, & de sentimens agréables qu'ils recueillent de tous côtez, & qui sont la plûpart du tems, contraires les uns aux autres; ce qui les empêche de cultiver le raisonnement, & leur donne du dégoût pour la méditation.

Chapelain étoit appelé par quelques Académiciens, *le Chevalier de l'Ordre de l'Araignée*, parce qu'il avoit un habit si rapiessé, & si recousu, que le fil formoit dessus, comme une représentation de cet animal. Etant un jour dans la Maison de M. le Prince, où il y avoit une grande Assemblée; il vint à tomber des lambris

une Araignée , qui étonna la Compagnie par sa grosseur. On crut qu'elle ne pouvoit venir de la Maison , parce que tout étoit d'une grande propreté. Aussi-tôt toutes les Dames se mirent à dire, d'une commune voix , qu'elle ne pouvoit sortir que de la perruque de Chapelain ; ce qui auroit bien pû être arrivé, puis qu'étant déjà fort vieux , il n'avoit jamais porté que cette seule perruque , qui est si renommée par la Parodie du Cid que Ligniere a faite. Tout le monde convient que Chapelain étoit un très-vilain homme , & que pour épargner ses serviettes, il avoit un balay de jonc , sur lequel il s'essuioit les mains. C'étoit un homme

avec son avarice , le plus mal-propre que l'on vit jamais ; & M. de Balzac , qui étoit homme digne de foy, m'a dit, qu'ayant été dix ans sans le voir , parce qu'ils étoient broüillez ensemble , il se racommoda avec lui , & que l'ayant été visiter , il le trouva dans sa chambre , où il aperçût une même toile d'Araignée qui la traversoit , & qu'il y avoit vûë avant que d'être broüillé avec lui.

Un peu de désordre & de négligence fient bien dans le discours , lorsque nous voulons paroître passionnez ; ils en représentent mieux l'agitation où l'ame se trouve dans ce moment. Les passions ne nous laissent ni le

tems, ni le désir de paroître éloquens : nous n'avons point d'autre but , que de faire voir combien nous sommes sensibles à la passion qui nous agite , & c'est elle qui nous doit fournir nos termes & nos expressions. On dit que Minerve s'étant un jour mise en colere, fit un solecisme , quoi qu'elle soit une des principales Divinitez qui préside au bel esprit. Le trop d'exactitude & de politesse , est une marque de la tranquillité de l'esprit , & trahissent ceux qui feignent d'être agitez de quelque passion violente.

M. Huet a été pendant beaucoup de tems le Bel Esprit de Caën. Il possède parfaitement la

Langue Greque & la Latine ; il a composé de très-beaux Vers Latins , dont il en a fait imprimer quelques-uns. Il a fait le voïage de Suede avec M. Bochard. J'ai été quelque tems broüillé avec lui , au sujet de M. Despreaux.

On a dit autrefois à la loüange des Anciens Sculpteurs Grecs , que les Dieux seroient heureux de ressembler à leurs Statuës. Michel Ange a eu une pensée presque semblable , à l'occasion de la Statuë de S. Marc , qui est dans l'Eglise de S. Michel de Florence. *Si le Saint , dit-il , ressembloit à cette Statuë , on peut croire sur sa physionomie tout ce qu'il a écrit.*

Je trouve très-jolie la pensée de celui qui a dit, que l'amitié d'Apollon est dangereuse, & qu'il traite ordinairement les Poëtes, comme Hyacinthe, qu'il aimoit éperduëment, & à qui il cassa la tête. Il avoit donné pour devise au Tasse, la fleur de Hyacinthe, avec ce mot, *Sic me Phæbus amat*, Apollon m'aime de même.

Il n'y a personne qui n'ait ouï parler de Thrasyllus, qui s'imaginoit être le Maître de tous les Vaisseaux qui abordoient au Pirée, & qui aiant été guéri de cette maladie, en témoignoit du chagrin; jurant qu'il n'avoit jamais été si heureux, que pendant qu'il avoit été dans cette agréa-

ble erreur. Voici un autre exemple de ces heureux Imaginaires. Aristote au Livre , *des choses merveilleuses* , raconte d'un Citoyen de la Ville d'Abidos en Asie , qu'il venoit souvent au Théâtre , dans le tems qu'il n'y avoit ni Acteurs , ni Spectateurs , où il prenoit place , s'imaginant qu'on jouoit la Comedie. On le voïoit tantôt battre des mains , tantôt rire à gorge déployée , & faire divers jugemens sur la Piece qui ne se jouoit que dans son imagination. Etant guéri , il regrettoit sa folie , & assuroit n'avoir jamais eû de meilleur tems , que lors qu'il étoit insensé. Cela favorise le sentiment de ceux qui soutiennent , que nous ne pou-

vons avoir aucune certitude des choses qui sont hors de nous. Car il est constant que les choses ne paroissent pas les mêmes aux autres animaux qu'aux hommes. Ils voient les choses différemment de nous, soit en couleur, en grandeur & en nombre ; ils les sentent, les entendent & les flairent aussi différemment, puis qu'ils ont les organes de la vûë, de l'ouïe & du toucher, différens des nôtres en grandeur, en étendue, & en conformation. Or, quelle arrogance à l'homme, de dire que tous les animaux du monde sont trompez, & sont dans l'erreur, & que lui seul connoît la vérité des objets ? Dieu a voulu que toutes choses eussent diverses faces, &

rendissent divers effets , selon ce qui leur conviendrait , & s'est réservé à lui seul la connoissance de la verité. Je ne m'étonne pas , qu'un Philosophe pénétré de ce sentiment , & convaincu en même tems de l'immortalité de l'ame , ait souhaité de sortir de la vie , comme d'une prison enchantée , où on est perpétuellement dans l'illusion.

• Nous avons un Poëte Macaronique en notre Langue , nommé Antoine Arena , Provençal , qui a écrit en Vers Latins-Provençaux , plusieurs pieces plaisantes , entre autres une très-rare , imprimée in 8. à Avignon , l'an 1537. en lettres Gottiques , *de la Guerre de*

Charles-Quint en Provence. Il mourut la même année que Teofilo Folengio , ou Merlin Coccaïo , mourut en Italie, c'est-à-dire l'an 1544.

Pecquet Medecin de la Faculté de Montpellier, natif de Dieppe, est célèbre par la découverte d'une veine lactée , qui porte le chyle au cœur , par le moïen de laquelle il prétend avoir démontré , que le sang se fait dans le cœur , & non pas dans le foye , conformément à l'opinion d'Aristote ; en quoi il a été suivi par Bartolin , Medecin de Dannemark, par M. Mentel, Medecin de Paris, par M. Guetard, Medecin de Rouën

très-sçavant, & qui a fait un Livre sur cette matiere, & par quelques autres Medecins. M. Riolan a écrit depuis peu un Livre contre Pecquet, intitulé, *adversus Pecquetum & Pecquetianos.*

Il n'y a point eu de Rois sages & temperans ; ce qui faisoit dire au Pere de Lingendes, fameux Prédicateur, *que quand un Prince peut faire tout ce qu'il veut, il veut tout ce qu'il peut ;* c'est-à-dire, qu'ils cessent de faire le mal, quand ils ne peuvent plus le faire.

On ne doit rien dire qui puisse émouvoir à compassion, lorsqu'on parle de ceux pour qui on veut inspirer de la haine ou de

l'indignation. Je trouve qu'Ovide a fort mal fait , de mettre du côté de Phinée deux parfaits amis, comme Lycabas & le jeune Athis, dont il fait une description tout-à-fait touchante , & de les faire mourir tous deux de la main de son Héros Persée. La beauté, la jeunesse, & l'étroite amitié qu'il donne à ces deux jeunes hommes, attendrissent le Lecteur, & lui inspirent de l'indignation pour leur meurtrier. Le Poëte qui étoit en cet endroit tout-à-fait le Maître de la fiction , devoit les mettre du côté de Persée, & les faire mourir de la main de Phinée. Virgile en a usé plus judicieusement, en mettant le jeune Pallas du côté de son Heros,

& le faisant mourir de la main
de ses ennemis.

J'ai envoié les vers suivans à
Mademoiselle D * * * qui me
demandoit la description d'une
Jouissance.

*Je m'étonne de vous voir plaire
A tant de Livres amoureux,
Puisque votre esprit rigoureux
Suit une méthode contraire ;
Qu'allez-vous chercher dans des
vers,*

*Où par mille crayons divers,
Vous est peinte une Jouissance :
C'est un Tableau mal imité ,
Vous feriez mieux en conscience
D'essayer de la verité.*

Le ventre est un animal de

dure persuasion , & le seul qui se soit soustrait du ressort de l'imagination. Il est bien plus facile de s'imaginer qu'on est le maître de tous les vaisseaux du Pirée , que de s'imaginer qu'on a fait un bon repas. Quelque fou qu'on puisse être, il n'est pas besoin d'ellebore, pour s'apercevoir qu'on est à jeun. On a bien vû des gens , qui aiant songé la nuit qu'ils avoient jouï de leur amour , se sont réveillés guéris de leur passion , & tout-à-fait dégoûtés. Mais on n'en a point encore vû , qui aiant songé qu'ils étoient à un festin , ne se soient réveillés avec un fort bon appetit , & à qui un pareil songe ait causé des indigestions.

Les trois Enfans de François I. eurent les Suiffes pour Parains, & furent par eux nommez, *Sidrac*, *Misac*, & *Abdenago*, noms changez en *François*, *Henry*, & *Charles*; le País de Suisse est le plus haut de l'Europe.

Saint Augustin a fait quatre Livres de l'Ordre, & de son excellence en Dieu, dans lesquels il conclut, *Ordo apud Deum dux*, comme s'il disoit, que l'ordre est la principale partie dans Dieu même, ou son principal attribut.

Un petit Interessé dans les Affaires, faisant l'éloge des Malotiers, disoit, *qu'il n'y avoit qu'eux qui soutenoient l'Etat*: Cela est vrai,

dit une personne, *les Gens d'affaires soutiennent la France , de même qu'une corde soutient un pendu, en l'étranglant.*

M. Despreaux parlant d'un jeune homme effeminé , disoit, *qu'il étoit plus capable de donner de la jalousie aux Femmes, qu'aux Maris.*

Les Peintres avec le pinceau font des Satires , aussi-bien que les Poëtes ; & sans emprunter le secours de la voix , ils poussent de sanglantes invectives contre leurs ennemis. En faut-il d'autre témoin , que la vengeance que tira Michel Ange , de ce Maître des Cérémonies, Messer Biagio, qu'il plaça en Enfer dans son Ju-

gement universel. On peut ajouter à ce tour celui d'Annibal Carache, qui pour se mocquer de la sotte vanité de son Frere, le fit ressouvenir de la bassesse de sa naissance, en lui envoyant une petite esquisse, où il avoit representé sa Mere qui cousoit un habit, & le bon homme son Pere, qui enfiloit une aiguille avec des lunettes.

Les plus beaux esprits manquent quelquefois de justesse. En voici une preuve dans une Ode d'Horace :

*Urit me Glycera nitor
Splendentis Pario marmore pu-
rius.*

Je me sens brûler par l'éclat de Glycere, qui surpasse en blan-

cheur le marbre de Paros. Ce n'est pas le propre de l'éclat de brûler, mais d'ébloüir.

Il y a des Discours éloquens & très-futiles, qui sont composez, si j'ose ainsi dire, de jolis riens. Tels sont ceux de Balzac, qui se vantoit d'avoir trouvé l'art de parler, & de n'avoir rien à dire. Cicéron parle ainsi de ces phantômes d'Eloquence, qui n'ont rien de solide, sur quoi l'esprit puisse s'attacher. *Ex rerum cognitione efflorescat & redundet oportet Oratio, quæ, nisi subest res ab Oratore percepta & cognita, inanem quandam habet elocutionem, & penè puerilem.* Et plus haut. *Est enim & scientia comprehendenda rerum plurimarum,*

marum , sine quâ verborum volubilitas inanis atque irridenda est.

Henry IV. passant par une petite Ville , il vint plusieurs Députez au devant de lui , pour le haranguer ; d'abord un d'entr'eux aiant commencé son discours , un âne , qui étoit à vingt pas de là , se mit à braire : ce que le Roy entendant , dit ; *Messieurs , parlez chacun à votre tour , s'il vous plaît , je n'entends pas.*

Marin Merfenne , de l'Ordre des Minimes , sçavoit employer ingenieusement les pensées des autres ; ce qui fit qu'un jour , la Mothe-le-Vayer appella ce Pere , *le bon Larron.* Le Vasari dit , *che chi*

G

non è capace di trouar da se stesso, non potrà mai servirsi delle inventioni altrui.

Il devroit être permis de jeter un Dévolu sur les richesses d'un avare, comme l'on fait sur le Benefice d'un Ecclesiastique, qui est indigne ou incapable de le posseder.

Un Espagnol parlant d'Henry III. disoit, *c'étoit véritablement un grand Prince; s'il ne se fût pas broüillé avec les Catholiques, & qu'il n'eût pas pris sottement le parti du Navarrois. C'étoit un homme à pousser sa fortune, jusqu'à devenir Mayor Domo del Rey su Senor.*

Philippes de Commines , qui n'avoit jamais ouï l'ancien Apophtegme , *qu'heureux est l'Etat , où les Philosophes sont Roys , & où les Roys sont Philosophes.* N'a-t-il pas avancé la même chose , lorsqu'il a dit, *que Dieu ne peut pas envoyer une plus grande plaie à un Etat, qu'un Prince ignorant.*

Il y avoit autrefois de bons Religieux, qu'on appelloit, *Pourceaux de S. Antoine.* Ils étoient obligez de faire huit repas par jour , pour montrer la fragilité de la nature humaine : *quelle humilité !*

Frere Philippe Lippi , de l'Ordre des Carmes , habile Peintre Florentin , aiant été pris sur mer

par des Corsaires de Barbarie , fit une fois le portrait de son Patron sur une muraille avec du charbon. Il attrapa si bien l'air de son visage , & il exprima si naïvement son habit à la Moresque , que le Barbare frappé d'étonnement & d'admiration , lui donna genereusement la liberté. Tels sont les effets , que la vertu fait quelquefois dans les cœurs des plus barbares , & les hommages qu'elle se fait rendre par ceux , qui semblent en être le moins capables. Ce Frere Philippe étoit un Maître Moine. Comme il peignoit un jour le Tableau du Maître-Autel des Religieuses de sainte Marguerite de Florence , une jeune Pensionnaire nommée

Lucrece , fille de François Buti , Citoïen de Florence , l'étant venu voir peindre par hazard , notre Frere Philippe jetta l'œil sur elle , & en devint amoureux. Il fit tant , qu'il obtint des Religieuses , qu'il feroit le portrait de Lucrece , aïant besoin d'un bel air de tête pour la Vierge de son Tableau. Comme il avoit la commodité de l'entretenir , il la débaucha ; & ils convinrent de s'en aller ensemble , un jour qu'elle devoit sortir , pour aller voir la Ceinture de la Vierge , qui est dans le Château. Il en eût un fils , qui fut un excellent Peintre , nommé comme son Pere , *Philippe Lippi*. La Dame se trouva si bien de notre Moine , que quel-

ques efforts que fissent les parens, elle ne le voulut jamais quitter. Le Pape Eugene offrit dispense à Frere Philippe, de se marier avec sa Maîtresse; mais il n'y voulut jamais consentir, craignant de perdre dans les liens du Mariage la liberté, ou pour mieux dire, le libertinage dont il jouïssoit.

Un Espion Turc voulant mander à ses Maîtres qu'on ne le découvriroit jamais ici; *Je suis, leur disoit-il, dans une chambre si petite, que les soupçons n'y peuvent entrer.*

M. de la Haie Ventelet le fils, qui étoit Ambassadeur à la Porte, ayant été accusé à Constantinople, d'avoir négocié quelque

chose avec la Republique de Venise pour le Roy de France son Maître ; (les Turcs ne voulant pas qu'un Ambassadeur se mêle de rien que de son Ambassade) il courut risque d'y perdre la vie ; & il n'évita ce danger, qu'à la faveur d'un Interprète. Au lieu donc de l'empaler avec un de ses Domestiques, on le mit cinquante-neuf jours dans une basse-fosse, ou quelqu'un alloit tous les jours faire son ordure sur sa tête. Il est présentement Ambassadeur à Venise : il a quelque littérature.

L'ancien *Murus Pieticus*, qui separoit l'Angleterre de l'Ecosse, ne subsiste plus ; il a été détruit, & les Anglois ont depuis étendu

leurs limites de ce côté-là , par la prise de deux ou trois petites Provinces. Ce qui fait aujourd'hui la separation & les limites des deux Etats , c'est une petite riviere qu'on passe quelquefois à pied avec des bottes.

Le respect que les Juifs portent à la sainte Bible , n'est presque pas croïable ; il va jusqu'au culte & à l'idolâtrie , & ne differe que de bien peu de celui qu'ils doivent avoir pour la Divinité. Jean Isaac Levite , contre Lindanus , dit que les Juifs ne la touchent jamais qu'après s'être lavé les mains ; ne s'asseient jamais sur lesbans où elle est mise , & qu'un jour étant par hazard

tombée à terre, ils célébrèrent un jeûne solennel.

L'Orateur Hortensius qui avoit pris la défense de Verrès, avoit reçu de lui un Sphinx admirable pour le travail; & comme un jour en plaidant contre Cicéron, il lui eût dit qu'il ne l'entendoit pas, & que son discours étoit pour lui une Enigme : *Quand je parlerois encore plus énigmatiquement*, dit Cicéron, *cela ne devroit pas vous embarrasser : car vous avez le Sphinx chez vous.* Plutarque dans la vie de Cicéron dit, que cette Statue étoit d'yvoire, & dans ses Apophregmes Romains, qu'elle étoit d'argent.

Le Cardinal de Richelieu laissa en mourant à sa succession, recueillie par Madame d'Aiguillon, sa seule & unique heritiere, environ vingt millions. Mais peu de tems après la mort de ce Cardinal, on lui fit plus de quatre-vingt Procès, pour réparations & autres suites de tous les grands & nombreux Benefices qu'il avoit eûs; lesquels Procès, faite par Madame d'Aiguillon de s'être accommodée à des conditions même onéreuses pour elle, ont causé par la suite la perte totale de cette succession; en sorte qu'à présent, il ne lui en reste plus rien.

La Réputation est si peu de chose, que ce n'est qu'un phan-

tôme. Les Minos , les Persées, les Thesées , les Hercules , les Achilles , les Hectors, les Enées, & tous les autres Héros de la Fable , ne jouissent-ils pas du plus haut degré de cette réputation. Cependant ou la plupart de ces Héros sont fabuleux , ou du moins ils ont été très-differens de ce qu'on les represente. Hommes du Commun, peut-être même très-méprifables , & dont les grandes actions n'ont jamais été que dans l'imagination des Poëtes , par consequent indignes de cette grande réputation. Les Mandricarts, les Agramants, les Sacripants & les Rodomonts, ne sont-ils pas aussi connus que les Scipions , les Césars & les Pompées? A quoi bon tant estimer

de solides biens , pour parvenir à une chose , qui sera l'apanage d'un phantôme ; puis qu'un Poëte peut inventer une chimere, qui ira de pair avec tant de grands travaux , & qui sera éternellement revêtu de ce même éclat , que nous tâchons d'acquérir par tant de fatigues & de peines.

Un Turc racontoit autrefois au Grand Seigneur , *que tous les François devenoient fous à certain jour de l'année (Mardy gras) & qu'un peu de certaine poudre appliquée sur le front (le Mercredy des Cendres) les faisoit rentrer dans leur bon sens.*

Un Homme d'affaire , avare

au suprême degré , & ignorant à proportion , voiant dans une affiche , *Traité de l'immortalité de l'Âme* , dit , *qu'est-ce que ce Traité là ? je n'en ai pas encore entendu parler ; qui peuvent être les Partisans qui y sont entrez ?*

Il n'y a point de plaisir à souffrir du mal , avec quelque pompe & quelque magnificence qu'on le souffre. Cette superbe Tour d'où Héliogabale , dans un péril éminent , avoit résolu de se précipiter , afin de périr magnifiquement , seroit aussi affreuse pour moi , que le Rocher le plus escarpé. Et comme dit Balzac , la mort doit être aussi affreuse & horrible à celui qui se pendroit au plus

beau Cédre du Mont-Liban , & avec un licou de perles, qu'à celui qui se pendroit à un cordeau & à une potence ; & ce Poëte Italien qui a dit avec une exageration si outrée, parlant de la beauté d'un Fleuve; *Qu'il y avoit même du plaisir à périr dans son onde* , a dit à mon sens une grande sottise.

Plutarque n'ose assurer l'entrevûe de Solon & de Crésus , ni la suite de l'Histoire de ce dernier : elle ne se trouvoit point , dit-il , dans les Chroniques , & elle n'étoit recommandable que par l'antiquité de la tradition. A la vérité elle sent bien sa Fable , & je la trouve indigne de la magnanimité de Cyrus.

*Le Printems est chargé de fleurs ,
 D'épics l'Eté , de fruits l'Automne ,
 L'Hyver de glaçons foisonne ,
 Et l'Amour abonde en pleurs.*

La traduction de cette Epigramme est de moi ; je suis surpris que les Auteurs du Menagiana , l'aient attribué à M. Conrart , qui ne sçavoit ni Grec , ni Latin. Le Billet qui suit cette Epigramme , n'est pas non plus de M. Conrart ; l'équivoque s'est faite, sur ce que M. Conrart & moi signions de même nos Billets par deux c renversez &c.

L'Epigramme de Martial de *Porcia* , est une de ses plus belles. Elle nous apprend la véritable manière dont Porcie se donna la

mort, contre l'opinion commune, qui veut qu'elle ait avalé des charbons ardens. Mais pour peu qu'on y veuille faire attention, on avoüera qu'il est bien plus vrai-semblable, qu'elle se soit suffoquée en avalant des cendres ardentes, comme le dit Martial. Des charbons ne sont pas si faciles à avaler; ce sont des corps de figure inégale, extrêmement secs, & extrêmement âpres, qui ne glissent pas par le gozier, comme ceux qui sont humides, & dont la surface est polie. Si l'on dit qu'elle les brisa sous ses dents, avant que de les avaler; elle n'auroit pû, en ce cas là, que se brûler la langue, & le dedans de la bouche, parce que la salive, &

la privation de l'air n'auroient pas manqué de les éteindre , & par conséquent de les empêcher de faire un effet aussi prompt & aussi violent , que celui que l'Histoire rapporte. Mais je doute fort que les Peintres suivent le sentiment de notre Poëte, eux qui ont plus d'égard à la beauté du spectacle , qu'à la vérité des choses. L'action d'avaler des cendres , n'est pas favorable au pinceau : elle ne se porte pas à l'œil d'une manière assez sensible ni assez distincte. Ils représentent toujours malgré Martial, & toute la vraisemblance, cette illustre Romaine , portant à sa bouche de gros charbons ardents; & si la fantaisie les prend (comme il est arrivé à quel-

ques-uns) ils les lui feront tenir entre deux doigts , d'un air aussi tranquille & aussi gracieux , que si c'étoit un bouton de Rose.

Par la Philosophie de Descartes , on ne sçauroit à la verité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu , ni que l'ame est mortelle ; mais il s'ensuit clairement de son système , qu'il n'est pas nécessaire que Dieu ait aucune part à la conservation & à la conduite du monde , & pour notre ame , il s'ensuit qu'elle n'est pas différente de celle des bêtes , ou qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ne meure point. La supposition ridicule de Descartes est , que tout ce que les sens , & les hom-

mes & la raison même peuvent nous avoir appris, est faux ou douteux. N'est-ce pas renouveler la Secte dangereuse des Pyrrhoniens, & se rendre l'arbitre unique de la vérité?

Ménage avoit une mémoire très-heureuse; s'étant trouvé chez Madame de Ramboüillet avec plusieurs autres Dames, il les entretint de choses fort agréables, qu'il avoit retenues dans ses lectures. Madame de Ramboüillet qui s'en appercevoit bien, prit la parole & lui dit: *Tout ce que vous dites est très-beau, Monsieur, mais dites-nous quelque chose de vous présentement.*

Pactus Salis, Pacte éternel, parce que le Sel est le symbole de la conservation. Vatable croit que dans les Pactes on admettoit le Sel, pour faire voir qu'ils seroient inviolables. Peut-être notre Loy Salique est-elle ainsi nommée ; soit que cette maniere de parler, *Pactus Salis*, fût en usage chez les François, soit qu'ils eussent la coutume d'y admettre du Sel.

Godinette, c'est-à-dire, une Fille de joye, en vieux langage. Borel le dérive de *Gode*, qu'il dit signifier une vieille brebis : il pouvoit bien venir de *gaudere*, se réjouir ; *Godinette*, fille qui se réjouit, fille de joye. Nos femmes les plus sages disent tous les jours, baiser en

Godinette, sans sçavoir ce que ce mot veut dire. C'est comme nos bonnes femmes, qui jurent encore par ma *fiquette*, de *fica* & *fichetta*, jurement dont se servent les femmes en Italie, de même que les hommes de celui de *Cazzo*. L'usage ôte toute l'obscénité que les mots peuvent avoir dans leur étymologie, de même qu'il rend sales, ceux qui sont originellement très-purs; engin, par exemple, qui vient d'*ingenium*, a signifié autrefois l'esprit, l'industrie de l'homme, ainsi que dans le Latin. A présent que penseroit-on, si l'on disoit *l'engin de l'Homme*, *l'engin de Platon*, &c. C'est le trop fréquent usage qu'on fait de ce mot, pour signifier

mentula, qui l'a rendu obscène : encore celui de *chevaucher*, qui veut dire proprement, *aller à cheval*, n'est-il pas devenu obscène, par l'usage qu'on en a fait ? Chez les Italiens, *Chiavare*, veut dire proprement, *fermer à clef* ; *Chiavare*, de *chiave*, *clef*. Ce n'est pas sans raison, qu'on a nommé l'usage le *Tyrant des Langues*, puis qu'on voit qu'il absout les criminels selon son caprice, & condamne les innocens. Sur quoi il faut remarquer, que c'est mal fait de s'attacher scrupuleusement à l'étymologie des mots, & que nous devons nous en rapporter entièrement à l'usage. C'est le fait d'un Pédant de chicaner contre ; j'entends l'usage bien établi, & non

pas cet abus que nos femmes & nos petits Puristes font de certains mots , & de certaines façons de parler. Ce sont les gens de Lettres qui font le bel usage , selon Quintilien.

On donna à Lully un Prologue d'Opera , que l'on trouvoit excellent : la personne qui le lui présenta , le pria de le vouloir bien examiner devant elle. Lorsque Lully fût au bout , la personne lui demanda s'il n'y trouvoit rien à redire : *Je n'y trouve qu'une lettre de trop*, répondit-il ; *c'est qu'au lieu qu'il y a fin du Prologue , il devoit y avoir , si du Prologue.*

Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque M. de S * * se compare à

M. de G* * ; une comparaifon fi ridicule , me fait fouvenir de ce petit homme , ou pour mieux dire , de cette petite figure atomique ; dont il eft parlé dans une Epigramme de l'Anthologie, qui étant tombé de deffus une fourmi , qui lui fervoit de monture , comparoit fa chute à celle de Phaëton. Cette Epigramme eft de Lucilius , & Aufone l'a traduite en Latin. Il dit que ce petit homme fur fa Fourmi , sembloit être monté fur un Elephant ; & qu'étant tombé, il répondit fièrement à ceux qui s'étoient mis à rire : *Qu'avez-vous à rire , Canaille ; n'est-ce pas ainfi qu'est tombé Phaëton.*

Racan

Racan est le premier Poëte de France pour le Lyrique : il a si peu de naturel pour le Latin, qu'il n'a jamais pû apprendre son *Confiteor* ; & il dit, qu'il est obligé de le lire, lorsqu'il va à confesse. Il est de la Maison de Beüil. Son Pere étoit Chevalier des Ordres du Roy. Il a quarante ou cinquante mille livres de rente.

On peut dire d'un Soldat poltron qui n'ose avancer, & à qui le courage manque ,

Temit vestigia tellus ,

*Immotusque silex , armataque
mansit imago.*

La terre retient ses pas, il devient une terre immobile, & une statuë armée. Ovide dit cela à

H

l'occasion d'un Soldat qui fût changé en rocher, pour avoir vû la Tête de Meduse, dans le combat de Persée contre Phinée ; & cela convient bien à un poltron, qui se trouve glacé de peur. On peut dire d'un homme qui ne va quelque part qu'à regret, *qu'il semble que la terre retienne ses pas.*

Il y a de certaines connoissances, qui nous sont indifférentes, & qu'il nous est permis de négliger ; nous sommes libres, par exemple, de ne nous pas occuper à la Poësie, à l'Astronomie, aux Mathématiques, ou à la Peinture, & on est en droit de renvoyer la connoissance de ces Arts à ceux qui en font profession. Mais il

n'en est pas de même de l'Eloquence : tout le monde parle , & par conséquent est obligé de cultiver la parole. Ne disons donc pas, lorsqu'un homme étudie l'Eloquence , en quelque profession qu'il se trouve engagé , qu'il se détourne de son devoir , pour chercher une vertu étrangere ; l'Eloquence est une vertu de tous les Arts & de toutes les Professions, & comme c'est une nécessité à tous les hommes d'expliquer leurs pensées , de prouver leurs opinions , & de persuader leurs sentimens ; ce leur doit être aussi un sujet de loüange de le bien faire, & par conséquent de cultiver l'art qui leur peut donner cet avantage. L'Empereur Numerien ne

H ij

crût pas, que la qualité d'excellent Orateur, ne pouvoit rien ajouter à celle de Souverain , lorsqu'il souffrit qu'on lui dédiât une statuë sous le titre du plus éloquent de son siècle ; & je doute fort qu'il eût pris le même plaisir à se voir paré publiquement des titres qui lui auroient pû donner des connoissances dans les autres Arts. La louange d'éloquent fait honneur à tous les hommes, depuis le Souverain jusqu'au dernier du Peuple : aussi voyons-nous , que non seulement les honnêtes gens estiment ceux qui parlent juste , & avec agrément , de quelque profession qu'ils puissent être , & méprisent au contraire ceux qui n'ont pas cet avantage ; mais mê-

me que les plus grossiers d'entre le peuple se raillent & se moquent les uns des autres, lorsqu'ils ont de la peine à s'énoncer, ou qu'ils le font d'une manière qui ne leur paroît pas agréable. C'est un avantage qui est particulier à l'Eloquence, de ne pouvoir jamais être véritablement méprisée, & de ne pouvoir être combattue que par elle-même. C'est ce qui a fait dire de Platon, lorsqu'il semble mépriser l'Eloquence, qu'il fait son plus grand éloge, puisque c'est elle qui fournit toutes les belles paroles qu'il emploie pour la combattre. Les Nations mêmes les plus barbares, qui avoient juré la perte des Lettres, & qui s'étoient fait une vertu de

se montrer insensibles aux délices de l'esprit , n'ont jamais méprisé que le nom de l'Eloquence. Il est constant que ce contentement secret qu'ils ressentoient en eux-mêmes , lorsqu'ils exprimoient heureusement ce qu'ils vouloient dire ; ou le déplaisir de ne le pouvoir faire , leur faisoit estimer infiniment cet Art de la parole , dont ils méprisoient les préceptes. Ne blâmons donc point ceux qui s'efforcent d'acquiescer une vertu si naturelle & si nécessaire , & qu'on ne peut ne pas posséder , sans tomber dans le mépris de tous les hommes , même des plus grossiers & des plus barbares.

Un jour le deffunt Duc Char-

les de Lorraine, se voiant avec quinze Princes Allemans, de mauvaise intelligence entre-eux, contre l'Armée de France commandée par M. de Turenne, dit par esprit prophetique : *Nous voilà seize Princes, par la grace de Dieu, qui allons être battus de la façon d'un seul Prince, par la grace du Roy de France ; ce qui arriva.*

Calvin s'appelloit *Cauvin*, c'étoit son véritable nom ; il est mort à Geneve en 1594. âgé de 55. ans moins six semaines ; il n'avoit en qualité de Ministre à Geneve, que trois cens livres d'appointemens, dont on lui trouva seulement deux années d'épargne après sa mort : il avoit onze ma-

Hij

ladies qui le tenoient incessamment, en sorte qu'il n'étoit point sans quelqu'une ; ce qui aparemment le rendoit si fâcheux d'humeur, qu'il en étoit bizarre & insupportable. Cela faisoit dire à beaucoup d'Allemands ; *qu'ils aimoient mieux aller en Enfer avec Beze, qui étoit fort affable, qu'en Paradis avec Calvin.* Il enseignoit la Theologie tous les jours à certaines heures, en d'autres il prêchoit, en d'autres il faisoit diverses Conférences ; & cependant parmi tous ses emplois, & avec toutes ses maladies, il n'a pas laissé de composer neuf Volumes infolio avant sa mort, de l'édition d'Amsterdam. Entre ses Ouvrages il y en a de très-bons, comme

celui de la Trinité contre Servet : celui des douze petits Prophetes est encore fort bon ; son Institution qu'il fit d'abord en latin , est un Livre dangereux ; ensuite il le fit en Langue Françoisé , en laquelle il écrivoit le mieux de son tems.

Quelque goût que Seneque semble avoir pour les sentimens extrêmes, & quoiqu'il dise que la Ciguë a fait de Socrate un des plus grands hommes de l'Antiquité , je doute fort qu'il l'eût voulu imiter , non plus que P. Rutilius Rufus. Un homme qui déclare qu'il ne veut pas exposer sa santé à l'inconstance des jours du Printems , me sem-

H v

ble un peu trop sage , pour abandonner sa tête à la bizarrerie des sentimens humains ; il n'eût pas trouvé qu'une Eloquence , qui faisoit son effet sur l'esprit des Juges, ne lui eût point été propre.

Le P. le Moine Jesuite fait de bons vers françois, mais il fait de mauvais Poèmes ; il a fait un Poëme épique de S. Louis, contre lequel le P. Mambrun Jesuite a écrit le traité du Poëme épique. Ses vers sont si figurez qu'ils en sont extravagans. Le P. Mambrun est Auyernac ; il compose fort bien des vers grecs & latins ; il a fait un Poëme épique de Constantin ; il est presentement à la Flèche, où il enseigne la Theologie : c'est un

fort honnête homme.

Il faut éviter les mauvais sons le plus soigneusement qu'il est possible : mais il ne faut pas être aussi scrupuleux que cet Ecrivain, dont parle M. de la Mothe-le Vayer, lequel fût vingt-quatre heures à rêver comment il éviteroit à dire, *ce seroit*, à cause de la ressemblance des deux premières syllabes. Si une pareille délicatesse avoit lieu, ce seroit alors qu'on pourroit dire le mot de Quintilien : *Quod si recipias, nihil loquitutum est* ; on ne pourroit plus rien dire en sûreté. La rencontre des voïelles dans les mots, n'est pas un crime, comme parle Quintilien, dont il faille avoir tant

H vj

d'horreur ; & je ne ſçai , continuë ce Rhéteur, laquelle des deux eſt plus vicieuſe ſur cette matière, ou la négligence, ou la trop grande délicateſſe. Véritablement l'une & l'autre ſont les deux extrêmes dangereuſes. Mais il faut éviter avec plus de ſoin celle qui interrompt le cours des penſées & des expreſſions, que celle qui le laiſſe , & qui ſuivant leur impetuoſité, n'ôte rien de leur force & de leur beauté. C'eſt le ſentiment de Cicéron, que ces fortes de négligences ont bonne grace, & portent le caractère d'un homme, qui a plus de ſoin des choſes que des paroles. Je m'étonne que ce même Cicéron, qui avoit l'oreille ſi délicate en proſe, l'ait pû

avoir assez mauvaise en vers, pour faire cette terrible cacaphonie. *O fortunatam natam me consule Romanam.* Ce n'est pas qu'il ne lui en ait aussi échappé en prose: témoin cet endroit d'une lettre à Brutus: *Rēs mihi invisa visæ sunt Brute.* Tant il est vrai qu'il n'y a point d'oreille si severe & si attentive, qui ne se laisse quelquefois surprendre. Il est bon de relire tout haut ce que l'on a écrit, & de consulter l'oreille sur ce que les yeux ont approuvé: car c'est elle qui est le juge naturel des sons, & qui reconnoît d'abord les cacaphonies que la plume laisse aisement passer: mais il faut l'avoir bonne; & cet avantage n'est pas donné à tout le monde. Quintilien dit,

qu'il n'est pas permis à un chacun de juger de l'harmonie des mots & des syllabes, non plus que de celle des instrumens. *An cujuslibet auris est exigere litterarum sonos? non herclè magis quàm nervorum.*

On demanda un jour à Conrart, s'il croïoit l'Abbé de Boif-robert bien devôt; je le croi, répondit Conrart, de l'humeur de ce bon Prélat, dont parle Tassoni, qui au lieu de dire son Breviaire, jouoit des Benefices au tric-trac..

Je voudrois bien demander au P. Mallebranche, qui dit, que la cause de nos erreurs dans nos perceptions, est le peché du premier homme, si les bêtes ont pe-

ché : car nous voïons qu'elles se trompent tous les jours dans leur instinct , & qu'elles prennent le change des biens & des maux , par rapport à la conservation de leur être. Il répondra , *que Dieu agit par les voyes les plus simples , comme plus conformes & plus dignes de ses attributs.*

Augustin Carache, Frere d'Annibal Carache, aiant fait un grand discours à la loüange de ce groupe admirable de Laocoon & de ses enfans ; comme on s'étonnoit qu'Annibal ne dît rien pour louer ce chef-d'œuvre , qui a fait l'admiration de tant de siècles ; Annibal prit un craïon , & le dessina contre la muraille de la salle, aussi

exactement que s'il l'avoit eu devant les yeux ; & en fit par-là un panégyrique si excellent , que la Rhétorique avec les plus belles figures , & les expressions les plus heureuses , n'eût jamais pû l'égalér. Il ne faut pas oublier ce qu'il dit en même tems , se tournant vers Augustin ; *les Poëtes* , dit-il , *peignent avec la parole* , & *les Peintres parlent avec le pinceau*.

Les richesses n'ont rien qui me touche , disoit Cicéron ; lorsque je considère que c'est l'avantage que tant de Marchands & tant de gens de néant ont eu sur les Scipions & sur les Lelius. *Nam neque me divitiæ movent ; quibus omnes Africanos & Lelios multi venalitii Mercatoresque su-*

perarunt Venalitus est proprement un Marchand d'Esclaves; & ces sortes de gens n'étoient pas, comme l'on sçait, en trop bonne réputation chez les Romains; ils n'en faisoient pas une fort grande différence d'avec les Maquereaux. Il faut avoier que l'or est un puissant métal. Autrefois un rameau d'or étoit capable de faire ouvrir les portes de l'Enfer, & d'en adoucir les fieres Divinitez. Une pomme d'or mit toute la Cour celeste en rumeur, & rendit irréconciliables trois Déeses, qui vivoient auparavant en bonne intelligence. Une autre pomme d'or fut cause qu'Atalante se laissa vaincre par Hippomene; ce que n'auroit pû faire tout l'amour qu'elle avoit

conçû pour lui. Ajoûtons à tout cela le Grand Jupiter. Ce Père des Dieux & des hommes , ne trouva point de charmes plus puissans , pour venir à bout de Danaë, que de se transformer en une pluie d'or : c'est-à-dire , en bon françois , de laisser toute sa Majesté & toute sa Jupitererie au logis , & de s'armer le flanc d'une bonne bourse remplie de ducats , qu'il fit pleuvoir de la belle maniere sur les domestiques d'Acrise:

Lorsque notre siècle nous offre quelque belle action , pourquoi ne la pas citer , sans se donner la peine d'en aller chercher dans l'Antiquité ? Pour moi , si mon

voisin disoit quelque chose de remarquable, je le citerois aussi volontiers, que l'un des sept Sages de la Grece; & c'est le sentiment de Montagne. Il n'y a que les petits genies, auxquels il faille de grands noms, pour faire admirer la vertu. Si une action n'est belle d'elle-même, ce ne sera ni le nom d'Epaminondas, ni celui d'Alexandre, ou de Cesar, qui la fera passer pour belle, & si une pensée est fautive, ce ne sera pas le nom de Senèque ou de Platon qui la rendront juste.

Les Philosophes se moquent des folies des hommes, les Marchands en profitent; mais les Comédiens s'en moquent & en profitent.

La France possède tous les Démocrités, les Luciens & les Plautes dans son Rabelais; & l'Antiquité n'a point de Rabelais dans ses Démocrites, dans ses Luciens ni dans ses Plautes.

N*** est dans sa soixante-cinquième année; il dit qu'il ne se soucie plus de la Comédie, ni des Spectacles: ce n'est pas qu'il soit devenu sage; c'est qu'il est affaibli, & qu'il ne peut plus goûter à son âge les plaisirs qu'il prenoit étant jeune. Donnez-lui le même sang de vingt ans, & vous le connoîtrez. *Il y a bien de la différence, entre être guéri du monde, & en être dégoûté.*

Parmi un grand nombre d'E.

Epigrammes de l'Anthologie que j'ai traduites; voici une Epitaphe que j'ai imitée de cette manière: elle est sur une fameuse yvrognesse.

*Passant, cy gist la vieille Macaride
Au rouge nez , au teint toujours
humide ,*

*Et qui buvoit du soir jusqu'au matin;
Sans aucune douleur elle quitta sa
fille ,*

*Son fils , son gendre & toute sa fa-
mille ,*

Son seul regret fut de quitter le vin.

Bianor dans le troisième de l'Anthologie, a fait une belle Epigramme sur Etéocle & Polinice, fils d'Oedipe; Aufone l'a traduite en huit vers, que j'ai imitez de la sorte.

*Des deux freres Thebains , sur le
 bucher posez ,
 Les corps servent de proie à des
 feux divisez ,
 Et la flâme de l'un, de l'autre se re-
 tire :
 Jusques-là , leur discorde a porté
 son flambeau.
 Heureux ! s'ils avoient sçû partager
 leur Empire ,
 Comme la haine a sçû partager leur
 tombeau.*

La Peinture est un Art infini ;
 & dont le point de perfection ne
 se peut fixer. Les chef-d'œuvres
 des plus grans-Maîtres ne font
 point les bornes de l'Art. Raphaël
 a fait merveilleusement bien : ce-
 pendant on connoît du moins ,

que l'on peut faire encore mieux; & ce grand homme travailloit tous les jours à se surpasser lui-même. Je suis sûr que quand sa carrière eût été aussi longue qu'elle a été courte; qu'il eût vécu autant de siècles qu'il a vécu d'années, & qu'il eût toujours fait les mêmes progres dans son Art, cette idée de perfection qu'il avoit, ne lui auroit pas permis d'être pleinement satisfait de ses Ouvrages; il auroit toujours espéré de mieux faire. Il n'y a que ceux qui manient le pinceau qui connoissent l'étendue de cet art : les autres hommes le croient renfermé dans de très-petites bornes : il se déploie à mesure qu'on le cultive, & s'étend jusqu'à l'infini. Cet art est comme

une carte de Géographie , où un point marque une grande Ville , une ligne un Fleuve . &c.

Qu'on se mocque tant que l'on voudra des grimaces & des contorsions que font les Poètes lorsqu'ils composent , il est sûr qu'elles aident beaucoup à mettre l'imagination en mouvement ; ces sortes d'agitations ne sont pas toujours les marques d'un esprit qui se débat contre sa propre stérilité ; elles partent souvent d'un esprit qui s'excite & qui s'anime. Quintilien les compare quelque part aux frapemens de queue , que le Lion se donne à lui-même , lorsqu'il se prépare au combat. Perse voulant nous donner l'idée d'un discours froid

froid & languissant, dit, *que l'Auteur n'a point frappé le pulpitre, ni mordu ses ongles.*

*Nec pluteum cœdit, nec demorsos
sapit ungues.*

Le Dominiquain avoit coûtume de jouër, pour ainsi dire, le rôle de toutes les figures qu'il vouloit représenter; & de dire tout haut ce que la passion qu'il leur donnoit, pouvoit inspirer. Lorsqu'il peignoit le Martyre de S. André, le Carache le surprit comme il étoit en colere, parlant d'une voix terrible & menaçante; & il travailloit pour lors à un Soldat qui menace le Saint. Après que l'enthousiasme fut passé, le Carache courut l'embrasser, & lui avoüa qu'il avoit été ce jour-là son Maître; &

qu'il venoit d'apprendre de lui , la véritable maniere de réussir dans les expressions.

Ligniere étoit d'une humeur très-brutale. Un jour certain Sor de qualité étant en sa compagnie, crut se faire un grand honneur de lui montrer comme il jettoit des cerises en l'air, qu'il retenoit dans sa bouche en tombant : Ligniere n'eût pas la patience de le voir à sa deuxième cerise , qu'il lui dit brusquement : *Quel est le dogue qui vous a appris cela , Monsieur ?*



LA PIERRE

PHILOSOPHALE,

C O N T E.

SOit Proverbe , Axiome , ou Re-
gle générale,
Ou si l'on veut , pure morale ,
Rien n'est , je prétens le prouver ,
Moins facile à trouver
Que la Pierre Philosophale.
Un Chimiste s'épuise en vain ,
En Drogue , Dépense & Voyage.
Ce haut secret est pour l'esprit humain,
Caché dans un épais Nuage ,
Pas plus clair aujourd'huy qu'il le sera
demain.
Homme, qui que tu sois, si tu veux être
sage , I ij

Apprends que le chercher c'est avoir
 le dessein ,
 De prendre femme à pucelage ;
 C'est une fleur qu'on cueille trop matin.
 Et Cocuage ,
 Et Mariage ;
 Sont deux Divinitez qui se tiennent
 la main ;
 On l'a dit avant moi , je le dis sur
 bon gage ,
 Lis ce petit Ouvrage ,
 C'est un Conte antique & certain.
 Pheron jadis bon ou mauvais Monar-
 que ,
 Dont l'Egipte suivit la Loy ,
 Par quelque accident de remarque ,
 Devint un Quinze-Vingt ; coup fâ-
 cheux pour un Roy ;
 Le Ciel devoit donner aux Têtes à
 Couronne ,

Immunité de tous les maux.

*Il feroit bon de naître , ou de monter
au Trône ;*

*S'il nous assuroit le repos ;
Mais les Rois sont de chair & d'os ,
Même foiblesse les talonne ,
Que le moindre de leurs Vassaux.
Le Roy pour recouvrer la vûë ,
Fit assembler maint & maint Me-
decin ;*

*Consultation superflüe ,
La Medecine y perdit son Latin ;
C'est l'ordinaire , & quelque peine ,
Qu'un Medecin se donne à nous sau-
ver ,*

*C'est fort souvent onguent miton-mi-
taine ,*

*Si ce n'est onguent à crever.
Il fallut consulter la science divine ;
Et l'on apprit d'un Oracle ambigu*

*Que ses yeux verroient clair , s'ils
gouïroient d'une urine ,
Que vierge ou femme chaste eût faite
de son cru.*

*Le Peuple benit le remede ,
On en chante de joie ; & voici le pour-
quoi ,*

*Chacun se flatte qu'il possède ,
Chez lui de quoi guérir le Roy ;
L'avare Pere de Famille ,
Flatté de l'honneur & du gain ,
Court vite une phiole en main ,
Demander gravement de l'urine à sa
fille ;*

*La pauvrete est surprise , & change
de couleur ,*

*Et pisse en faisant la grimace ;
Il en conclut à son honneur ,
Et sur ce faux brin de pudeur ,
Croit l'urine plus efficace.*

Chaque Epoux qui croit que son lit,
 Est pour lui seul & pour sa femme,
 Et que sa foible & sobre flâme,
 Est la seule qu'elle assouvit.
 Prévenu de cette pensée,
 Dont il se plaît à s'abuser,
 Court en jeune Epoux embrasser,
 Celle qu'il croit fidelle aux loix de l'hyménée,
 Et ne la quitte point qu'il ne l'ait fait
 pisser.

Bien-tôt les phioles en foule,
 De tous côtez arrivent à la Cour,
 Pleines de cette eau qui s'écoule,
 Par où tout homme vient au jour;
 Tout ainsi qu'on voit chez Procope,
 D'une bouteille de liqueur,
 Apprendre par une enveloppe,
 Son nom & son Distillateur.
 Tel à l'entour de chaque Medecine,

*S'arrondit une Inscription,
 Qui de la donneuse d'urine,
 Dit les qualités & le nom.
 Si par hazard quelque Lecteur severe,
 Qui n'eût rien autre chose à faire,
 Trouvoit mes vers un peu trop sans
 façon.*

*Voilà ce que mon Apollon,
 M'inspire de bon à lui dire,
 Cherche le beau, quitte le laid,
 Je me mocque de la Satire,
 Et je ne me picque d'écrire,
 Que comme j'écris en effet.
 Il est un meilleur stile, il est un stile
 pire,*

*Et du mien je suis satisfait :
 Si tu ne l'est pas toi, qui te force de
 lire ?*

*Venge-t'en, tu sçais ce qu'on
 fait,*

De prose ou vers qu'on ne lit qu'à regret.

C'est assez ; le Rcy fait un usage frivole ,

De ce remede en quantité :

Chez lui déjà sur le côté ,

On voit mainte & mainte phioles ,

Trente petits Maîtres mondains ,

Qui de tout ne cherchent qu'à rire ,

*Des vases réprouvez , dont les essais
sont vains ,*

Lisent les noms pour en médire.

Que cé jour indiscret offrit

De matiere à leur médisance !

Tout essayé , le Roy ne vit ,

Non plus qu'avant l'experience.

En moins de rien vole en tous lieux

L'inutilité des urines ;

Peres , Maris , tous songent creux ,

*De leur affront commun cherchent
les origines.*

*Tel du malheur de sa maison
Soupçonne certain Domestique ,
Qui montreroit pour sa fille unique
Plus de zèle que de raison.
Unique est là pure cheville ,
Dira quelque homme de bon sens ;
Il faudroit simplement sa fille ,
N'ayons point de bruit, j'y consens.
Tel taxe d'adultère flâme ,
Un Ministre de Jupiter ,
Qui visitoit souvent sa femme ,
Sous prétexte de la régler.
Celui-ci, réveillé par une ardeur ja-
louse ,
S'assure un peu plus qu'à demi ,
Que qui se disoit son Ami ,
Ne l'étoit que de son Epouse.
Celui-là, d'un Maître à danser,*

Rappelant l'assidu service,
 Raisonne & commence à penser,
 Qu'il est l'Auteur & le Complice,
 Du deshonneur dont il se sent blesser.
 Un autre croit qu'un Juge subor-
 neur,

Par sa femme jadis fût payé par
 avance,

Et lui fit acheter favorable Sentence,
 Aux dépens de son propre honneur.

Helas ! il pense juste, & parmi ses
 Epices,

L'honneur d'un pauvre Epoux tous les
 jours entre en frais.

Qui ne sçait que toutes Justices,
 Font autant de Cocus qu'elles dictent
 d'Arrests.

Un autre a beau rêver & passer en
 revûe,

La conduite de sa moitié,

*Nul amour ne s'offre à sa vûë ;
Par tout innocente amitié.*

*Il n'est pas moins Cocu , pour ne sça-
voir d'où l'être ,
Sur tous les yeux sa femme à sçû met-
tre un bandeau.*

*Que ce maudit sexe fait naître
De Cornes incognito.*

*De-là vinrent débats dans toutes les
familles ;*

*Par-tout pleuroient femmes & filles,
Qui toutes sentoient le couroux ,
De leur Pere ou de leur Epoux.*

*Il n'étoit pas encore la mode ,
D'être l'un ni l'autre commode.*

*Les victimes du point d'honneur ,
Avoient beau d'une voix commune,
Traiter l'Oracle de menteur ,
Pas ne cessoit leur infortune.*

Enfin du Roy l'aveuglement ,

*Passoit pour un mal incurable ,
Quand à la fin heureusement ,
Arrive à la Cour l'or potable.*

*Chere urine presque introuvable ,
Ce nom est un honneur que ma Muse
vous rend.*

*Elle venoit de femme pauvre &
laide ,*

*D'un bon rustaud de Jardinier ,
Qui des recherches du remede ,
Ne fut instruit que le dernier ;
Sa Femme faute de Complice ,
De moment favorable , ou de tempera-
ment ,*

*Ne s'étoit soumise , on m'entend ;
Qu'à celui seul dont en bonne justice ,
On doit dans l'amoureux caprice ,
Procurer le soulagement.*

*Le Roy par ce moyen devient Roy clair-
voyant.*

Tout Roy n'a pas cet avantage :
 Il en est plus d'un aujourd'hui ,
 Qui ne voit que par l'œil d'autrui.
 Soit dit sans offenser personne :
 Je voudrois de bon cœur qu'on pût
 dire de moi ,
 Que sans la meriter je porte une Cou-
 ronne ,
 Je serois heureux comme un Roy.
 Mais revenons , Pheron satisfait pour
 lui-même ,
 Songea bien-tôt à remettre la paix ,
 Dans les esprits de ses Sujets ,
 Où le desordre étoit extrême.
 Un long Edit fut publié ,
 Où sous peine de grosse amende ,
 L'affront public par-tout devoit être
 oublié ;
 Sans que pour l'avenir l'honneur d'un
 front dépende ,

De n'être point cocusfié.

L'Edit étoit fortifié

D'une belle & longue Legende,

*De raisons, dont je croi que voici la
moitié.*

*Primò, que toute faute est, dit-on,
personnelle;*

*Et que quand femme aisée à dé-
cevoir,*

Se déränge de son devoir,

C'est simplement tant pis pour elle.

*Secundò, qu'on peut bien marcher le
front levé,*

Quand on voit sur celui d'un autre,

Un bois aussi haut élevé,

Qu'il le remarque sur le notre;

Et qu'un mal devenu commun,

N'a caractere infamant pour aucun.

Tertiò , que n'étant qu'un mal ima-
ginaire ,

Dont ne pâtit tête, jambe, ni bras;
C'est chercher son tourment, que se fai-
re une affaire ,

D'une douleur qu'on ne sent pas.
Tout prit enfin une face nouvelle ;

Et sans rougir d'être Cocu,
Chaque Epoux embrassant son Epouse
fidelle ,

Fit de nécessité vertu ?

Quelle consequence les hommes
Doivent-ils tirer de cela ?

Les Femmes du siecle où nous sommes,
Sont faites comme en ce tems-là.

Toujours aux voluptez secretes ,
Leur cœur est de même attaché ,
Et le Ciel n'a rien retranché ,
Dans les ressorts dont elles furent
faites.



*Homme, épargne-toi donc mille inuti-
les soins ,*

Il n'en sera , ni plus ni moins ;

Femelle chaste est chose égale

A la Pierre Philosophale.

Le Ciel veut si peu nous la révéler ;

*Que ce n'est pas la peine d'en par-
ler.*

L'Etrier , signifie la présence du Grand Seigneur. Cette façon de parler a pris son origine, de ce qu'autrefois les Sultans étans presque toujours en Campagne, & à la Tête des Armées, ils traitoient les plus grandes Affaires à cheval. Elle est encore en usage, lorsque le Grand Seigneur fait quelque voyage. Mais quand il est à Constantinople, ou à Andrinople,

on se fert du mot d'*Afitané*, qui signifie en Langue Perlienne, le sceüil de la porte.

En l'année 1460. que Leon X. fût fait Pape, on trouva cette prédiction renfermée dans le Chiffre Romain, MCCCCLX,

*Multi cæci Cardinales, creaverunt
cæcum Leonem decimum.*

La Religion Catholique que nous professons en France, est fort contraire à la multiplication des Peuples, à cause du grand nombre de personnes qui ne se marient pas, comme les Prêtres, les Moines, les Religieuses, &c. D'où vient que dans le seul Electorat de Saxe en Allemagne, où l'on

professe la Religion de Luther, dans laquelle tout le monde se marie; il se trouve plus de Peuple, que dans tous les Etats héréditaires de l'Empereur, quoique quinze fois plus grands en étendue de Païs que la Saxe; sçavoir, les dix Provinces, qu'on appelle héréditaires, comme l'Autriche, qui est fort grande, le Tirol, la Silesie, &c. compris aussi le Roïaume de Bohême, & ce qu'il a en Hongrie; à propos de quoi j'ai ouï dire à M. Isaac Vossius de Hollande, fameux Voïageur, qu'il s'offroit de prouver d'une manière convaincante, qu'il y avoit moins de Peuple dans tout le Roïaume d'Espagne, compris même le Portugal, où l'on pro-

fesse la Religion Catholique, que dans la seule Province d'Hollande, qui ne fait qu'une partie des dix-sept Provinces-Unies, où l'on professe la Religion de Calvin: & pour prouver que le Roïaume d'Espagne étoit autrefois beaucoup plus peuplé, avant que la Catholicité y fût établie, c'est qu'un Auteur ancien (Plin l. 3. de son Histoire naturelle c. 3.) rapporte que Pompée se glorifioit d'avoir pris huit cent quarante-six Villes dans la seule Espagne ultérieure. De même, nos anciens Gaulois étoient obligez autrefois d'envoier des Colonies de dix, quinze, & vingt mil hommes, de deux ans en deux ans, qui deçà, qui de-là, pour se décharger de la trop

grande quantité d'Habitans dont ils regorgeoient.

Touchant les différens entre le Pape & le Roy de France , au sujet de la Régale , des Franchises , & de l'Electiion de Cologne ; depuis le Plaidoyé de M. Talon , M. de Fourcroy a écrit pour la défense des Droits du Roy , mais je ne fais pas grand cas de son Ouvrage , il est trop gros , & apparemment il en avoit été bien payé. Pour la défense des Droits du Pape , j'ai vû deux petits Traitez , que je n'estime gueres non plus ; l'un est intitulé , *Réfutation du Plaidoyé de M. Talon* , & l'autre , *Réflexions sur le même Plaidoyé* ; le premier est imprimé à la Haye ,

& le second à Cologne ; ils ont tous deux paru en 1688. ils sont tous deux mal écrits , & peu sçavans : mais j'en ai vû & lû un troisiéme en manuscrit , de trois heures de lecture , aiant pour titre , *Défense des Droits du Pape* : Je ne sçai point qui en est l'Auteur ; mais ce Traité est le plus sçavant , le plus solide , & le plus profond que j'aie vû sur ce sujet ; il est plein de mille traits curieux. Enfin l'Auteur , quel qu'il soit , est également sçavant & poli en toutes les matieres qu'il traite : je tiens que si c'est la Cour de Rome qui l'a payé , il doit lui en avoir coûté plus de dix mille Ecus.

Colletet dans le tems du Cardinal de Richelieu , étoit en réputation , & faisoit fort bien des Vers de commande. Comme il n'étoit pas riche, il en recevoit le prix. Un jour pour six beaux vers de son Monologue des Tuileries, le Cardinal de Richelieu lui fit compter six cens livres, dont le Poëte le remercia par cette Epigramme de deux vers.

*Armand, qui pour six vers m'as
donné six cens livres,*

*Que ne puis-je à ce prix te vendre
tous mes livres.*

Colletet épousa trois de ses servantes l'une après l'autre. Les vers qui ont paru sous le nom de la dernière , nommée la belle Claudine , étoient tous de son

Mari , sans en excepter l'Epitaphie si charmante , que le Pere Vavasseur Jesuite traduisit en vers Latins excellens : on me les a répétez les uns & les autres , mais je les ai oubliez.

La Métaphore est la translation d'un terme , qui convient en propre à une chose ; c'est comme une courte comparaison. Par exemple , lorsqu'on appelle une grande secheresse , *des Cieux d'airain* , la tempête , *la furie des Ondes* ; c'est comme qui diroit , les ondes sont dans une agitation pareille à celle d'un homme , qui est transporté de fureur ; les eaux sont aussi seches & aussi arides , que si elles étoient d'airain. C'est
à

à mon avis, une des plus belles figures de la Rhétorique, parcequ'elle exprime en peu de mots, merveilleusement bien la force de nos pensées. On s'en peut servir frequemment, parcequ'il y en a de douces & de violentes, & qu'on la peut varier en une infinité de manieres. Il faut prendre garde dans l'usage de la Méaphore, de ne se jamais servir que de choses très-connuës, & d'éviter celles qui peuvent donner une idée sale; comme lorsqu'on a dit, que la Republique avoit été châtrée par la mort de Scipion l'Africain. Cette Méaphore qui donne une vilaine idée, a été avec raison condamnée par Cicéron, & après lui par Quinti-

K

lien. Il ne faut pas non plus redoubler les Métaphores , c'est-à-dire , faire une Métaphore d'une chose qui est Métaphorique ; comme ce Poëte Italien , qui appelle un Paon , *un Avril ailé*.

M. Benoist , Medecin de Saurmur , est sçavant dans la Langue Greque , il a fait imprimer Lucien & Pindare , avec des Commentaires. Il disoit avoir traduit les Odes d'Horace en cette Langue. Traduction qui n'a jamais été imprimée.

Quelques Députés de Pologne qui possédoient parfaitement la Langue Latine , étant à Rome , haranguerent le Pape , & ensuite

le Cardinal Patron , qui n'étant pas fort ſçavant en cette Langue, leur dit pour toute réponſe , *Meſſieurs , excuſez-moi , je n'entends pas le Polonois.*

Urbain VIII. eſt désigné par ces mots , *Lilium & Roſa.* J'ai pris garde qu'en cette Prophetie, ſouvent *Roſa* eſt pris pour la Famille Urſine , qui a une Roſe en ſes Armes , & *Lilium* , pour Florence qui a des Lys : Urbain étoit Florentin, il faudroit voir ſi du côté de ſa Mere il n'étoit pas Urſin.

Un Prêtre d'Allemagne a été ſi ignorant, qu'il baptiſa *in nomine Patria , Filia , & Spiritua Sancta.* Necroïez pas que ce ſoit un conte

K ij

fait à plaisir; cela est très-sérieux, & on disputa long-tems si le Baptême étoit valable. Le Pape Zacharie, qui étoit alors sur le saint Siege, décida pour l'affirmative, aiant égard à l'intention qui étoit bonne,

Il n'y a rien qui marque plus de foiblesse d'esprit, que de décharger sa colere sur des choses inanimées. Comme les femmes ont l'esprit plus foible que les hommes, elles sont aussi plus sujettes à tomber dans cette erreur; & pourvû que leur vengeance rencontre un objet, elles ne se mettent guère en peine, s'il est capable de la sentir ou non. Mais que dirons-nous du Roy

Xercés , qui fut pris pour Jupiter même , par sa puissance & par sa bonne mine , & qui aiant vû renverser par les flots le superbe Pont qu'il avoit fait faire sur le détroit de l'Helespont , pour passer d'Asie en Europe , en voulut prendre vengeance , en faisant ordonner par Arrest de son Conseil , que les eaux de la mer seroient fustigées de trois cent coups de fouët ; ce qu'il fit executer , en lui disant des injures. Il est vrai que la sottise d'une pareille vengeance se peut excuser par une pieté , si une faute se peut excuser par une plus grande ; & l'on peut dire , que c'étoit à Neptune à qui il vouloit faire cet affront. Mais je ne sçai lequel des deux est plus

ridicule , de s'attaquer à des choses insensibles , ou de s'attaquer à ceux qui sont si fort au-dessus de nos atteintes.

Quoique M. Despreaux ait attaqué ma Cyropédie dans son Lutrin , je n'ai pû lui en vouloir du mal. Il me dit un jour en parlant de ses Satires ; n'est-il pas vrai , M. Charpentier , que j'aurai un grand compte à rendre devant Dieu , d'avoir traité de froids Rimeurs, les Chapelains, les Cotins, les Cassagnes, &c? Si ces pauvres Poètes-là vivoient encore, ne feroient-ils pas *des Soleils*, auprès de ceux que nous avons aujourd'hui?

Les yeux du vulgaire voient quelquefois, ce que les yeux les plus sçavans n'apperçoivent pas. On dit que Malherbe avoit chez lui une vieille servante, de qui il consultoit l'oreille. On en dit autant de Moliere. Chacun sçait l'estime que faisoit Apelles, du jugement du Peuple, en exposant les plus beaux Ouvrages a sa censure, & en suivant plusieurs fois son avis. Annibal Carache racontoit souvent, qu'il avoit appris à juger de deux tableaux du Martyre de S. André, que l'Albane & le Dominiquain avoient fait en concurrence l'un de l'autre, d'une petite vieille qui s'arrêta fort long-tems à raisonner, en soupirant avec une petite fille

devant le tableau du Dominiquain, & qui ensuite passa devant celui de l'Albane, sans rien dire. Les Ouvrages excellens sont ceux qui frappent directement la Nature.

Je suis de l'humeur de Quintilien : la beauté de la solitude, m'empêche, pour ainsi dire, d'être seul, & me dérobe à moi-même : un beau Ciel, une verdure agréable, le murmure des eaux, me font oublier insensiblement ce que je veux méditer : toutes ces beautés de la Nature s'emparent malgré moi de mon imagination ; & si je rêve, c'est sur elles que s'occupe ma rêverie. Elles s'insinuent d'autant plus fa-

cilement dans mon esprit, qu'il n'y a point d'autres objets qui frappent mes sens ; le silence même leur est avantageux ; il semble qu'il ne me laisse toute mon attention , que pour les considérer avec plus de loisir , & en être vivement touché. Enfin mon esprit s'abandonne à une volupté secrète qui l'endort & qui l'enchanté ; il se relâche , & n'est plus capable de travail. Croyez-moi , c'est toujours dans les ténèbres du Cabinet , que se fait la véritable apparition des Muses ; & c'est-là, que les Poètes ont feint si agréablement , qu'elles s'apparoissent dans les bois & sur les montagnes.

Jean Peïraredé , Gentilhomme Gascon , fait fort bien des vers latins ; il entend aussi fort bien les Poëtes latins , sur plusieurs desquels il a fait des corrections. Il a eu pour Précepteur domestique, Caméron , qui étoit un des premiers hommes de son siècle. Il est réduit presentement à expliquer les Poëtes aux Gens de condition. Il a achevé les vers non achevez de Virgile , qu'il a fait imprimer avec plusieurs de ses Epigrammes. M. Grotius fait mention honorable de lui dans ses Lettres.

La Republique de Genes est une des plus riches du monde en fonds de terre qu'elle a par toute

l'Italie, particulièrement dans le Milanois, & dans le Royaume de Naples, & en argent qu'elle prête à intérêt au Pape, au Roy d'Espagne, à l'Empereur, &c. On dit qu'une fois les Genoïs reçurent quatrecent mil Louis d'or, qui faisoient quatre millions quatrecent mille livres, sur les arrerages que leur devoit la Chambre Apostolique de Rome; & qu'un jour le Roi d'Espagne défunt, leur aiant fait banqueroute de soixante millions, ils firent réponse que pour s'en consoler, ils en avoient bien gagné d'autres avec lui.

Henry V. Roy d'Angleterre,

K vj

& qui est mort avec la qualité de Roy de France , disoit que la Guerre sans incendie , étoit comme une andouille sans moutarde; c'est-à-dire , que l'incendie en étoit le ragoût pour lui. Le titre de Rois de France que les Anglois s'attribuent , a deux principes ou origines. Le premier du chef d'Edouard III. Roy d'Angleterre, fils d'Isabeau de France, laquelle étoit sœur des trois Rois de France , Louis Hutin , Philippes-le-Long, & Charles-le-Bel, morts sans enfans ; enforte qu'Edouard leur Neveu, disputa la Couronne de France à Philippes de Valois , qui n'étoit que leur Cousin , comme se prétendant plus prochain heritier. Mais les Etats assemblez,

déciderent en faveur de Philip-
pes , sur le fondement de la Loi
Salique , qui n'avoit point encore
été agitée jusqu'alors. Cette Loi
porte : *Que le Royaume de France ne
tombant point en quenouille, les Enfans
des Filles de France ne pouvoient suc-
ceder.* Mais comme les Rois d'An-
gleterre d'aujourd'hui ne descen-
dent pas de cet Edouard , ils n'au-
roient pû conserver leur droit sur
la Couronne ; si ce n'est qu'ils
ont pour maxime chez eux , que
les droits une fois dévolus à leur
Couronne , en sont pour toujours
inaliénables & imprescriptibles ,
comme nous le tenons en Fran-
ce ; quoique cela n'ait pas tou-
jours été , puis qu'Henri IV. fit
faire une réunion expresse à la

Couronne de France , des droits qu'il avoit sur plusieurs parties de la Navarre , & autres Domaines , &c. Le second Principe, de la donation que fit Charles VI. de la Couronne de France à Henri V. Roi d'Angleterre son Gendre, qui avoit épousé Catherine, l'une de ses Filles , à l'exclusion de Charles VII. son Fils, & ce à la sollicitation d'Isabeau de Baviere sa Femme, qui avoit de l'aversion pour Charles VII. Dauphin. Même dans le tems que Charles VI. n'étoit plus capable par ses infirmités de gouverner le Roïaume, il fit déclarer Regent le Roi d'Angleterre , & fit couronner Henri VI. son Fils, Roi de France, dans l'Eglise de Notre Dame de Paris.

M. Bochart est très - sçavant dans toutes les Langues, comme le témoigne son *Phaleg*, ou autrement sa Geographie sacrée : Outre son *Phaleg*, qui est un Ouvrage d'une profonde érudition, il a fait imprimer un petit Traité pour sçavoir, s'il est nécessaire qu'il y ait des Evêques dans l'Eglise, le tout en Latin. Il a fait un gros Livre de tous les animaux, dont il est parlé dans la Bible, mais qui n'est point encore imprimé. Il est Ministre de Caën, & de la Famille de Champigny de Paris, dont il y a eu un Premier Président du Parlement.

Les Poëtes ne doivent point parler d'une maniere douteuse ;

ils se disent inspirez des Dieux ; souvent même ils feignent que ce sont les Muses qui parlent dans leurs Ouvrages , & qu'ils ne font que prêter leur plume à la voix de ces Déeses : *Chantez divines Muses*, disent-ils, *Muses, racontez-nous*, &c. Or le langage des Muses, ou de ceux qu'elles inspirent, doit être plein d'affurance : il n'y doit point entrer de doute , ni d'incertitude , comme dans celui des hommes vulgaires. Les choses passées , celles qui sont éloignées , les futures mêmes , doivent être présentes à l'esprit du Poëte , & d'une manière si nette & si distincte , qu'il ne lui reste pas le moindre doute : tel est le caractère de l'esprit divin , dont

ils feignent d'être remplis. Si le Poëte ne parle pas avec assurance & certitude, il dément le caractère qu'il s'est donné ; il détruit l'agréable tromperie où notre esprit veut bien être, lorsqu'il l'écoute, & nous fait sentir, lorsque nous ne le voulons pas, que tout ce qu'il dit n'est qu'une pure fiction. Il me semble qu'Ovide est tombé dans cette faute, lorsqu'après avoir fait parler le Dieu Borée, il ajoute, *Borée dit ces paroles, ou n'en dit pas de moins fortes*. Non seulement le Poëte sort ici de son caractère, mais il détruit le plaisir que nous avions de croire que c'étoit le Dieu que nous venions d'entendre.

Cicéron disoit de Caninius Re-
vilius , qui n'avoit été Consul
qu'un seul jour ; *Nous avons un
Consul si vigilant , qu'il n'a pas dormi
une seule nuit pendant son Consulat.*

Il ne faut pas être si engoué
des termes de son Art , qu'on les
emploie à toute heure , & en tou-
tes rencontres : comme ce Gram-
mairien qui souhaitoit à de nou-
veaux mariez : *qu'ils eussent des en-
fans de genre masculin , féminin , &
neutre.* Aufone se raille ainsi d'un
Grammairien dans une Epigram-
me. Les jeunes gens de Pratique ,
comme les Procureurs & les Avo-
cats , sont fort sujets en faisant
l'amour à leurs Maîtresses , de se
servir des termes de leur profes-

sion. Je me souviens d'une Epigramme, où l'on fait ainsi parler un Praticien:

*Tems est de pleurer & de rire ,
Comme on disoit anciennement :
Ainsi vous avez beau me dire ,
Je ne puis vous aimer définitivement :
Climene un peu de surseance ,
Ne poursuivez pas , s'il vous plaît :
Contentez-vous que j'aime à present
par Sentence ,
Dans quelque tems d'icy j'aimerai par
Arrest.*

La plûpart des Auteurs ne sont jamais contens de leurs Ouvrages: il faut qu'ils changent , & qu'ils donnent un nouveau tour à tout ce qu'ils font , quelque bien qu'il puisse être. La bonne pensée n'est

jamais la première, c'est celle qui ne vient qu'après plusieurs ratures : semblables à l'Empereur Héliogabale , qui ne trouvoit un mets excellent , qu'à proportion qu'on le lui vendoit cher ; ils n'estiment que ce qui leur coûte beaucoup de peine & de travail. En vérité , le génie de ces gens-là ne leur a guère d'obligation , de rebuter tout ce qu'il leur offre de son bon gré , & de ne vouloir que ce qu'ils en tirent par force , & pour ainsi dire , avec la gêne & la torture. Quintilien rapporte un bon mot , que J. Florus dit à un jeune homme qui étoit de cette humeur. L'ayant trouvé un jour d'une tristesse extraordinaire , il lui en demanda la cause ;

& le jeune homme lui avoïa franchement , que cherchant depuis trois jours un Exorde à un discours, il étoit au desespoir de n'avoir encore rien pû trouver qui le satisfit. Ne feroit-ce pas, lui dit alors Florus en riant , que vous voudriez faire mieux que vous ne pouvez ? *Numquid tu melius dicere vis quàm potes ?* Il ne faut pas douter qu'il n'entre beaucoup de présomption dans cette humeur difficultueuse. Nous rebutonstout, parceque nous estimons tout indigne de nous , & nous faisons à peu près comme ces femmes , qui ne trouvent jamais qu'aucun de leurs portraits leur ressemble , parce qu'elles s'imaginent être toujours plus belles , que tout ce

que l'on peut faire. A propos de J. Florus dont je viens de parler ; je me souviens qu'un bon vieux Sergent nommé Cadot , m'attendant un jour chez moi , se mit à lire tout haut dans un livre qu'il trouva sur ma table. J'entrai sans qu'il m'aperçût ; & ce Sergent étant à un endroit du livre , où il y avoit *J. Cesar* , il dit , *Jean Cesar* ; la figure du bon homme , & la confiance avec laquelle il prononça ce nom , me firent trouver la chose si plaisante , que je pensai en étouffer de rire.

M. Bignon , Avocat Général , est un des plus sçavans hommes de France , & celui qui l'a été le plutôt : car à vingt-deux ans , il avoit tout lû & tout retenu. Il a

fait imprimer en sa jeunesse un petit *Traité, de l'excellence des Rois de France*, & un autre, *de l'Election des Papes*. Il a fort travaillé sur l'origine du Droit François, & sur Gregoire de Tours. On feroit une injustice à M. Menage, si on ne le mettoit immédiatement après cet excellent homme; car c'est un second prodige de science.

Au-dessus du Portrait de Nicolas Flamel, dans le Cimetiere des Innocens, il y avoit ces paroles : *Je vois d'ici moult merveilles*. On prétend que ces merveilles étoient gravées en lettres hieroglyphiques, sur une très-grosse pierre de taille vis-à-vis de son portrait; elle fut enlevée par des

Allemands , qui vinrent exprès à Paris , pour examiner ce qu'ils pourroient y découvrir de mystérieux. Il n'y a point de gens plus curieux pour les recherches de la Chymie, que les Allemands. C'est une perte que l'on a faite , lorsque l'on a ôté du Cimetiere des Innocens , beaucoup d'Epitaphes anciens. Il y en avoit de tout-à-fait plaisans par leur naïveté. Je me souviens d'un que j'y ai remarqué autrefois : mais pour en goûter toute la simplicité, il faut sçavoir que du tems de l'hérésie de Luther , tous les bons Chrétiens faisoient croire par un vers ou deux que l'on glissoit dans leurs Epitaphes, qu'ils croioient au Purgatoire que Luther nioit.

Cy gist

*Cy gist , Sire Alain de Crenelle ,
 A qui Dieu doit vie sempiternelle ,
 En Paradis où sont harpes & lûts ,
 Non en Enfer où Damnez sont
 boulus ;*

*Mais que dire de ce grand Purga-
 toire !*

*En est-il un ? ouï dea : Trédame ,
 voire.*

Puisque je suis sur le chapitre
 des Epitaphes anciens , je vais
 vous en reciter un, que j'ai trouvé
 dans S. Germain l'Auxerrois. Or
 écoutez.

*Ci-devant auprès du pilier ,
 Gist de leans un Marguillier ,
 Maître JeanPuiloys qu'on surnomme ,
 En son vivant bien fort prude-homme ,
 Autant que Procureur fût oncques ,
 Frequentant la Chambre des Comptes ,*

L

*Qui de bienfaits pleins comme l'œuf,
 L'an mil quatre cens nonante-neuf
 Trépassa ! dont fut grand émay
 Le quatorzième jour de May.
 Priez pour lui , je vous prie ,
 Jesus & la Vierge Marie.*

Scioppius étoit un Gentilhomme de Franconie , qui prenoit le titre de Comte de Claravalle , très-aimé de personnes puissantes , & recommandé même à Louis XIII. par un Bref de Sa Sainteté. Il prétendoit qu'on devoit prononcer ainsi le Latin , par exemple cette période : *In Latio decus pronunciationis & Eloquentiæ est Cicero , &c. In Lathio decous pronunkiathionis & Eloquenthiæ est Kikero.* Gerard Vossius dans la Gram-

maire latine page 2. parlant de la prononciation des lettres latines, dit qu'elle est tout-à-fait différente à présent, de ce qu'elle étoit autrefois, que les Romains faisoient distinction de l'I bref d'avec l'I long, & ne prononçoient pas autrement le C dans le mot *dicit* & *dices*, que dans celui de *dico* & *dicam*, qu'ils faisoient sonner le T dans *artium*, de même que dans *arti*, & que l'V Romain avoit le même son que le double V (W) des Flamans ; de cette façon il faudroit prononcer ainsi ces deux lignes de latin.

*Utinam Ciceronem audivissemus,
Romani, ut pronunciaremus voces vestras ut decet.*

Outinam Kikeronem audivisse-

L ij

*mous, Romani, out pronunKiaremouſ
Wokes Weſtras out deKet.*

A preſent chacun donne au Latin la prononciation de ſa langue naturelle. C'eſt ce qui fit dire plaiſamment à Joſeph Scaliger, à un Gentilhomme Eſcoſſois, qui lui faiſoit un diſcours latin dans la prononciation de ſon Pais : *Monſieur, vous me pardonnerez, ſi je ne vous répons point, je n'entens pas l'Eſcoſſois.* Les Bavarois diſent, *Poter* pour *Pater*, *ponem* pour *pamm*. Les Anglois, *Kenis* pour *Canis*. *Kenis intrevit meem Kemerem*, pour *Canis intravit meam Cameram*. Les Polonois prononcent *quamſam* pour *quanquam* ; *agſa* pour *aqua*. Papirianus qui vivoit avant Priſcien, puisqu'il en eſt ci-

té, remarque dans Cassiodore, qu'il n'appartient qu'à des fous, d'écrire autrement qu'on ne prononce. *Aliter scribere, aliter pronunciare, vecordis est.* On prouve l'entier changement du François, par les Evangiles que Beatus Rhenanus de Slestad trouva traduits en cette Langue, dès environ l'an 900. & qu'aujourd'hui nul ne sçauroit entendre. Voïez le l. 2. *rerum Germanicarum.*

S. Maturin est pris pour le Patron des fous, & pour la folie même; c'est à mon avis par une froide allusion à son nom, dont la premiere syllabe signifie *fou*, *mat.* Il faut que ce soit des Italiens que nous soit venuë cette

L iij

belle pointe-là , à cause que dans leur Langue , *Matturino* , a quelque ressemblance avec *Matto*, qui signifie *fou*.

Hircius dans une déclamation contre Panfa, parlant de la mere de celui-ci, & disant avec emphase: *sa mere qui l'a porté dix mois dans ses entrailles*. Ciceron dit, *est-ce que les autres portent leurs enfans dans leur poche ?* relevant ce pleonasme, *dans ses entrailles*. Il n'y a cependant rien de si commun aujourd'hui, que de dire, *porter dans son ventre , dans ses entrailles*.

Gombault est mort, n'ayant pas plus de deux cens écus de revenu. Il étoit Huguenot, au reste homme de grande vertu. C'étoit

le Poëte de France , qui faisoit le
mieux des Sonets & des Epigram-
mes. Il entendoit très-bien l'Art
Poëtique.

*La trop grande facilité dégoûte ,
comme la trop grande difficulté rebute.*
Et pour me servir de l'expression
d'Aufone , *la nudité de Venus ne
plaît point , non plus que la double
ceinture de Diane.* Il ne faut pas
qu'une Maîtresse prodigue ses fa-
veurs, mais il faut aussi qu'elle se
les laisse dérober.

*Nec volo qua cruciat, nec volo qua
satiat.* Martial.

Nec victoria mihi placet parata.
Petron.

Themistocle est banni de sa Ville,
L iiij

à qui il avoit rendu de si grands services , du *Ban* de l'*Ostracisme* ; seulement à cause qu'il avoit trop de crédit. *Ostracisme* étoit un certain banissement , dont on se servoit à Athenes , pour rabaisser le trop grand crédit , & la trop grande autorité des personnes de qualité , quoiqu'ils n'eussent fait aucune faute. Sotte Ville , où les grandes actions & les grands talens qui attirent l'estime & l'amitié des hommes , deviennent funestes , & où la vertu étoit une chose nuisible.

Lalam en Turc , signifie *mon Pere Nourissier*. La lettre *m* sert d'office pour signifier *mon* , comme le *Iod* dans la langue He-

braïque. Les Sultans honorent les Grands Visirs de ce titre; peut-être à cause que les Ministres ont tout le soin des affaires de l'Empire ; & que c'est l'Empire qui nourrit le Grand Seigneur.

Mais c'est le sentiment universel : qu'y a-t-il de si universel que l'ignorance , & que l'erreur ? La plupart des hommes ne s'imaginent-ils pas , que cet espace qui est entre nous & le Soleil , est vuide ; & si c'étoit assez pour faire prouver la verité d'un sentiment, que de compter les voix pour & contre ; cette erreur ne devoit-elle pas prévaloir contre l'opinion du petit nombre de ceux , qui ont étudié la Nature,

L v

& qui soutiennent que cet espace qui paroît vuide au vulgaire , est aussi plein que le corps le plus solide. La plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique , n'a-t-elle pas une imposture pour fondement de sa croïance ? & comment nôtre Religion se pourroit-elle soutenir, si la verité avoit quelque chose à craindre du grand nombre & de la multitude ? Eloignons-nous donc de ceux qui s'imaginent , que la verité suit toujours le plus grand nombre. Ces gens-là , qui comptent les voix , & qui ne les pesent point , feroient volontiers dans la recherche de la verité , la même chose que ce Consul Romain , Valerius Publicola , qui crût se devoir attribuer l'honneur de

la Victoire , après un combat qu'il avoit donné aux Toscans , parce que dans le nombre des morts , il s'en trouva un de moins que du côté des ennemis.

Jean de Montluc , Evêque de Valence , Frere de Blaise de Montluc , Maréchal de France , ne se repentit jamais de s'être attaché à la Religion , qu'après qu'il eût goûté les faux plaisirs du commerce du monde , dans les Ambassades , où son Frere le Maréchal confesse dans ses Annalles , qu'il débaucha si prodigieusement la modération de sa première conduite , qu'il étoit un des principaux factieux de la révolte de Luther. Aussi proteste-

Lvj

t-il , qu'assistant un jour à une haute Messe , que cet Evêque son Frere disoit solennellement ; comme il eût entonné *Credo in Deum* , il se tourna vers les Gentilshommes qui étoient en sa compagnie , leur disant , *qu'il prenoit aête de ce que son Frere croïoit en Dieu , n'y aiant pas crû jusqu'à lors.* Les affaires d'Etat ne doivent être considérées des Prélats , que comme les exercices de leur vertu , & les écüiels de leur sainteté ; il faut qu'ils ne s'en aprochent jamais qu'en s'en éloignant , & que la résistance qu'ils opposeront à ce choix qu'on fera de leurs personnes , pour les y appeller , soit l'infailible marque par laquelle on puisse reconnoître qu'ils

n'en sont point incapables. Saint Ambroise entroit dans de mauvais lieux , pour tâcher de désabuſer le Peuple de la créance qu'il avoit qu'il étoit un Saint ; & pour l'obliger par cette idée d'une fauſſe débauche , de porter ſon choix ſur quelque perſonne , qui méritât mieux que lui d'être promu à l'Archevêché de Milan.

Le Duc Charles , Oncle du Prince Charles , avoit fait quatre Traitez avec les Rois de France, Louis XIII. & Louis XIV. pour le Duché de Lorraine , dont le dernier avoit été fait à Vincennes ; il s'étoit obligé par tous les quatre, & n'en avoit pas tenu un ſeul ; qu'en cas qu'il manquât à l'exé-

cution , la Lorraine demeureroit à toujours réunie à la Couronne de France , fans en pouvoir être séparée. Ce Duc Charles n'étoit Prince de la Lorraine , que par sa premiere Femme , qui en étoit l'heritiere ; mais l'aïant indignement quittée pour en prendre une autre , elle se vint refugier en France , & fit donation de ses Etats au Roi & à la Couronne. A la verité les Lorrains prétendent que la Loi Salique a lieu chez eux , & que leur Souveraineté ne tombe point en quenouille , du moins tant qu'il y a des mâles ; auquel cas le Duc Charles auroit été le legitime heritier ; supposé que les Souverainetez ne se puif-

sont vendre ni aliener au préjudice des heritiers.

Plusieurs façons de parler Italiennes se sont introduites dans notre Langue , par le commerce que les François eurent avec les Italiens , sous le Regne de Charles VIII. Louis XII. & François I. mais principalement sous le Regne de Catherine de Medicis ; car alors tous les Courtisans , pour flater cette Princesse Italienne , fourroient dans leurs discours , le plus de mots francisez, qu'ils pouvoient. Henri Etienne a fait un livre , contre cet abus de quantité de mots , qu'il reprend comme vicieux , étrangers , & contraires au genie de

notre Langue. Ces mots ont cependant acquis depuis son tems , le droit de naturalité , & vont presque à present de pair avec les naturels du Païs , dans les discours les plus châtiez : & les Celtophiles n'ont jamais pû les faire repasser les Monts , quelques efforts qu'ils aient fait. Après tout, notre Langue s'en est bien trouvée.

Il me semble impertinent, que dans le Traité de la Divination , qui est un Dialogue entre Ciceron & Quintus son Frere ; Quintus raconte bien au long à Ciceron, le songe , que lui-même Ciceron avoit fait.

Un grand Seigneur ignorant, voiant un jour un Philosophe qui mangeoit de friands morceaux, lui dit : *Eh ! quoi les Philosophes usent-ils de ces friandises ? Et pour-quoi non ?* lui répondit-il , *vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorans.*

On a fait ces vers sur Raimond Lulle.

*Dum lapidem quæris, Lullî, quem
querere nulli*

*Profuit, haud Lullus, sed mihi
nullus eris.*

C'est un jeu de mots sur *Lulle* & *nul*, qui devient tres-froid & tres-puerile en notre Langue. *Pendant que tu cherches la Pierre, que*

personne n'a encore trouvée , tu n'es plus Raymond Lul , tu me parois Raymond nul.

M. le C* * me disoit dernièrement , qu'il vouloit traduire tout l'Arioste en Vers François: Je lui répondis , *que ce seroit être aussi fou en François , que l'Arioste l'étoit en Italien.*

Il n'y a rien de plus injuste que le chagrin des vieillards contre les jeunes gens. Vouloir empêcher la jeunesse de rire & de folâtrer , c'est justement se fâcher contre le Printems, de ce qu'il ne porte que des fleurs , & lui demander les fruits de l'Automne. Le bon Anaxagoras n'étoit pas de cette

humeur lorsqu'il mourut ; les Magistrats de la Ville de Lampsaque lui demanderent s'il ne vouloit rien ordonner : il les pria qu'il fût permis tous les ans aux enfans de joïer , pendant tout le mois auquel il mourroit. Diogene Laërce dit , que cette coutume s'observoit encore de son tems.

Si l'on vouloit traduire les noms Grecs & Romains en François , on les rendroit souvent ridicules. J'ai vû une Traduction des Epîtres de Ciceron à Atticus , imprimée chez Thiboult en 1666. pag. 217. où l'Auteur est tombé dans cette faute ridicule , en traduisant cet endroit : *Prædiæ autem apud me Crassipes fuerat.*

Le jour précédent Gros-pied fût chez moi. Veritablement Crassipes, veut dire Gros-pied, mais il est ridicule de le traduire ainsi ; & il ne faut jamais toucher aux noms propres, soit qu'ils fassent un bon ou mauvais effet, rendus dans notre Langue. Un autre Traducteur des Epitres de Ciceron , lui fait dire, Mademoiselle votre fille, Madame votre femme ; & je me souviens d'un Auteur , qui apelloit Brutus & Collatinus , les Bourgmestres de la Ville de Rome.

Corneille dit dans sa Tragi-Comedie du *Cid* ,

*Si l'amour vit d'espoir , il meurt
avec lui.*

L'experience nous fait voir

tous les jours , que cette Maxime est tres-fausse. Boccace qui étoit un si grand Maître en amour, dit exprellément le contraire. *Il arrive très-souvent , dit-il , que l'amour s'augmente , à mesure que l'esperance diminue. Ma come noi veggiamo assai somente avenir , quanto la speranza di ventà minore , tanto l'amore maggior far si.*

Du Perier étoit Gentilhomme Provençal, & Neveu de ce M. du Perrier, à qui Malherbe a adressé ces belles Stances.

*Ta douleur, du Perrier, sera donc
éternelle, &c.*

Charles du Perier excelloit dans les vers latins : Voici une Piece de lui.

LEO ÆGER
VULPES & LUPUS,

FABULA.

V Asta jacebat ager in Silva Leo,
Regemque circum Sedula sta-
bant Fera;

Stabant tremendi perfidis cum Tigribus
Aprisque Pardi, præpetes equi, canes,
Pigroque rura qui secant gradu boves.
Aderant & illæ Belluæ immanes, quibus
Pro merce summâ candidum dentem
exsecat

Indus locuples, arduusque dat fera
Per bella, dorso ferre fœtas milite
Sublimè Turres, mole se tantâ ferunt.
Huc denique omnes undecumque Bestiæ

*Devenerant, postrema Vulpes, quam
Lupus*

*Sic increpare, dum dolere nos suo
Graviter dolore, lacrimare, conqueri,
Cunctisque cunctas abstinere gaudiis,
Ludisque Leo videret, ac nostram ipse-
met*

*Laudaret, ut certè merebamur, fidem,
Palare te juvabat, ac Regis tui
Securam opima furta devehere hinc
& hinc,*

*Famelicamque sub tuo specu dies
Noctosque prædis pinguibusepularier.
Cui Versipellis, Parce tam malis,
precor,*

*Lupe, innocentem me probris laceffere.
Plaga è remota post labores plurimos,
Certum Leoni quæ levamen affero,
Noram probè hujus quidquid est peri-
culi,*

264 CARPENTERIANA.

Ideoque prorsus immemor somni &
dapis ,

Deserta rura pervagabar , sicubi
Quidquam salubre Principi nancif-
cerer ;

Quin ipsa Saxa consulebam, ceu mihi
Saxa illa respondere quirent, cum meas
Ter hæc quaterque monte rupta de cavo
Parentis aures vox repente perculit.
Calente pelle , quam Lupo detraxeris ,
Tibi fovendus est Leo. Sub hæc Lupus
Ululare, totos intremere & artus miser,
Audiri, & ingens callide applauden-
tium ,

Vulpi ferarum clamor, hanc Leo ocyùs
Laudare, mox jubere confiteri quòd hæc
Denuntiabat : irruunt cunctæ in Lu-
pum ,

Ultura sese prima Vulpes insilit ,
Trucemque corio prima nudat æmulum.

Hæc

*Hæc nos monebat Fabula exitum
gravem
Manere rixam, qui magis cauto movet.*

M. Perrault a ainsi traduit cette
Fable.

*Un Lion dans un Bois, souffrant
de cruels maux,
Gisoit environé de tous les animaux.
Là, se voyoient les Ours, les Tigres, les
Pantheres,
Dangereux Habitans des Plages soli-
taires.
Les cruels Sangliers, les Chiens ardens
& vifs,
Les Cerfs prompts & legers, les Bœufs
lourds & tardifs.
Là, se voyoit encor sous une hideuse
forme,*

M

*Cette masse de chair d'une grandeur
énorme,*

*L'Elephant Indien aux précieuses dents,
Connu par mille faits genereux &
prudents,*

*Et qui, dans les Combats plein d'une
ardeur guerrière,*

*Sur son dos, dans des Tours, porte une
Armée entière.*

*Mille autres animaux près du Prince
rangez,*

*Sembloient de sa douleur vivement
affliger,*

*Lorsque le fin Renard, fausse & mau-
dite Race,*

*Arriva le dernier, & vint prendre sa
place.*

*Le Loup morne & chagrin voulut
mal-à-propos,*

*Lui faire une avanie, & prononça ces
mots.*

Pendant que tous icy , d'une mortelle
crainte ,

Pour le Prince en danger , nous avons
l'ame atteinte ,

Que nous interdisant les plaisirs &
les jeux ,

Au Ciel , pour sa Santé , nous poussons
mille vœux ;

Que son rigoureux sort entre nous se
partage ,

Et que notre douleur lui plaît & le
soulage ,

Il vous sembloit plus doux de prendre
vos ébats ,

De livrer aux poulets d'agréables
combats ,

Et dans votre taniere emportant vo-
tre proie ,

Aux dépens des vaincus vous donner
au cœur joie.

M ij

L'état où nous voïons notre invincible
Roi ,

Sans doute dans ce tems, vous donnoit
peu d'effroi ,

Au milieu des plaisirs & de la bonne
chere.

Alors la Malle-bête. Hé ! tout beau
mon Compere ,

Point de bruit. Sçavez-vous que d'un
Païs lointain ,

J'apporte pour le Prince un remede cer-
tain.

D'un Roy si grand , si bon , si doux ,
si pitoyable ,

Je ne sçavois que trop le péril effroya-
ble ;

J'en ai perdu long-tems le boire & le
manger ;

Et courant sans repos maint climat.
étranger ,

*J'ai percé des forêts, des déserts, des
montagnes,*

*Des vallons écartez & de vastes cam-
pagnes,*

*Pour trouver du secours, & voir si
quelque part,*

*Il ne me viendrait rien de la main du
hasard.*

*J'allois interrogeant dans ma douleur
extrême,*

*Tant j'étois insensé, jusques aux ro-
chers même :*

*Lors qu'une forte voix qui de peur me
glança,*

*Sortit d'un antre obscur, & ces mots
prononça :*

*Ton Roy ne peut guérir du mal qui
le dévore,*

*Que dans la peau d'un Loup toute fu-
mante encore.*

M iij

*Le Loup saisi d'horreur , pousse un
long hurlement ;*

*Le Renard est de tous applaudi haute-
ment ;*

*Et le Prince malade aprouvant la re-
cette ,*

*Ordonne sur le champ que l'épreuve en
soit faite.*

*Les Bêtes à l'envy se jettent sur le
Loup ;*

*Chacune prend plaisir à lui donner son
coup ,*

*Et le premier de tous , d'une ardeur
sans égale ,*

A le bien écorcher le Renard se signale ;

Cette Fable , comme je croi ,

Nous veut dire en son badinage ,

Qu'il ne faut pas , si l'on est sage ,

Se joier à plus fin que soy.

Du Perrier ne se bornoit pas à

faire des Vers Latins , il en composoit de François , qui ont été lus avec plaisir. Tel est l'endroit d'une Ode qu'il avoit composée pour le prix de la Poësie ; il parle des Manufactures Roïales des Gobelins. Le voicy.

*Tout y charme mes yeux , j'y vois
avecque joie ,*

Mille chef-d'œuvres s'étaler ;

*T'y vivre les couleurs , y respirer la
soie ;*

Le marbre & l'airain me parler.

*J'y voi d'un Art divin l'Apelle de
notre âge ,*

Dans un effroïable carnage.

*Peindre tes yeux ardents sous le
brillant acier.*

*Ici tu prens un Fort , là tu lances
ta foudre ;*

M i i i j

*Et mettant plus d'un mur en
poudre ,
Tu pousses dans les feux ton géné-
reux Coursier.*

Certain Pédant se trouvant avec plusieurs beaux Esprits, voulut étaller sa science devant eux, en leur expliquant la Metempsychose de Pythagore; comme il ne sçavoit ce qu'il disoit, il y en eût un de la Compagnie, qui se tourna du côté d'une personne, & lui dit, *Pythagore disoit que les ames des hommes, après leur mort, entroient dans le corps des bêtes; mais,* dit-il, en parlant du Pedant; *je ne croïois pas que l'ame d'une bête entrât dans le corps d'un homme.*

Il est ridicule de demander conseil, ou de délibérer sur les choses, que les Loix ou que la raison ont décidées. *Lorsqu'il faudra entreprendre la défense de votre Patrie, ou de vos amis, dit Epicure, ne consultez point les Devins, & n'attendez point leurs réponses sur ce que vous devez faire là-dessus.* Véritablement, c'est faire injure aux Dieux, & les croire capables de nous conseiller le mal, que de leur demander, si l'on doit faire une bonne action. Jamais l'Oracle d'Apollon, n'a peut-être rendu une meilleure réponse, que celle qu'il fit à ceux de Cumes, qui l'envoient consulter, s'ils livreroient aux Perses, Pactyas, qui s'étoit mis sous leur protection.

Le Dieu répondit , *qu'ils le rendissent*. Aristodicus , homme d'autorité , soutint , que l'Oracle n'avoit pû faire une réponse si injuste , & qu'il falloit de nécessité que les Députez eussent rapporté faux. Sur quoi la Ville y envoïa Aristodicus même , avec de nouveaux Députez. L'Oracle fit la même réponse. Aristodicus dépité , se promenant tout chagrin au-tour du Temple , aperçût un nid d'oiseaux, qu'il chassa à coups de pierre. Alors une voix menaçante sortit du Temple , qui s'écria : *Pourquoi chasses-tu ces petits animaux , qui sont sous ma protection* : A laquelle Aristodicus répondit : *Je fais la même chose que vous , lorsque vous nous commandez d'aban-*

doner, celui qui s'est mis sous la notre. Aussi-tôt la voix lui répondit: Impies que vous êtes; puisque vous sçavez que c'est mal fait d'abandonner ceux, qui se jettent entre vos bras, pourquoi venez-vous me consulter? Est-ce pour me tenter que vous y venez?

On ne peut parler plus avantageusement de soi-même, que fait Scaliger le Pere, dans une de ses Lettres, où après avoir exagéré son mérite dans les Armes & dans les Lettres, il dit en termes formels; que Xenophon & le Roi Massinissa, ne pourroient qu'à peine donner l'idée de ce qu'il vaut. *Quorum utriusque idea, vix me unum exprimat.* Il y a là-dans plus du Citoien d'Agen, que

M vj.

276 CARPENTERIANA.
du Prince de Verone.

Malherbe voulant faire con-
noître que ceux qui sont du côté
de Blaye, sont des gens rustiques
& grossiers, a dit; *Que le bon sens*
ayant voulu entreprendre de passer
cette Ville, y gagna une Paralyfie.

Chacun sçait combien ceux qui
étoient chauves, étoient exposez à
la raillerie chez les Romains; & que
de tous les honneurs, qui furent
décernez à J. Cesar, aucun ne lui
fut plus agréable, que la permis-
sion de porter perpetuellement
une Couronne de laurier; parce
qu'il pouvoit cacher par-là sa cal-
vitie. Voici une Epigramme de
Martial assez plaisante, sur un

Homme chauve, qui portoit toujours la tête enveloppée de linges, & qui feignoit d'avoir mal aux oreilles. *Tu portes toujours la tête enveloppée de linges ; & tu dis que tu as mal aux oreilles , dis plutot que tu as mal aux cheveux.*

Non aures tibi , sed dolent Capilli.

J'ai ouï dire la même chose à l'occasion de Chapelain, qui portoit un manteau au cœur de l'Été: quand on lui en demandoit la cause, il répondoit toujours; qu'il étoit indisposé. M. Conrart lui dit un jour : *En verité , je croi que c'est plutot votre juste-au-corps , qui est indisposé.*

L'invention dont s'avisa Ti-

manthe, de peindre des Satyres, qui mesuroient avec un Thyrsé, le poulce d'un Géant endormi, pour faire paroître sa prodigieuse grandeur, me paroît équivoque: car elle peut servir également à faire paroître les Satyres extrêmement petits, comme la figure du Géant extrêmement grande. Puisqu'il y a dans la Nature des Nains & des Géants, il falloit donc faire sur la même ligne, la représentation de quelques figures, ou de quelques autres choses, dont la grandeur fût déterminée, pour ôter tout sujet de doute, comme des arbres, des animaux, dont l'espece est ordinairement d'une même grandeur.

Le Soleil , tout Dieu qu'on le faisoit , ne laissa pas de décharger sa colere sur ses chevaux : il les châtia de la mort de son cher Phaëton ; il la leur reprocha , comme s'ils en avoient été cause , ou qu'ils eussent été capables de raison. Vous voïez que les Dieux de ce tems-là , n'étoient gueres plus raisonnables que les Charetiers d'à present.

Louis le Fevre Chantereau , est tres-sçavant dans l'Histoire de France , & dans la Chronologie. Il a fait imprimer un petit Livre des Terres de l'Empire in 8. L'Histoire de Lorraine infolio. Il est prêt de faire imprimer sa Chronologie en trois volumes

infolio. C'est un homme fort judicieux ; il a été Trésorier de France , & il tient Academie à Paris tous les Mardis. M. le Vicomte d'Auteuil est encore tres-intelligent dans l'Histoire de France , & dans les Généalogies. Il a fait la Vie des Ministres d'Etat infolio ; la Vie de la Reine Blanche. Il a plusieurs autres Traitez prêts à imprimer. Il se dit de la Maison de Bourbon non-Royale.

M. de Varillas m'a dit , avoir eu par un Prieur de la Chartreuse de sainte Catherine-du-Val, communication du titre manuscrit de la fondation de cette Chartreuse. Il paroît que ce fut du tems que

Godefroy de Bouïllon fit la Croisade, & que l'Ordre des Chartreux dans leur ancienne institution, étoit plus austere que celui de la Trappe, & entre-autres articles concernant leur vivre, il portoit ; *Solo pane hordeaceo, aquâ & leguminibus contenti* : d'ailleurs, *Perpetuum jejunium, perpetuum silentium, perpetuum cilicium*. On portoit le Samedi au soir à chaque Religieux, une portion pour leur semaine, qu'ils accommodoient chacun à leur maniere, dans leurs Cellules, qui étoient encore bien plus séparées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mais depuis ces premiers tems, l'Ordre s'est mitigé toujours de plus en plus ; *di bona voglia*, & sans y être

forcez entre-eux. En sorte qu'au-
 jourd'hui au lieu de pain d'orge,
 ils mangent le meilleur pain de
 froment, & tous les jours du frais
 ou tendre ; parce qu'on cuit tou-
 tes les nuits dans la Maison : au
 lieu d'eau, ils ont de bon vin,
 & telle mesure qu'il leur plaît :
 au lieu de legumes, ils ont de
 toutes sortes de bons poissons,
 des legumes aussi, des œufs, &
 autres adouciffemens. Ils ne man-
 gent point de beurre en Carême ;
 mais ils ont trouvé un secret mer-
 veilleux, dont ils usent en sa pla-
 ce, qui est de faire déteindre la
 bonne huile, avec du pain brûlé.
 Ils ont la liberté de parler & de
 s'entretenir certains jours.

On peut dire hyperboliquement d'un homme qui n'aime que le vin vieux :

*Sub Rege Numa, condita vina
bibis.*

Il boit du vin, qui commençoit déjà à s'aigrir sous le Regne de Pharamond.

Ce sont les Presbyteriens, qui ont appelé le Prince d'Orange en Angleterre; & en reconnoissance, il les a favorisez dans la suite, au préjudice des Episcopaux. C'étoit déjà un commencement pour y parvenir, que d'avoir détruit ou aboli les deux sermens d'Alegeance & de Suprématie, qui étoient les apuis de cette Dignité Episcopale : le serment d'Alegeance,

est celui par lequel on proteste ; que le Pape , ni autre Prince Etranger , n'a aucun Droit sur le Roïaume. Le Serment de Suprematie , est celui par lequel on proteste , de ne reconnoître que le Roi.

M. Corneille l'aîné , est Auteur de la Piece intitulée , *l'occasion perdue & recouvrée*. Cette Piece étant parvenue jusqu'à M. le Chancelier Seguier , il envoya chercher M. Corneille , & lui dit ; *Que cette Piece aiant porté scandale dans le Public , & lui aiant acquis la réputation d'un homme débauché , il falloit qu'il lui fit connoître que cela n'étoit pas , en venant à confesse avec lui ; il l'avertit*

du jour. M. Corneille ne pouvant refuser cette satisfaction au Chancelier, il fut à confesse avec lui, au P. Paulin, Petit Pere de Nazareth, en faveur duquel M. Segulier s'est rendu Fondateur du Convent de Nazareth. M. Corneille s'étant confessé au R. P. d'avoir fait des Vers lubriques, il lui ordonna par forme de Penitence, de traduire en Vers le premier Livre de l'Imitation de J.C. ce qu'il fit : ce premier Livre fut trouvé si beau, que M. Corneille m'a dit, qu'il avoit été réimprimé jusqu'à 32. fois. La Reine après l'avoir lû, pria M. Corneille de lui traduire le second; & nous devons à une grosse maladie dont il fut attaqué, la traduction du

troisième Livre, qu'il fit après s'en être heureusement tiré.

Dans l'enfance de la Peinture, on peut dire que le Pinceau parloit aux yeux, d'une manière si imparfaite, qu'on étoit obligé d'écrire le nom de ce qu'il vouloit représenter. Avant Dédale, on écrivoit *ceci est un homme*, &c. M. de Pile m'a dit, avoir vu une vieille Estampe Gothique, où cela étoit encore observé, & qu'il se souvenoit qu'au dessous d'une Epée, il y avoit, *ceci est un Brag-mard*. M. de Pile est l'homme de France qui se connoît le mieux en Peinture, & qui peint avec le plus de goût & de feu. Comme il est de mes amis, il fit un jour

malgré moi l'Esquisse de mon Portrait, qui me ressembloit parfaitement bien: après cela il me dit qu'il ne l'acheveroit pas, que je n'eusse fait six vers pour mettre au-dessous. Voici ceux qui me vinrent sur le champ dans la pensée.

*Le Rang où je suis parvenu,
N'est pas d'un fort grand revenu ;
Un Doyen de l'Academie ,
Fait peu craindre son Tribunal :
Pour être estimé dans la vie ,
Il faut pouvoir faire du mal.*

Pline le Jeune appelle les Ecritures du Palais, *Litteræ illitteratissimæ*, des Lettres tres illetrées : & Martial nomme les Placets & les Requêtes qu'on presentoit à l'Em-

pereur, *Libelli queruli*, des Papiers plaintifs.

M. de Bautru disoit, *que le Cabaret étoit un lieu, où l'on vendoit la folie par bouteilles.*

Seneque a bien raison, lorsqu'il dit, qu'il faut contraindre notre esprit, pour lui faire commencer un travail : *Cogenda mens ut incipiat.* Car comme l'appetit vient en mangeant, il faut quelquefois vaincre un certain dégoût, une certaine paresse, un certain engourdissement ; après quoi, étant, pour ainsi dire, débauché, les pensées viennent toutes seules, & nous nous trouvons dans une abondance, & dans une facilité
que

que nous n'osions espérer avant que de commencer. Une pensée en attire une autre : toutes nos forces se réveillent , tous nos trésors s'ouvrent. Mais nous ne voïons rien de tout cela ; nous ne l'esperons pas même , lorsque notre esprit est encore dans le silence & dans l'inaction. Tellement qu'il est bien vrai de dire ; *Cogenda mens ut incipiat*. Les paresseux & les nonchalans devroient toujours avoir cette maxime devant les yeux , afin de ne se laisser point emporter par leur paresse.

Lodovico Toſetto , Medecin facétieux , entendant un jour la Messe en la compagnie d'un Moi-

N

ne de tres-mauvaise vie son ennemi, nommé *Fra Simonetta*, s'alla cacher derriere un pilier, dans le moment qu'on leva le Corps de N.S. Le Moine hypocrite, qui n'avoit garde de laisser échaper cette occasion de calomnier son prochain, & de faire voir son zele pour la Religion, dit aux Assistans : *Vous voiez, Messieurs, le bel exemple que nous donne aujourd'hui Lodovico, & si c'est à bon droit que nous l'avons toujours tenu suspect d'heresie.* Lodovico, qui l'entendoit, lui repliqua : *L'action que je viens de faire, bien loin d'être une marque de mon manque de foy envers la sainte Eucharistie, est une preuve de l'entiere persuasion où je suis de la présence réelle de Notre Seigneur. Je*

n'ai été me cacher, que parce que j'avois honte que Dieu me vît en une aussi mauvaise compagnie, que celle de Fra Simonetta.

M. Despreaux disoit : *Que la difference qu'il y avoit entre un Paralytique & un Mort, c'étoit qu'un Paralytique est un Mort qui souffre, au lieu qu'un Mort est un Paralytique qui ne souffre pas.*

Le Vazari avoit recüeilli en Estampes tous les Ouvrages de tous les Peintres dont il a écrit la Vie. Il en fit présent au Duc de Florence. Elles sont depuis dans le Cabinet de ce Prince, & elles y tiennent un rang considérable, parmi toutes les raretez dont il

est rempli. Il y en a beaucoup qui sont des Esquisses de la main de ces Peintres , qui en avoient fait présent à Vazari. Au reste , de cette grande quantité d'Estampes , la plûpart ne sont pas parvenuës jusqu'à nous ; ce qui fait désespérer d'en trouver jamais des Copies.

Cicéron prenant à témoin dans une affaire P. Cotta , qui affectoit de passer pour un grand Jurisconsulte , quoiqu'il fût très-ignorant ; & Cotta aiant répondu , qu'il ne sçavoit rien de tout ce qu'on lui demandoit : *Vous ne sçavez rien de ce que je vous demande* , reprit Cicéron ; *vous vous imaginez peut-être , que je vous parle*

de quelque question de Droit.

Nous voulons être aimez , & nous faisons justement tout ce qu'il faut pour nous faire haïr. Si nous voïons quelqu'un tomber dans l'infortune , nous en témoignons de la joïe ; souvent nous insultons à leur malheur. Si au contraire il leur arrive quelque bonne fortune , nous en concevons du chagrin , nous leur en portons envie , & nous tâchons de persuader aux autres , qu'ils ne sont pas dignes de leur bonheur. Si nous leur appercevons quelques défauts , bien loin de les cacher , & de tâcher à les réformer , nous sommes les premiers à les mettre au jour , & à

Niiij

en faire de sanglantes railleries. Si nous leur reconnoissons quelque mérite, nous cherchons tous les biais imaginables, pour n'être point obligez de l'avouer, pour le détruire, ou pour l'obscurcir aux yeux des autres. Si quelqu'un a conçu quelque mauvaise volonté contre nous, bien loin de l'obliger à la détruire par nos caresses, nous ne cherchons qu'à l'aigrir davantage; & souvent par ce sentiment de faux honneur, qu'on appelle vengeance, nous nous faisons des ennemis implacables, de ceux auxquels il ne falloit qu'un peu de patience & de douceur, pour en faire de véritables amis. Enfin, nous voulons agir comme des

Tyrans, & être aimez comme des Bienfaiteurs, traiter tous les autres comme des Ennemis & comme des Esclaves, & qu'ils aient pour nous des sentimens de Freres. Nous ne voulons avoir ni bonté, ni douceur, ni misericorde, ni patience; & nous voulons être aimez. Nous ne sommes remplis que de cruauté, que de dureté, que de haine, que de mépris, que de vengeance, que d'orgueil & que de malice, & nous nous plaignons d'être haïs. Nous faisons le moins de bien & le plus de mal que nous pouvons, & nous nous étonnons de ne point trouver d'amis. Certes, il n'y a personne, qui voulant gagner l'affection de quelque ani-

mal , gardât une conduite si imprudente ; il est bien plus ridicule de vouloir que l'homme , dont le propre est de raisonner , & de sçavoir discerner le bien d'avec le mal , n'ait aucune aversion , pour ceux qui ne lui font que du mal ; pendant que le seul instinct apprend aux animaux irraisonnables , à en avoir pour tout ce qui leur est contraire. Je le répète encore ; rien n'est si aisé , que de se faire aimer. Il n'y a qu'à être bon , il n'y qu'à aimer. Il n'y a point d'ame assez farouche , pour résister aux charmes de l'amitié. Sous quelque Ciel qu'elle soit née , dans quelque barbarie qu'elle ait été nourrie , elle est née sujette de l'amitié. Ce ne

sont ni les Loix , ni la Politesse , ni l'Etude de la Philosophie , qui apprennent aux hommes à rendre le réciproque. Le même feu qui s'allume dans les veines pour se venger des outrages qu'on lui fait , cause dans son cœur des mouvemens d'affection & de reconnaissance , envers ceux qui lui font du bien : & je ne craindrai point de dire après Xénophon : *qu'il n'y a point d'animal , qui soit naturellement si bon, ni si reconnoissant que l'Homme.*

Je ne sçaurois m'empêcher de rire , & en même tems de sçavoir bon gré , au bon homme Heinsius , lorsqu'il dit , avec une simplicité tout-à-fait Hollandoise : *Qu'il se trouve si charmé & si en-*

thoufiasmé de la lecture de Platon , qu'une page de fes Ouvrages l'enivre autant , que s'il avoit avalé dix rafades de vin. J'ai lu quelque part dans Scaliger le Pere , cette expreffion auffi Bachique: Herodote eft un Auteur fi charmant , que j'ai autant de peine à le quitter , que mon verre.

Io credo che la beftia ha ragione , difoit un Italien d'un François , qui avoit dit une bonne penfée. La bonne opinion que ces Italiens ont de leur Nation , & le mépris qu'ils font de la nôtre , eft femblable à celui que les Grecs avoient autrefois pour les Romains , du fîecle même de Ciceron , des Crassus & des Antoines. Quel eft

le Grec, dit Ciceron, qui s'ima-
gine qu'un Romain puisse sçavoir
quelque chose : *Quis enim istorum
Græcorum, qui quemquam nostrorum
quidquam intelligere arbitretur.*

C'est un mot de S. Gregoire
de Nazianze ; *Qu'il vaut mieux
parler que de se taire, lorsqu'il nous
vient dans l'esprit quelque chose de
meilleur que le silence.* Mais la diffi-
culté, c'est de sçavoir discerner,
si ce que nous voulons dire, est
meilleur que le silence. Pour peu
que nous en doutions, il est tou-
jours plus sûr de nous taire, &
de songer que les occasions de gar-
der le silence à propos, sont tres-
rares, & celles de parler mal-à-
propos, tres-fréquentes.

N vj

Cœlius dans une Lettre à Ciceron l. 8. Ep. Fam. 2. dit de l'Orateur Hortensius , qu'il étoit parvenu jusqu'à la vieillesse, sans avoir jamais eu sujet de se plaindre du siflet. *Hoc magis animadversum est , quod intactus à sibilo pervenerat Hortensius ad senectutem.* Notez cette maniere de parler ; *Intactus à sibilo*, sans avoir été maltraité du siflet ; *la coutume de siffler les impertinens*, n'est donc pas nouvelle.

Cappel, Ministre à Saumur, est tres-sçavant dans les Langues Orientales. Il a fait imprimer beaucoup de Livres, qui ont eu l'approbation des Sçavans, entre-autres, *Critica sacra* 3 in fol.

qui est un Livre que feu M. Grotius estimoit fort ; il fait voir dans ce Livre , comme le Texte Hebreu a été corrompu. Il a fait imprimer depuis peu , *Chronologia sacra* , in-4°. Il est Petit-fils de Cappel , Avocat Général au Parlement de Paris , sous François Premier.

L'Institution des Cadets Nobles , avoit été pratiquée par Alexandre , & les quatre mille , qu'il avoit de son tems , conserverent l'Asie après sa mort , sept ans durant ; ainsi ce n'est pas une nouveauté que ceux de France. Le Prince d'Orange en avoit aussi huit cens , qu'il entretenoit à Delft , tandis qu'il étoit en Hol-

lande , lesquels passerent en Angleterre avec lui. Le Marquis de Brandebourg a aussi de jeunes Gentilshommes François Calvinistes, refugiez chez lui.

Terroir , se dit de la Terre , quand elle produit des fruits ; *Territoire* , quand il s'agit de Jurisdiction ; *Terrein* , quand il s'agit de Fortifications , ou d'une Garrenne.

Bataille , quand deux Armées ont combatu entierement l'une contre l'autre ; *Combat* , quand une seule partie a agi , comme l'avant-garde , ou l'arriere-garde ; la différence est celle du tout à une partie.

M. de Varillas m'a dit , que son stile lui avoit coûté vingt ans à former , & que dès l'Ecole, il y avoit travaillé , en écrivant en François , tous les cahiers latins qu'on lui dictoit en Classe ; il trouvoit comme impossible , que des personnes qui ont été sur les Bancs , écrivent finement & poliment ; parceque , disoit-il , ils ne se peuvent jamais défaire entièrement de toutes les duretez de l'Ecole , ni de cet air de Pédanterie qu'on y prend. M. le P** n'avoit jamais pû s'en défaire , quoique habile & sçavant homme , & il est mort avec les chicanes de l'Ecole. M. de Varillas s'est étonné plusieurs fois, en lisant quelques-uns de ses ouvrages, comme

il avoit pû s'en défaire si avantageusement.

Un de mes Amis , qui étoit à une Maison de Campagne , m'écrivit un Billet , par lequel il me prioit de lui faire conduire un Cheval de louïage par une personne sûre. Je commandai à mon Laquais d'en aller chercher un, il n'en trouva point comme on me le demandoit; mais on lui en promit un pour le lendemain; ce qui me donna occasion d'écrire à mon ami l'Epître suivante.

*Ami que j'aime hors de comparaison,
Demain aurez ou Cheval ou Cavale,
Ce ne sera Bayard ni Bucephale ,
N'autre Animal de si bonne Maison ;*

*Pourra bien être un vieux pelu
Grison,*

*Borgne , ou poussif , sans poitrail
ou croupiere ,*

*Qui gagnera toutefois à raison
De trente sols pour la journée en-
tiere.*

*Sur cette bête irez comme en li-
tiere ,*

*Voire plus fort , mais non si douce-
ment ;*

*Et s'il vous fait écorchure au der-
riere ,*

*Ne m'accusez de cela nullement :
Car j'ai prié Maître Avice insta-
ment ,*

*De vous donner un Cheval de ser-
vice ,*

*Bien harnaché , qui soit doux &
sans vice ,*

Et dont puissiez avoir contentement.

Il m'a juré saint George & saint Maurice ,

Qu'en auriez un qui vaut cent bons Ecus ;

S'il n'est pas tel , accusez-en Avice ,

Et non pas moi , qui ne puis faire plus.

Un Prélat illustre, dit autrefois à une grande Reine , qui faisoit de grandes extravagances ; *qu'il croïoit qu'elle ne pechoit point.*

La plûpart des hommes sont semblables aux Singes , qui ne peuvent marcher par les droites lignes , & qui suivant toujours

les obliques , ne font pas même les actions les plus naturelles , sans quelque déguisement ; semblables encore à ceux qui manient le timon des Vaisseaux , lesquels tournent souvent le dos au lieu où ils veulent aller.

Platon préfère la mort à l'exil & à la prison , parceque , dit-il , *il ne sçait pas si la mort est un mal ; mais qu'il sçait bien que l'exil & la prison en sont un.* Philon dit : que *Flaccus dans son exil , étoit comme dans un tombeau , où il souffroit une longue mort.*

Quand un Prêtre est accusé , & qu'il n'y a point de preuves , il peut se purger , en jurant avec

sept autres Prêtres, qu'il est innocent. Quand on a fait un vol dans un Monastere, on fait communier tous les Moines , & chacun dit : *Corpus Domini sit mihi ad probationem hodie.*

Philippe Codure , ci-devant Ministre, & à present Catholique, est fort sçavant dans la Langue Hébraïque. Il a traduit Job , & le Cantique des Cantiques. Il a fait un Traité des Mandragores , contre lequel M. Bochard a écrit.

Je ne louë point la réponse rustique de ce Lacedemonien , qui répondit à celui qui l'invitoit à venir entendre un homme, qui contrefaisoit admirablement bien le Rossignol : *Mon ami , j'ai un*

Rossignol chez moi. Les industrieuses imitations , font plus de plaisir , que les choses mêmes. Belle réponse , si on invitoit quelqu'un à venir voir un beau tableau , ou une belle statuë : *Mon ami , je vois tous les jours des hommes , qui en sont les originaux ,*

Pompée étant malade , son Medecin lui ordonna de manger une gruë ; & comme ce n'étoit pas la saison , on n'en trouva pas une seule à acheter. Quelqu'un s'avisa de dire , qu'on en pourroit trouver dans la Maison de Lucullus , qui en nourrissoit toute l'année ; mais ce grand homme ne voulut jamais souffrir que l'on lui en allà querir. *Quoi donc , di-*

soit-il , *sera-t-il dit que Pompée de-
vra sa santé au luxe de Lucullus.*

Les Egyptiens , selon Pline ,
avoient cette ridicule opinion ,
qu'ils croïoient que le cœur de
l'homme croissoit tous les ans de
deux dragmes , jusqu'à l'âge de
cinquante ans , & que depuis il
diminuoit de même ; qu'ainsi
l'homme, faute de cœur, ne pou-
voit vivre plus de cent ans.

L'Arioste parlant d'un yvrogne
qui se noïa, dit :

*Come veleno è sangue viperino ,
Lacqua fuggia, quanto fuggir si
puote ,
Or quivi muore , è quel che piu
l'annoia*

*El sentir , che nel l'acqua sene
muoia.*

Il fuïoit l'eau autant qu'il pou-
voit , comme le poison le plus
fatal ; mais enfin il y laissa la vie ;
& sa plus grande douleur fut de
voir , qu'il mouroit au milieu
d'un Element, pour lequel il avoit
toujours eu tant d'aversion.

Il y a des gens dont l'esprit est
semblable à la queue d'un Paon ,
dont on a dit ; *Toties denique mu-
tanda , quoties movenda* ; Elle chan-
ge toutes les fois qu'elle remue.
La même résolution ne leur passe
jamais deux fois par l'esprit, c'est
une succession continuelle de pen-
sées contraires les unes aux autres.

Le Dominiquain aiant fait un Tableau , où il y avoit quelque chose qui avoit plû à une Cabale d'envieux & d'ignorans , qui s'acharnoient ordinairement à décrier tous ses Ouvrages , en témoigna beaucoup de chagrin : *J'ai bien peur , dit-il , que mon pinceau ne m'ait trahi , & qu'il ne lui soit échappé quelque mauvais trait, qui ait plû à ces ignorans-là.*

Le P. Quatremaire, de Normandie , Religieux Benedictin , de la Maison de saint Germain des Prez , est le plus sçavant Benedictin qui soit en France ; il sçait les Langues ; il est très-versé dans l'Ecriture sainte : il a fait imprimer divers Traitez contre le Pere Fronteau ,

teau , & contre Naudé, pour montrer que Jean Gersen , Bénédictin, est Auteur du livre , *de Imitatione Christi*.

Les Romains avoient coûtume , lorsqu'ils s'étonnoient de quelque chose , de s'écrier , *O Quirites !* dont on avoit fait un Verbe *quiritare* , *quiriter* , pour dire , *se plaindre* ; d'où Joseph Scaliger dit, que vient l'Italien *gridare* , l'Espagnol *gritar* , & le François *crier*.

M. le Cardinal de Richelieu avoit une Troupe de Musiciens , du nombre desquels étoit un Abbé, qui joïoit excellemment bien de la Basse de Viole. Cet Abbé avoit le front très-étroit : l'Abbé

O

de Boisrobert qui ne cherchoit que l'occasion de rire , & de divertir M. le Cardinal , fit semblant d'être dans les intérêts de cet Abbé , & l'avertit un jour que M. le Cardinal avoit beaucoup d'estime pour lui ; que s'il vouloit le croire , il iroit sur le champ demander à ce Ministre l'Abbaïe de *Crane-étroit* , qu'il lui assura être vacante : En cas qu'il vous l'accorde , vous irez , lui dit l'Abbé de Boisrobert , chez le Secrétaire de M. le Cardinal , vous informer en quel endroit se trouve cette Abbaïe. Cet Abbé remercia M. de Boisrobert , avec de grandes protestations de se ressouvenir du bon avis qu'il lui donnoit , & aussi-tôt fut trouver M.

le Cardinal , pour lui demander l'Abbaïe de *Crane-étroit*. Le Cardinal fit un souris , à la demande du pauvre Abbé ; & ce Ministre se doutant bien qu'il ne pouvoit lui être envoïé que par Boisrobert , il lui dit ; *Oüi , M. l'Abbé , je vous accorde l'Abbaïe de Crane-étroit , & je ne doute point que vous ne la conserviez le reste de vos jours.* L'Abbé ne perd point de tems, & va du même pas chez celui que de Boisrobert lui avoit dit d'aller voir. C'étoit un homme sérieux, & qui n'aimoit pas fort à rire; lorsqu'il l'Abbé le pria de lui vouloir dire où cette Abbaïe étoit située , il l'envisagea avec un air de mépris, & croïant que cet Abbé venoit pour se mocquer de lui ; *Que me*

O.ij

voulez-vous lanterner, lui dit-il, *avec vôtre Abbaïe de Crane-étroit ; apprenez, Monsieur le visionnaire, que cette Abbaïe ne subsiste que sur vôtre front.* L'Abbé s'aperçût par cette réponse, qu'il étoit joué, & se retira au plus vite, de peur d'en entendre davantage : il en fut quitte pour servir de risée pendant quelque tems, à tous les Courtisans du Cardinal.

La Reine Christine de Suede, qu'on a crû Hermaphrodite, fille unique du Grand Gustave, & qui s'étoit demise de la Roiauté, est morte à Rome dans le mois d'Avril 1689. âgée de 63 ans ; elle avoit dix ans lors de la mort de son Pere. Le Roi de Suede lui faisoit par an neuf cens

mille livres de pension bien payée. Elle a laissé le Cardinal Azolin son Heritier, ou Legataire universel, & le Pape Executeur de son Testament. Azolin a pris des Lettres Beneficiaires. Lorsque la Reine Christine vint en France en 1656. le Roi tout-à-fait impatient de voir une Reine, de laquelle la renommée l'avoit si bien entretenu, s'étoit rendu avec Monsieur dans le Château de Chantilli, où il ne vouloit pas être connu. Le Cardinal Mazarin dit à la Reine de Suede, que c'étoit deux Gentilshommes qui desiroient la saluer. En même tems le Roi s'approcha d'elle avec respect, & la complimenta avec tant de majesté, que la Princesse qui le

O iij

reconnut assez à ce noble caractère, ne put s'empêcher de dire tout haut ; *Que ce Gentilhomme possédoit toutes les qualitez d'un très-grand Roi.* Ainsi le Roi fut obligé de se déclarer , & de redoubler ouvertement toutes ses démonstrations de joie , en saluant cette Héroïne , avec laquelle il s'entretint pendant un quart d'heure. J'ai appris de M. de Sainte-Marthe , une chose assez remarquable , qui s'est passée à Fontainebleau , au sujet de la Reine de Suede. Elle avoit pour son Grand Ecuier, le Marquis Monaldeschi, Italien de Nation , lequel jaloux de la bienveillance particuliere que Sa Majesté Suedoise témoignoit avoir pour le Grand Maître

de sa Maison , appelé Sentinelli ; bienveillance qu'elle ne faisoit point paroître , ni pour Monal-deschi , ni pour le reste de ses Officiers , publioit d'elle par les lettres qu'il écrivoit en Italie , plusieurs faux bruits , & calomnies préjudiciables à l'honneur de cette Reine , qui en aiant enfin eu la connoissance , par l'interception même des lettres que Monaldeschi écrivoit en Italie , résolut d'en tirer vengeance , & par sa punition , d'apprendre au reste de ses Officiers , à lui être plus fidels & plus affectionnez , que celui-ci ne l'avoit été. Elle fit donc un jour appeller Monal-deschi , dans la Galerie des Cerfs , où après lui avoir reproché son

O iiii j

infidélité , dont elle le convain-
quoit par la lecture de ses propres
lettres , lui commanda de se con-
fesser sur le champ , à un Mathu-
rin qu'elle avoit fait venir exprès,
& de se disposer à la mort. En-
suite de quoi sa Majesté Suedoise
ordonna de le poignarder ; mais
on le trouva armé d'une cotte de
maille ; ce qui fut cause que l'on
lui donna le coup dans la gorge ,
au défaut du collet de pourpoint.
Voilà comme se passa cette action,
mêlée d'un peu de cruauté Ger-
manique , & qui certainement a
paru bien hardie , puisqu'elle est
arrivée dans une Maison Roïale,
lieu qui sembloit devoir être
exempt de semblable effusion de
sang humain , de quelque justes

raisons qu'on la pût autoriser.

Seneque dit , *qu'il faut mêler la compagnie à la solitude , & faire succeder alternativement l'une à l'autre.* Véritablement il y a quelque chose qui tient de la férocité des bêtes farouches , & de la tristesse du tombeau , à vouloir toujours être seul , & c'est ce qui s'appelle , *se nourrir de son propre cœur* , pour me servir d'une expression ancienne. L'unité est réservée à Dieu seul ; l'homme est trop peu de chose , pour trouver de quoi se contenter dans lui-même.

Par l'ancienne institution de l'Arriere-ban , la Noblesse n'étoit obligée de servir le Roi, que qua-

O v

rante jours à ses dépens. Elle avoit un privilege , que quand une fois elle étoit devant une Ville pour l'assiéger ou la prendre , elle étoit la maîtresse d'en traiter par Capitulation , ou la piller , sans qu'il fût au pouvoir du Roi d'en rien ordonner ; on dit que l'usage aujourd'hui est de servir encore à ses dépens , pendant six semaines hors du Roïaume seulement , après lequel tems c'est aux dépens du Roi ; & dans le Roïaume pendant trois mois : à l'égard de l'ancien privilege , elle en est déchûë.

Le Baron Descoutures aiant appris que ses Créanciers avoient obtenu une Sentence contre

lui, & qu'ils avoient dessein de faire executer ses meubles, les fit enlever une nuit, sans que personne s'en apperçût. Un Huissier vint un jour après, qui ne trouvant personne, fit ouvrir la porte par un Serrurier, en présence du Commissaire: mais ils furent très étonnez, de ne voir que quatre murailles, sur une desquelles étoient écrits ces quatre Vers.

*Créanciers maudite Canaille ,
Commissaire , Huissiers & Recors ,
Vous aurez bien le Diable au Corps ,
Si vous emportez la muraille.*

Il n'y a rien de plus avantageux pour notre repos, que d'ignorer notre mauvaise destinée. C'est être malheureux avant le tems,

O vj

que de connoître le mal à venir ; car nous ne pouvons pas nous empêcher d'abandonner à la douleur & à la tristesse, des jours sur lesquels elle n'a encore aucun droit. Pensez-vous, comme dit Ciceron, qu'il eût été fort avantageux à Crassus, qui jouïssoit de tant de richesses, de sçavoir qu'il devoit un jour périr au-delà de l'Euphrate avec son fils, après l'entiere défaite de son Armée, & que son corps devoit être traité par les Ennemis, avec la dernière ignominie ? Dans quelles angoisses pensez-vous que Cesar & Pompée eussent passé leur vie ? Quel contentement eussent-ils pû retirer de la gloire d'avoir fait tant de belles actions, si au milieu de

leurs Victoires & de leurs Triomphes, l'image de leurs malheurs, se fût présentée à leurs yeux: que l'un se fût représenté qu'il devoit être assassiné sur les bords de l'Egypte, & l'autre au milieu du Senat, & de la main de ceux qui lui devoient leur fortune?

Laurent Raggi, Evêque de Catania en Sicile, Cardinal sous le Pontificat d'Urbain VIII. & Auditeur de la Chambre Apostolique, voulant favoriser une affaire contre laquelle on lui alleguoit le Code, ordonna tout en colere; *que le Code* (que son ignorance lui faisoit prendre pour un particulier) *serviroit de témoin, & comparoîtroit en Jugement*, ajoutant à

cette menace , *j'apprendrai bien à parler à ce Messer le Code*. S'étant informé où demeuroit cet insolent , qu'il menaçoit tout haut des Galères , & aiant appris qu'on le trouveroit dans la Maison de l'Avocat de la Partie , il envoya aussi-tôt chercher des Sbirres , à qui il commanda de lui emmener le *Code* ; lesquels s'étant transportez dans la Maison de l'Avocat , on leur remit le *Code* entre les mains, qu'ils portèrent aussi-tôt au Seigneur Raggi , pensant que ce fût quelque Livre défendu ; de fortune Raggi donnoit Audience publique. Il pensa devenir fou d'une si lourde méprise ; il fut un long espace de tems , la fable & la risée de la Ville de Rome ,

& le Pape Urbain VIII. ne se pût empêcher d'éclater de rire à plusieurs reprises, lorsqu'on lui en fit le conte. Raggi se revêtoit souvent d'habit de Cardinal, avant que d'être élevé à cette Dignité, & se promenoit dans sa Chambre devant son Miroir. Un jour il ne put si bien retenir sa folie, qu'il n'allât trouver Urbain VIII. en cet équipage, & se jettant à ses pieds, il lui dit avec un transport tout-à-fait plaissant: *Saint Pere, pour l'honneur de Dieu, faites-moi Cardinal; donnez ce contentement au bon-homme mon Pere, qui mourroit d'aise, s'il voïoit la pourpre sur le dos du pauvre Laurent Raggi.* Le Pape qui aimoit cet homme, à cause de sa grande simplicité, l'éleva à

la fin au Cardinalat. Ce bon Fal-
lot dit un jour en public à son
Neveu : *Ecoutez, mon Neveu, si*
vous voulez parvenir au degré où je
suis élevé ; il faut que vous étudiez
comme moi, & que vous preniez peine
à vous façonner comme j'ai fait. C'est
un Proverbe à Rome, pour mar-
quer les révolutions subites du
Conclave ; que celui qui y entre
Pape dans l'opinion commune,
en sort bien souvent Cardinal.
Chi entro Papa, usci Cardinale. J'ou-
bliois à propos du Seigneur Rag-
gi, qu'ayant appris la nouvelle
de sa promotion au Cardinalat,
comme il étoit encore au lit, il
lui prit un vertigo semblable à
celui d'Archimede, lorsqu'il eut
trouvé sa question de Mathéma-

tique, & se leva tout nud en chemise, & fut plus d'une heure à sauter en cet état dans sa chambre, en criant comme une Bacchante : *Io son Cardinale, io son Cardinale.*

Je ne trouve pas recevable la raison de ceux qui disent, que Moïse n'a pas voulu parler de la création des Anges, parceque les Hebreux aiant contracté une grande inclination à l'idolâtrie, pendant leur séjour en Egypte, ils n'eussent pas manqué de prendre les Anges pour des Dieux. Si cette raison étoit bonne, il eût fallu n'en point parler du tout dans le Pentateuque : ce qui n'est pas ; car Moïse en parle au 15.

Chapitre de la Genèse, lorsqu'il dit, que trois Anges vinrent trouver Abraham, & que deux furent à Sodome, avertir Loth de la ruine future de cette Ville. Car parler des Anges à un Peuple grossier, & accoutumé à l'idolâtrie, & n'en avoir point du tout parlé, lors de la création de tous les Etres, n'est-ce pas leur donner à penser qu'ils sont éternels; c'est pourquoi la raison que S. Athanase donne du silence de Moïse, touchant la création des Anges, prouve tout le contraire de ce qu'il prétend prouver. Je trouve encore que c'est donner à soupçonner que les Anges sont corporels, que de dire qu'Abraham leur prépara à manger, & qu'ils pri-

rent leur repas chez lui ; principalement lorsque l'on n'a pas averti avant, que ce sont de purs esprits.

Pierre Gassendi a fait plusieurs excellens Livres , entre-autres sa Philosophie en trois volumes in-folio. Il est Prevôt de l'Eglise Cathédrale de Digne , & demeure à Paris , chez M. de Mommor-Habert , Maître des Requêtes. Il a eu depuis peu une dangereuse maladie , dont je crains qu'il ne puisse pas se guerir entierement , étant déjà fort vieux : j'oubliois qu'il est Professeur du Roy en Mathematiques: on lui destine pour Successeur M. Roberval , natif de Roberval, Village de Normandie,

dont il a pris le nom ; car il s'appelle *Personne* ; il sçait admirablement la Géométrie , & joïe merveilleusement aux Echecs.

Je ne suis pas du sentiment de Quintilien , lorsqu'il dit , qu'il est aisé de faire de ces descriptions vives & naturelles , qui semblent nous rendre les choses présentes devant les yeux. La raison qu'il en rapporte , c'est qu'il n'y a qu'à regarder la Nature , & la suivre. *Intueri Naturam , & sequi* ; cela est vrai : mais tous les yeux ne sont pas propres à regarder la Nature du bon côté, je veux dire, à s'appercevoir de ce qui la caractérise. Tout le monde voit l'effet des ombres & des lumieres,

lorsqu'elles font avancer ou reculer les objets ; tout le monde voit, ou pour mieux dire, ressent puissamment l'effet de ces petits mouvemens, qui peignent l'ame sur le visage, & qui sont comme les indices de chaque passion : mais il n'y a que ceux qui ont du genie pour la peinture, qui s'aperçoivent de ce qui fait particulièrement *le relief*, ou *la fuite des corps* ; il n'y a qu'eux qui remarquent bien ces plis, & ces différentes configurations, que la joie ou la tristesse, l'amour ou la haine produit sur chaque partie du visage ; & c'est en cela que les grands Peintres se distinguent des mediocres. Il en est de même de *la Peinture parlante*. En va n re-

gardons-nous la Nature, si par un genie particulier nous ne sçavons faire choix de ce qui la caractérise ; nos copies en seront toujours foibles & languissantes, si nous ne connoissons les traits, qui donnent la vie & le mouvement. Enfin les habiles Orateurs sont comme les habiles Peintres, qui sçavent donner en quatre coups de plume, plus de relief & de caractère à leurs figures, que les autres avec les couleurs les plus vives, & le travail le plus assidu.

Il faut remarquer qu'au Chapitre 14. du Livre des Nombres, Dieu pour punir les Enfans d'Israël, qui aiant vû la Terre de Promission, l'avoient méprisée,

& faite de difficile accès, enforte que le Peuple s'étoit soulevé contre Moïse & contre Aaron, après avoir fait mourir les Chefs de la sedition, menace le reste du Peuple, que de quarante ans, ils n'entreront dans cette Terre; & Dieu donne la raison pour laquelle il observe ce nombre de quarante: *Parceque (dit le Seigneur) vos Peres qui ont été quarante jours à voir cette Terre, n'en ont pas parlé comme ils devoient, & selon l'esperance qu'ils devoient avoir de la posséder à leur retour: Dieu dit donc, Annus pro die imputabitur, une année sera donnée pour un jour. Cela nous fait maintenant conjecturer la maniere dont il faut interpreter les jours de Prophetie, à sçavoir*

ces *jours* pour des *ans* ; sans toutefois vouloir tirer à conséquence des autres Propheties de la Bible, qui ne se sont pas accomplies de cette façon,

L'Abbé de la Trape s'expliquant sur la durée de sa Réforme, disoit , *qu'il n'estimoit pas son sort plus heureux, que celui de son Pere saint Bernard, dont la Regle ne durera pas plus que lui dans sa Réforme.* Les Religieux de la Trape couchent tous dans un même Dortoir , comme dans un Hôpital , ce qui paroît d'une grande incommodité. Un jour Madame de Guise les aiant voulu voir, l'Abbé ne la pût refuser , à cause de sa qualité : il fit avertir auparavant
les

les Religieux , de se comporter sagement quand elle viendrait : ce qui s'exécuta si bien , qu'il n'y en eut pas un qui la vît , aiant toujours demeuré la vûë baissée en sa présence.

La Mothe-le-Vayer aiant fait un Livre de dur débit , son Libraire vint lui en faire ses plaintes , & le prier d'y remédier par quelque autre Ouvrage. Il lui dit de ne se point mettre en peine ; qu'il avoit assez de pouvoir à la Cour pour faire défendre son Livre ; & qu'étant défendu , il en vendroit autant qu'il voudroit. Lorsqu'il l'eut fait défendre , ce qu'il prédit arriva ; chacun courut acheter ce Livre , & le Libraire

P

fut obligé de le réimprimer promptement, pour pouvoir en fournir à tout le monde.

Est-ce un effet de la legereté de l'esprit humain, ou une preuve de cette maxime universellement reconnüe : *que nous ne goûtons rien de pur dans ce monde, soit dans les felicitez, ou dans les adversitez ?* C'est une chose dès long-tems décidée, par tous les Philosophes de l'Antiquité, & ratifiée par leurs Successeurs, que toutes les choses de ce monde ont plusieurs faces; & que la mort même si hideuse, a un côté par où elle paroît belle; un endroit où ses yeux creux, ses mâchoires décharnées, sa faulx ne paroissent point; & où elle sem-

ble plus agréable que les teints de lis & de roses : mais , pour la voir ainsi , il faut être transporté au point de vûë , où les Philosophes nous veulent mettre , & être armé de constance , & du mépris des choses d'ici-bas.

On peut dire bien véritablement de notre Langue , en comparaison de la Latine , ce que Senèque dit de celle-ci , en comparaison de la Grecque : *Facultatis non minùs habet , sed licentiæ minùs*. Elle n'a pas moins de force & d'étenduë , mais elle se donne moins de liberté.

L'enlèvement d'Helie ne seroit-il point une Parabole , pour

P ij

nous faire comprendre que la Pieté s'est retirée au Ciel , & qu'elle n'a laissé sur terre que son manteau , dont les Moines se servent adroitement pour joier le rôle de gens de bien , & pour nous tromper.

Si l'on avoit moins d'attention à faire voir que l'on a de l'esprit, qu'à dire ce que l'on pense ; on parleroit , & on écriroit plus naturellement. L'envie de dire de belles choses , est la premiere source du galimatias , & du stile forcé. C'est ce que l'on a reproché à Balzac.

Scudery revenant de son Gouvernement de Nôtre-Dame de la

Garde , s'arrêta avec sa Sœur au Pont Saint-Esprit , où ils choisirent une chambre pour y coucher ; il y avoit deux lits dans cet appartement. Avant que de s'endormir , Scudery s'entretint avec sa Sœur , de la disposition de son Roman , intitulé *Cyrus*. Que ferons-nous , lui disoit son Frere , du Prince Mazare ; je serois d'avis , lui répondit sa sœur , de l'empoisonner. Ce n'est pas mon sentiment , lui repliqua-t'il , nous avons encore affaire de ce Prince : aussi-bien fera-t'il toujours en notre puissance , de le tuer quand nous voudrons. Après bien des disputes entre le Frere & la Sœur , de quel genre de mort ils feroient périr le Prince Ma-

zare , ils conclurent de le faire assassiner : des Marchands qui étoient dans une chambre voisine , & qui n'étoit séparée de celle de Scudery, que par une petite cloison , aiant entendu cette conversation, crurent qu'ils complottoient la mort de quelques Princes : ils sortirent de l'endroit où ils étoient logez , & ils furent instruire la Justice de ce qu'ils venoient d'entendre. Pour conclure la dispute du Frere & de la Sœur, on vint les arrêter , on les amena à Paris , & ils furent confrontez devant Monsieur le Lieutenant Criminel; qui aiant appris la verité de l'affaire & que ce n'étoit que la mort d'un Héros de Roman à qui ils en vouloient , ne put s'empê-

cher de rire de l'avanture.

Lorsque je lis la vie de tant de mauvais Princes , que la colere de Dieu a élevez sur le Trône des Romains ; je ne puis m'empêcher de rire des plaintes que nous faisons tous les jours, du malheureux état présent ; nous devrions bien plutôt remercier la Toutepuissance, de nous avoir fait naître , sous des Princes si différens de ces cruels Souverains, sous lesquels on ne pouvoit manquer d'être malheureux, de quelque maniere que la nature & la fortune nous eussent pû traiter, souvent les disgraces de l'une & de l'autre , nous servent de sauvegarde contre l'envie des Tyrans.

P iij

Notre obscurité nous déroboit à leur colere , & nous sommes défendus par notre bassesse, qui nous tient au-dessous de leurs coups ; mais il n'en étoit pas de même dans ces tems malheureux. Il n'y avoit pas moins de péril à être pauvre , qu'à être riche , à être de la lie du Peuple , qu'à être du premier rang. La joie , la tristesse , la verité , la flatterie , la présence , l'absence , l'innocence , le crime , la beauté , la laideur , tout étoit également dangereux ; & comme s'ils eussent voulu mettre l'esprit humain au désespoir , c'étoit même un crime que de leur plaire : témoin le cruel Caligula , qui disoit , qu'il feroit mettre quelque jour sa Maîtresse à la

question , pour ſçavoir de quel moïen elle avoit pû ſe ſervir pour gagner ſon amitié. La mort étoit de toutes les heures , & de tous les momens ; on ne la perdoit point de vûë dans les jeux ; dans les feſtins, elle étoit toujourns prête à ſucceder à leurs embrasſemens & à leurs carreſſes. Mais quand d'un autre côté je fais réflexion ſur la foibleſſe de la nature humaine , ſur notre propenſion au vice, & ſur le peu de priſe que nous avons ſur nos paſſions ; peu ſ'en faut que je ne trouve ces monſtres excuſables. Ne nous flattons pas : nous déteſtons les Tibères , les Nerons , les Caligula , & les Domitiens , peut-être en ferions-nous autant, & pis qu'eux ,

si nous nous trouvions comme eux au-dessus des Loix, & sans aucune inquietude des choses de l'avenir. C'est un état bien dangereux, que celui de l'indépendance. La vertu est bien foible, lorsqu'elle parle toute seule au milieu des passions, & quand l'espoir ni la crainte n'appuient point ses discours; ils ont bien de la peine à faire impression sur nous, lorsqu'un homme dit dans son cœur; *Je n'ai rien à craindre, ni à espérer.* Je n'en ferai ni plus ni moins que ce que je suis, quand je satisferai, ou que je reprimerai cette passion. Il faut que son ame soit de bonne trempe pour y résister, & c'est avec bien de la raison que Cicéron disoit de Ce-

far : *O l'homme malheureux ! il peut faire le mal impunément.* On trouvera peut-être étrange , que j'aie dit si hardiment , que nous en ferions peut-être autant que les Tiberes & les Nerons , parceque véritablement nous sommes éloignez de sentir en nous-mêmes des mouvemens si criminels ; mais il faut faire réflexion , que ce n'est pas dans l'étroit de la condition où nous sommes , que ces mouvemens-là naissent. Il suffit que nous aïons quelques petits mauvais desirs , pour en avoir de très-grands. Nous ne faisons que de petits crimes , parceque nous ne sommes que de petits hommes ; & si nous étions de grands Princes , peut-être en ferions-nous de

P vj

tres-grands. A cette réflexion, ajoutons-en une autre : Personne ne devient scelerat tout d'un coup; *Nemo repente fuit turpissimus*. Presblycs tous ces Tyrans ont commencé par être de tres-bons Princes; ils n'ont pas ouvert la Scene par des matricides, des empoisonnemens, des meurtres publics, & des désolations affreuses. Ils se sont apprivoisez petit à petit avec le crime, & il leura fallu du tems pour se le rendre familier. La complaisance qu'ils ont eüe pour eux-mêmes, & la facilité qu'ils ont trouvé à se satisfaire, ont été la source de tous leurs déréglemens. Un desir en attire un autre. La satieté d'un plaisir innocent, est ordinairement l'amorce

d'un plaisir criminel. Je fouhaitte peu de chose dans la bassesse de fortune où je suis ; & ce peu de chose que la fortune me refuse , sert peut-être d'obstacle à mille desirs criminels, qui succederoient les uns aux autres ; & c'est peut-être aussi le premier pas vers les plus grands crimes , où le Ciel m'empêche de monter , en me refusant le peu que je fouhaitte. Le cœur de l'homme ne se fixe point , il ne quitte un desir , que pour s'attacher à un autre avec plus de violence ; il s'engage ainsi dans l'impossible & dans l'infini ; & il n'y a point de précipices où il ne nous entraîne, quand il s'est une fois égaré. Si Tibere ou Neron n'eussent pas goûté

jusqu'à la dernière fatiété, les
 plaisirs qu'on prend avec les
 femmes, ils n'eussent point passé
 insensiblement à toutes les autres
 abominations. Il en est de même
 de tous les autres excez où ils sont
 tombez, de la vengeance, de
 l'avarice, du luxe, de la cruauté,
 &c. Ne nous glorifions donc point,
 si ne pouvant satisfaire les plus
 simples desirs de notre cœur, nous
 ne le sentons point s'élever vers
 les derniers & les extrêmes. C'est
 la fortune, & non pas notre pro-
 pre vertu, à qui nous devons
 cette modération, & je crois qu'il
 faudroit avoir été dans la même
 liberté de mal faire, & avoir
 éprouvé ses forces contre tous les
 assauts de leur bonne fortune,

pour pouvoir dire avec assurance , que nous eussions été plus gens de bien qu'eux. Tout le monde n'est pas propre à vivre dans l'indépendance ; & souvent d'un bon Valet , on en fait un tres-mauvais Maître..

Un Ambassadeur venu nouvellement de Constantinople , pour résider à Rome , avoit tellement dans la tête les grandeurs de l'Empire Ottoman , que faisant sa Harangue au Pape Leon , après l'avoir appelé , après saint Bernard , *Abel par sa Primauté , Noé par son Gouvernement , Melchisedech par son Ordre , Aaron par sa Dignité* , il ajoûta comme une expression superlative à toutes les

autres ; enfin , *Il Sultano della Chiesa Catholica , è il Gran'Turco delli Christiani.*

M. Giry , dans sa Traduction de l'Apologie de Socrate dit , & à l'exemple de ceux , qui au milieu des tenebres , & durant l'obscurité de la nuit , se battent contre leur ombre , il faut que je me défende, &c. Il n'y a rien de plus impertinent que ce discours ; car les corps ne causent point d'ombre au milieu des tenebres , & durant l'obscurité de la nuit : je suis sûr que Platon n'a pas fait une pareille bévûe.

J'ai parlé quelque part de cet ancien Proverbe ; beaucoup de mémoire , peu de jugement , & j'ai dit

entre-autres choses , que les Muses étant filles de Memoire-, il ne peut être honteux d'être le Favori de la Mere des Muses. Ciceron l'appelle, *le trésor de toutes les Sciences*, & Montagne, *l'étuy de la Science*. Sans la memoire, le jugement devient inutile ; l'ignorance & le défaut de memoire, sont presque la même chose. Mais voici des exemples des grands Personnages qui ont excellé en memoire, que Pline qui les rapporte, appelle un des plus grands dons de la Nature. Cyrus sçavoit le nom de tous ses Soldats, Lucius Scipio connoissoit tout le Peuple Romain par son nom. Cyncas, Conseiller de Pyrrhus, de qui ce Prince disoit, qu'il

étoit le Compagnon de ses Con-
 quêtes par son éloquence, connu
 & salüa tout le Senat & la Gen-
 darmerie Romaine par son nom.
 Mithridate sçavoit les Langues de
 vingt-deux Nations, & il se van-
 toit de n'avoir jamais eu besoin de
 Truchement. Cleopatre, au rap-
 port de Plutarque, sçavoit la Lan-
 gue de presque tous les Peuples
 du Levant. Peut-on dire que ces
 grands Hommes, qui n'ont pas
 été seulement de grandes & de
 belles memoires, mais des prodi-
 ges de memoire, aient manqué
 de jugement.

On auroit pris plutôt les Tem-
 ples des Païens pour des Ménage-
 ries de bêtes feroces, ou pour des

cavernes de monstres, que pour des demeures sacrées de la Divinité, tant on y voïoit de figures monstrueuses; quarante-neuf Divinitez pour le Mariage; principalement chez les Orientaux, & chez les Egyptiens. Tous ces Peuples aimoient l'allegorie en toutes choses.

Les animaux ne sont point des Automates : les fonctions d'un animal & de l'homme paroissent semblables, boire, manger, dormir, veiller, raisonner même à leur maniere. Qu'un cheval soit blessé d'un coup d'épée, qu'on y applique un onguent qui fera suppurer la plaie; si le même onguent fait le même effet appliqué

sur un homme , n'est-ce pas une marque que les principes de vie dans l'homme & dans l'animal , sont semblables , & partant que l'animal n'est point Automate. La génération repugne à constituer l'animal Automate ; car un Automate n'engendre point.

Je ne sçaurois approuver qu'Horace dans l'Ode qu'il fait pour l'heureux retour de Virgile , n'en dise qu'un seul mot au commencement , qu'après avoir souhaité bon voïage assez sechement à son ami , il le quitte pour déclamer contre l'audace de ceux , qui se sont hazardez la premiere fois aux périls de la Navigation , & sur l'audace & la temerité de l'esprit.

humain , sans plus faire mention du pauvre Virgile , de qui il devoit tout au moins dire un mot sur la fin.

Le Chevalier de Ligniere étoit de la Famille des Pajots de Ligniere , dont il y a eu des Conseillers au Parlement. Il étoit assez bien renté , mais il trouva le secret de dépenser son revenu en fort peu de tems , par les débauches qu'il faisoit ; ce qui fut cause que sur ses vieux jours , il se trouva tres-mal à son aise. Cela ne l'obligeoit pourtant pas de manger avec les Cochers & les Valets des Maîtres , à la Table desquels il avoit mangé dans sa fortune , comme Menage le disoit, puisque

Ligniere avoit une Famille qui remedioit à ses besoins , & qu'il s'est toujours soutenu assez honnêtement. Cet endroit du *Ménagiana* que je viens de citer, choqua tellement Ligniere , qu'il disoit de feu Menage là-dessus, avec son emportement ordinaire; *Ah, B..... je te donnerai sur tes B..... de Manes.* Il est bien vrai que ce qui peut avoir donné lieu à Menage de dire cela de Ligniere , c'est que ne pouvant contraindre son humeur débauchée , il alloit demander à dîner d'un côté, & à souper d'un autre. Le Poëte Laifnez qui se plaisoit à le harceler par des vers de sa façon, en a fait sur ce sujet qui ne sont pas trop bons , mais dont la pensée n'est

pas mauvaise ; les voici :

Qu'a Ligniere aujourd'hui ?

*Qu'il me paroît sot avec son air
sage !*

La tristesse & l'ennui

Sont peints sur son visage ,

N'iroit-il pas dîner chez lui ?

Ligniere étoit fort Satirique de son naturel, & malheur à ceux qui étoient une fois l'objet de sa Satire. Tout le monde a sçu ce qu'il en a coûté à la reputation du pauvre Chapelain, pour avoir été un peu trop sincere. Les particularitez de cette querelle sont, que Ligniere étant venu montrer de ses vers à Chapelain, il lui dit après en avoir fait la lecture ; *M. le Chevalier, vous avez beaucoup d'esprit, & de bonnes rentes ; c'en est*

assez , croïez-moi , ne faites point de vers , la qualité de Poëte est méprisable , dans un homme de qualité comme vous. Ligniere outré de ces paroles , qui le choquerent plus , que si Chapelain lui eût dit que ses vers étoient mauvais , résolut de s'en venger ; & pour cet effet, il fit l'ingenieuse Parodie du Cid, que nous avons de lui , & que l'on attribué faussement à M. Despreaux , qui n'en a fait que la dernière Scène. Furetiere est Auteur des Stances ; Despreaux trouva cette Piece assez plaisante, pour ne point dire qu'il n'en étoit pas l'Auteur. Mais il est certain que Ligniere qui me l'a donnée écrite de sa main , est celui qui l'a composée. Madame Deshoulières a fait un

un portrait de Ligniere , dans lequel elle lui dit assez bien ses veritez. Il n'avoit pas autrement de Religion , & j'ai entendu dire à M. Despreaux, qui ne cherchoit que l'occasion de lui donner un coup de dent ; *Que la meilleure action que Ligniere eût faite en sa vie , étoit d'avoir bu toute l'eau d'un Benitier , parce qu'une de ses Maitresses y avoit trempé le bout du doigt.*

La maniere dont les Arabes font cuire aujourd'hui leur pain sous la cendre , & à mesure qu'ils en ont affaire , est une des plus anciennes ; c'est ainsi qu'Abraham en usa , lorsqu'il prépara à manger aux trois Anges qui le

Q

vinrent trouver. *Festinauit Abraham in Tabernaculum ad Saram, dixitque ei, accelera; tria sata simila commisce, & fac subcineritios panes.*

Quintilien compare ceux qui sont sujets à repeter les mêmes choses en différentes occasions, à ces pauvres orgueilleux, qui font servir les mêmes meubles à divers usages; ou comme nous dirions à présent, à ces Coquettes, qui n'ayant qu'un seul habit, en diversifient les garnitures, pour paroître en avoir plusieurs. Cependant Cicéron & Demosthène sont tombez dans ce défaut; & il est à présumer que ç'a été plutôt par amour pour leurs productions, que par stérilité. Notre Malherbe étoit accusé

de se dérober souvent lui-même; & le Cavalier Marin disoit de lui à ce propos ; *que c'étoit l'homme le plus humide , & le Poëte le plus sec qu'il eût jamais connu.* Malherbe répondoit à ce reproche , *que lorsqu'une porcelaine étoit à lui , il pouvoit la mettre tantôt sur sa cheminée, tantôt sur son buffet , ou au-dessus de sa porte.* Mais cette réponse étoit plus ingénieuse que solide, & ne le justifioit point du défaut dont on l'accusoit. Le Vasari raconte de P. Perugin , qui avoit été le Maître de Raphaël , qu'il perdit toute la réputation qu'il s'étoit acquise , pour s'être servi plusieurs fois des mêmes figures : le Peintre tâchoit de se défendre , en disant, qu'il avoit crû ne pouvoir

Q ij

mieux faire , que d'emploier les mêmes figures qui avoient tant plu autrefois , & que ce n'étoit pas sa faute si elles ne plaisoient plus ; ce qui ne servit , dit l'Auteur Italien , qu'à lui attirer quantité de bons mots , & de vers satiriques. Cela fait voir qu'il n'y a rien qui inspire plus de dégoût , que les répétitions fréquentes , même des meilleures choses. Le même Auteur rapporte que c'étoit un impie , & qu'on ne lui a jamais pu prouver l'immortalité de l'ame,

Les hommes sont toujours les mêmes , & pensent de même ; combien y en a-t-il qui ont dit les mêmes choses , que nous ad-

miron dans Platon & dans Seneque, sans jamais avoir connu ces Auteurs. Il n'y a pas jusqu'à l'expression, qui ne se rencontre quelquefois là même. Donat entroit dans une plaisante colere contre les Anciens, lorsqu'il trouvoit quelques-unes de ses périodes, qu'il croïoit lui être particulieres: Périssent, disoit-il, ces malheureux anciens, qui ont eu mes pensées avant moi. *Pereant illi, qui ante nos, nostra dixerunt.* Un Auteur ancien, avoit fait exprès un *Recueil de Rencontres*: on en feroit un assez curieux de celles de nos modernes. Cornélie dit à Cesar dans la mort de Pompée, Acte quatrième, scene quatrième,

*Ne le présume plus, le sang de mon
Epoux,*

Q iij

*A rompu pour jamais tout commerce
entre nous.*

Je viens de lire dans la Tragedie de Cornелиe, par Mademoiselle Barbier Acte 2^e Scene 2^e, un pareil vers que ce dernier de M. de Corneille; Opimius parle à Maxime, & dit :

*Et le soin que j'ai pris d'allumer
son courroux,*

*A rompu pour jamais tout commerce
entre nous.*

Dans la Verrine de signis, Ciceron feint d'ignorer le nom si celebre de Praxitele, & il dit, que ce n'est que par occasion, & en s'instruisant de l'affaire de Verres, qu'il a appris ce nom si fameux. Cette affectation me paroît froide, & il n'est pas vrai-sembla-

ble qu'un homme comme Ciceron, qui avoit un si grand commerce avec les Livres Grecs, qui sont remplis des loüanges de Praxitele, pût ignorer le nom de ce celebre Artisan. Car jamais les Orateurs n'ont tiré plus de secours pour leurs comparaisons, que de la venuë de Praxitele, & lui-même en parle en plusieurs endroits de ses Lettres & de ses Traitez philosophiques. Cela nous prouve qu'il étoit bien éloigné de parler comme il pensoit; ce mépris est si affecté, qu'il l'a outré: Ne semble-t'il pas qu'il ait du mépris pour ces beaux Ouvrages? Cependant il ne les méprisoit pas si fort, qu'il n'eût la curiosité d'en faire acheter, pour orner son Cabinet,

Q iij

comme on le peut voir par la Lettre qu'il écrivit sur ce sujet à Fabius Gallus; & dans la plûpart de ses Lettres à Atticus, il ne parle d'autre chose, que de la passion qu'il a d'avoir des statuës pour orner son Cabinet, & il le prie d'acheter tout ce qu'il trouvera de beau; avoüant que sa passion pourroit passer pour blâmable: *dans les choses, dit-il, dont la valeur dépend de nôtre curiosité, il est bien difficile d'en déterminer le prix, si nous ne donnons aucunes bornes à la passion que nous avons pour elles.*

La lecture des voïages fournit beaucoup à la conversation: le goût que j'ai toujours eu pour ces sortes d'ouvrages, est cause que

j'ai pris plaisir à en corriger deux ou trois que j'ai donnez au Public. Le premier est une Relation d'un Voïage du Levant , par Nicolas du Loir de Paris , imprimée en 1654. dont j'ai corrigé le stile , & auquel j'ai ajoûté bien des remarques. M. Sauvalle aiant appris que je revoïois cet Ouvrage , m'envoïa dans une Lettre deux inscriptions Greques , pour les y inserer. Le second Voïage que j'ai donné au Public , est le premier Tome de celui du Chevalier Chardin , & je continuerai à en revoir la suite, puisqu'il m'en a prié. Ce n'est pas une petite affaire que d'en corriger le stile , mais j'en suis assez bien dedommagé , par la bonté

Qv

des matieres qui s'y rencontrent. La Relation de la mort de Soliman, a fait beaucoup d'honneur à M. Chardin, graces à mes corrections, & à l'Epître au Roi que j'ai faite, ainsi que celle qui est au-devant du Voïage de du Loir. Ces deux Messieurs ne sont pas les seuls à qui j'ai prêté le collet, dans bien des occasions; M. de la Chapelle, mon Confrere, m'a obligation d'une bonne partie de sa Préface, sur les Amours de Carulle, sur-tout, de la remarque touchant la naissance de ce Poëte. Quand le Public sçauroit cette particularité, cela ne porteroit aucun préjudice à son merite. Je ne crois pas faire grand tort au Corps entier de l'Academie, en

m'attribuant l'Epître & la Préface de son Dictionnaire, puisque j'en suis l'Auteur : il seroit à souhaiter , que chaque Academicien eût autant travaillé que moi à cet Ouvrage ; Furetiere n'auroit pas le Public de son côté. M. Guillet est encore un de mes debiteurs. J'ai non seulement composé l'Epître dédicatoire de son Athenes ancienne & moderne , après y avoir fait grand nombre de corrections ; mais j'ai été l'arbitre du differend qu'il eut à ce sujet avec M. Spon : ma médiation leur a fait tomber la plume des mains à tous deux : si je n'avois pas adouci Guillet , M. Spon auroit été terriblement maltraitté, & sa réputation ne s'en seroit pas bien trouvée.

Q. vj.

Il y a en Angleterre une espece de Mont de Pieté, ou de Banque, où le Public peut mettre une somme de cent pistoles, pour un enfant naissant, c'est-à-dire, quelques mois après sa naissance, en portant son extrait baptistaire ; à l'effet que si l'enfant vient à mourir avant douze ans accomplis, la somme se trouve en pure perte pour ceux qui l'ont donnée, & demeure au profit du Mont de Pieté ou Banque ; & que s'il survit passé les douze ans, l'enfant a cent pistoles de rente par an sa vie durant, à commencer depuis les douze ans accomplis jusqu'à sa mort. C'est un excellent moïen, pour assurer la subsistance honnête d'un enfant, qui n'auroit pas d'autres suretez.

L'emphase fait penser plus qu'on ne dit , ou fait mieux entendre ce qu'elle ne dit pas : comme quand Homere dit , *que les Grecs sont montez dans le Cheval ;* ou Virgile , *qu'ils en sont descendus avec une corde ;* ces Poètes ne disent pas , que le cheval étoit extrêmement grand , mais ils le donnent à penser par ces mots , *sont montez & sont descendus.*

Pourquoi nos Maltotiers ont-ils des trois & quatre Laquais ; ne feroit-ce pas assez d'un ? A quoi bon tant multiplier l'image de ce qu'ils ont été autrefois ? *Seroit-ce pour ne point perdre l'idée de leur néant ;* de même que ce Roi de Sicile , *qui ne mangeoit que dans de*

*la terre , pour se souvenir qu'il étoit
fils d'un Potier?*

M. de Varillas m'a dit , qu'avant que Henri IV. fut parvenu à la Couronne , il en étoit éloigné de dix-huit degrez ; M. de Perefixe ne dit que de onze. C'étoit aussi le sentiment de Mezerai, qui avoit fourni les Memoires de l'Histoire de Henri IV. à M. de Perefixe , du moins me l'a-t-il assuré de la sorte. M. de Varillas n'avoit pas voulu faire l'Histoire de Henri IV. non plus que celle de Louis XIII. en suivant le conseil de M. Talon , de laisser toujours cent ans entre lui & ses Histoires.

Un Sage de la Grece avoit bien raison de compter entre les avantages dont il remercioit les Dieux, celui d'être né homme. C'est une verité dont il n'y a que trop de preuves, que les belles en général, n'excellent pas du côté du discernement : elles prennent tant de plaisir à se faire des adorateurs, que pourvû qu'elles en trouvent quelques-uns qui ressemblent à des hommes, elles ne se mettent gueres en peine de chercher dans leur mémoire, s'il y en a d'autres qui valent mieux. On dit qu'Hipparchia, sœur de Metrocle, fut tellement éprise d'amour pour le Philosophe Crates, qu'elle protesta à ses parens qu'elle se donneroit la mort, s'ils ne lui per-

mettoient de l'épouser. Chacun
sçait que Crates n'étoit pas des
plus jolis hommes du monde ; au
contraire , c'étoit un vieux Cyni-
que sale , crasseux , & mal-bati ,
tout couvert de guenilles , & de
vermine , gueux comme un Phi-
losophe , & bourru comme un
Cynique qu'il étoit ; mais au
reste un des plus sages & des
plus beaux esprits de la Grece.
Rien ne put faire quitter pri-
se à l'amour d'Hipparchia , ni les
remonstrances de ses parens ,
ni même celles du Philosophe ,
qui se dépoüilla en sa présence ,
pour lui faire voir le joli ga-
lant qu'elle s'étoit choisi ; & qui
jetta ensuite sa besace & son bâ-
ton à ses pieds , en lui disant , que

c'étoit-là le douaire qu'il lui constituoit. On dit même qu'il la mit à une épreuve encore plus forte ; & que pour être tout-à-fait assuré de sa vocation , il lui proposa de célébrer le Mariage avec toutes les cérémonies Cyniques : à quoi la belle consentit de tout son cœur, tant elle avoit d'amour pour la Philosophie. Quelques-uns ont voulu faire un grand sujet de louanges à Hipparchia de cette passion ; & se font imaginez bonnement , qu'elle n'aimoit dans Crates que la science & la vertu. Pour moi , je ne suis pas de leur avis , tres-persuadé que la science & la vertu du Cynique étoient les choses à quoi elle songeoit le moins. Elle n'aima Crates que par

un caprice de femme , par un effet de ce goût dépravé , qu'on ne voit que trop souvent regner dans le beau sexe. Que sçait-on ? peut-être la mal-propreté du Cynique, sa bosse , ses jambes torfes , ou ses grands ongles avoient-ils des appas pour elle : peut-être trouvoit-elle du ragoût dans sa grande barbe, & du bon air à sa maniere de porter la besace. Est-ce la premiere fois que l'amour se cache sous les rides , & qu'il se sert d'un vilain regard farouche , pour triompher d'un cœur , qui aura résisté aux plus beaux yeux du monde ? Je croirai donc avec la permission de l'Antiquité, qu'Hipparchia aimoit Crates, de la même maniere que quelques autres ont aimé un

Maure, ou un Nain : comme la femme de Joconde, & celle du Roi Lombard. C'est ainsi que Venus se plaît souvent à humilier l'orgueil des belles, en rendant leur beauté captive de la difformité & de la laideur. J'aurois voulu pour la rareté du fait, que le Cynique eût fait le cruel, qu'il eût laissé soupirer Hipparchia tout son saoul, après sa bosse & sa grande barbe ; cela eût bien pû arriver, & on a vû plus d'une fois l'insensibilité d'un monstre, venger mille honnêtes gens des rigueurs d'une belle : mais ne seroit-ce point aussi cette liberté que donne la Philosophie Cynique, de satisfaire sa passion devant tout le monde, qui auroit le plus char-

mé Hipparchia ? C'est un grand point pour une femme, de trouver de quoi autoriser les dérèglemens de son cœur, & de pouvoir secoüer ce joug de pudeur & d'honnêteté qu'on a imposé à son sexe; & quel plaisir de le pouvoir faire d'une maniere si avantageuse, que l'on en acquierre le nom de Sage & de Philosophe! Tel est mon sentiment sur Hipparchia; & je crois que ce n'est pas connoître les femmes, que d'attribuer à la vertu, ce qu'elles peuvent faire par caprice & par mauvais goût. Prendre toujours le pis lorsqu'on veut juger de leurs actions, c'est à mon avis la règle la plus sûre dont on se puisse servir, pour ne se pas tromper.

Toutes les fois que je vois de superbes Epitaphes , il me prend envie d'écrire au bas : *Puisque l'homme n'est qu'infirmité & qu'orgueil, Passant tu le vois ici tout entier : l'infirmité dans le tombeau , l'orgueil sur l'Epitaphe.* Véritablement n'est-il pas ridicule de voir des morts ensevelis dans la vanité , qui pourrissent avec orgueil , & qui semblent nous vouloir dérober leur néant , par la magnificence du tombeau. Images de ce qu'ils ont été pendant leur vie , lorsqu'ils enveloppoient sous l'éclat de l'or & de la soie , des corps pleins d'infirmitez ou de défauts ; & qu'ils cachotent sous un extérieur concerté de tranquillité & de sagesse , un esprit rempli de

foibleſſes & d'inquietudes , un cœur agité de mille paſſions , & une conſcience remplie de mille remords. C'eſt ainſi qu'ils ont ſçu cacher aux yeux du monde leurs foibleſſes , & qu'ils ſemblent encore l'entretenir par leurs pompeuſes Epitaphes , où ils étalent toute leur vanité , & paroiſſent avoir encore les oreilles attentives aux éloges qu'ils ont eſpéré que l'on feroit d'eux.

D. Vincent Borghini avoit fait un Recüeil de Deſſeins de Michel-Ange , & de Donato , Sculpteur de Florence, ſur la premiere feüille duquel il mit ces deux mots : *Aut Donatus Buonarotax , aut Buonarotus Donatiſat.* Ainſi qu'on a dît autre-

fois , pour exprimer la conformité de genie entre Platon & Philon , ou *Philon Platonise* , ou *Platon Philonise*.

Mademoiselle de Scudery a fait les Romans de Clelie & de Cyrus. On peut juger d'elle par là : Son Frere écrit assez bien en vers & en prose ; il s'est marié avec une Demoiselle de Basse-Normandie, nommée Mademoiselle de Martinvas, qui n'écrit pas moins bien que Mademoiselle de Scudery. L'Auteur qui a donné la continuation du Morery en Anglois depuis 1688. jusqu'en 1705. a fait une faute très-grossiere, en faisant Mademoiselle de Scudery, femme de M. de Scudery son frere.

Ce Grammairien qui passe sa vie sans détourner ses yeux rouges & chassieux de dessus Donat, Quintilien & Politien , qui met son esprit mille & mille fois à la torture , pour sçavoir comme il faut distinguer les huit Parties d'Oraison , à qui les sollecismes , les barbarismes , & les improprietez , c'est-à-dire une syllabe plus ou moins , donne plus de fraïeurs & de sueurs froides , que n'en donnent les écüiels aux Nautonniers , & qui la plûpart du tems descend au tombeau , la conscience non encore bien nette sur le subjonctif & l'adjectif , sur les genres & les adverbes. Ce Grammairien fait-il un bon usage de son esprit , & merite-t'il d'être

d'être loüé, lorsqu'il passe tant de mauvais momens , qu'il se prive du boire & du manger, & que pour tant de veilles & de sueurs, il n'espere que la maigre récompense d'entendre dire , un tel écrit assez bien, ou de se voir cité. N'est-il pas un fou , d'acheter si peu de chose aux dépens de sa santé , de ses yeux, de ses rides , & d'une mort précipitée. Je serois prolix, si je voulois m'étendre sur les Astrologues qui mesurent les Astres, sur les Mathematiciens avec leurs cercles, sur les Chimistes, sur les Peintres, qui bien souvent ne travaillent que pour un bruit de loüanges, pour faire parler la posterité , qu'ils n'auroient pas le plaisir d'entendre.

R

Aga signifie proprement *Commandant*, dans son origine il veut dire un aîné ; & comme l'aîné a quelque avantage par-dessus ses freres, le mot d'*Aga* se prend parmi les Turcs , pour un homme qui a quelque autorité sur les autres.

L'essence des Divinitez des Païens n'étoit pas fort certaine : leurs Dieux étoient fort sujets à se confondre ensemble. *Tellus* devient tantôt la Déesse *Ops* , à cause du Travail ; tantôt *Cybele* la Mere des Dieux, parce qu'elle engendre toutes choses ; tantôt *Proserpine* , parce qu'elle produit les bleds ; tantôt *Vesta* , parce qu'elle produit les herbes & les gazons : de même

le Soleil est tantôt un Dieu particulier , & tantôt c'est *Apollon*, le Prophete & le Medecin. Enfin il en est presque de même de ces Divinitez , que de ces Tableaux changeans, qui representent tantôt un jeune homme, tantôt une femme , ou un vieillard ; ou de ces feüilles de papier que les enfans ploient en diverses sortes, & qui en faisant un pli, font un petit homme , une cane, ou un bateau.

Neocles disoit de son frere Epicure , *que lorsqu'il fut conçu , la Nature rassembla dans le ventre de sa mère , tous les atomes de la prudence.* Je ne sçai si Moliere n'a point eu cette expression en vûë, lorsqu'il

R ij

fait dire à une de ses précieuses ridicules : *Que son Pere est composé d'atomes Bourgeois*. Moliere pilloît hardiment les pensées des autres : la Scene du Philosophe Pyrrhonien , dans le Mariage forcé , se rencontre mot pour mot dans Rabelais. *Le Medecin malgré lui* , est un sujet pris dans une Relation de Grotius : ce sujet se trouve aussi dans Olearius. Moliere a volé à Bergerac , une Scene de son Pendant joué , pour s'en servir dans ses fourberies de Scapin. *Le George Dandin* est tiré d'un conte de Boccace , dans son Decameron.

Je sçai mauvais gré à notre Nation , d'avoir retenu des Romains cette injuste prévention

contre la Comedie : ce métier n'est infâme , qu'autant qu'il sert à des choses infâmes ; de même que la Poësie , la Peinture , & tous les autres Arts : mais lorsqu'elle représentera des choses honnêtes , pourquoi le métier ne fera-t'il pas honnête ? Mais , dira quelqu'un , il n'est pas honnête de servir au divertissement des autres , & de les faire rire. Pourquoi non ? Il est cent fois plus honnête de divertir les autres , & de les faire rire , que de les attrister , & les faire pleurer , ce qui est le propre de mille & mille professions , qui sont tenuës pour très-honorables dans un Etat. Si on se rendoit infâme , en travaillant au divertissement du Public , les Peintres &

R. iij

• les Poëtes burlesques, feroient les gens du monde les plus infâmes. Qu'a fait Calot toute sa vie ? sinon de travailler pour faire rire les autres. Qu'ont fait Marrot, S. Amant & Scarron : mais ce reproche de faire rire les autres , ne regarde que les Acteurs Comiques ; il ne touche point les Acteurs Dramatiques. Ceux-ci divertissent , non en faisant rire , mais en donnant de l'admiration. Pourquoi sera-t'il plus infâme à un Auteur , de faire revivre les Heros des siècles passez, par la voix & par l'action, d'en faire des Portraits vivans & parlans , qu'à un Peintre ou à un Poëte , de sçavoir imaginer de belles attitudes ? Sçavoir bien exprimer une passion par le pinceau

ou par la parole , fera une belle chose , & la sçavoir bien représenter, sera infâme? Cela est impertinent ; l'homme est naturellement si cruel & si envieux , qu'il ne tient à gloire que ce qui fait de la peine aux autres , & il a honte de les divertir.

Pline dit que de son tems , les Dames Romaines ne vouloient non plus sortir sans perles , que les Consuls sans faisceaux. Elles étoient toutes chargées de pierrieres , & ruinoient leurs maris par leur luxe. Ce qui fait dire assez plaisamment à Habinnas , dans le festin de Trimalcion :
Que les bijoux de sa femme l'ont ruiné ; & que si d'avanture il avoit

R iiij

une fille , il lui couperoit les oreilles , pour ne pas faire la dépense de pendans d'oreilles ; Combien de Maris en peuvent dire autant presentement ?

Que l'on dise tout ce que l'on voudra à l'avantage du beau sexe: que l'on traite les femmes de chef-d'œuvres de la Nature; qu'on les fasse plus brillantes que les Astres , que la lumière du Soleil s'efface devant celle de leurs yeux; qu'on leur éleve des Autels , où se viennent prosterner tous les jours des troupes de Soupirans , qui attendent l'Arrêt de leur destinée, du moindre de leurs regards: rien de tout cela n'est capable de leur faire oublier l'imperfection.

de leur sexe. Il n'y a pas une de ces prétenduës Déeses , qui ne quittât volontiers sa Divinité, ses Temples , & ses Autels , pour être à la place de ses Adorateurs , & qui ne fit de bon cœur la priere de Cænis à Neptune.

..... *Da Fœmina ne sim,
Omnia præstabis.*

Faites que je ne sois point Femme ; & vous m'aurez tout donné. Comme il faut être charitable , & faire du bien à son prochain autant qu'on le peut , je veux bien révéler à celles qui souhaiteroient de changer de sexe , un fort beau secret pour cela. Elles n'ont qu'à chercher deux serpens qui soient entortillez ensemble , & les frapper d'une baguette , aussi-tôt elles

R y

verront leur souhait accompli. Il n'y a point à rire là-dessus. Ovide qui ne voudroit pas mentir , est mon garand , au troisiéme Livre de ses Metamorphoses , où il assure que Tiresias changea deux fois de sexe de cette maniere.

Les vers de Benferade ne sont pas fort bien tournez ; mais ils sont si pleins d'esprit , & ont un air si galant , qu'ils l'emportent sur tous les autres , au jugement de la Cour. J'ai vû quelques Stances de Ligniere , adressées à M. de Benferade , dans lesquelles il le louë d'une maniere assez jolie.

*Depuis long-tems je vous honore ,
Vostre esprit me charme, & j'adore*

*Vos vers Nobles & Cavaliers ,
 Nos Ecrivains les plus insignes ,
 Ne sont pas capables ni dignes :
 De vous déchausser les souliers.
 Ces Favoris de Calliope ,
 Ont presque tous un air salope ,
 Et sont de fort méchante humeur ;
 Vous êtes galant , agréable ,
 Votre entretien est admirable ,
 Et vous ne sentez point l'Auteur.*

Sara n'étoit gueres en état d'inspirer de l'amour , & un amour violent , jusqu'à être enlevée par Abimelech Roi de Gerara , puisqu'elle avoit alors quatre - vingt-dix ans. Qu'on ne dise pas qu'elle pouvoit encore être à cet âge dans un état florissant : car le texte de Moïse dit dans le Chap. précé-

R vj

dent : *Et desiderant Sara fieri muliebria* : & elle-même dit , en se moquant , lorsque l'Ange annonça qu'elle auroit un Enfant : Quoi après que j'aurai vieilli , & que mon Seigneur sera devenu vieux , je me présenterai encore au plaisir ? *Postquam consenui , & Dominus meus vetulus est , voluptati operam dabo ?* Ce qui fait voir , qu'elle ne se regardoit plus propre aux plaisirs de l'amour.

Le Dominiquain a fait une grande faute , de mêler le burlesque avec l'héroïque , dans sa flagellation de S. André , où il a représenté un Soldat qui se moque d'un autre , qui tirant une corde , étoit tombé à terre. Ces

Tortes de niaiseries doivent être bannies d'un sujet sérieux. Boileau a judicieusement blâmé S. Amant, de s'être arrêté à faire trop curieusement la description d'un petit enfant, qui badine avec un caillou dans le passage de la mer rouge, & d'avoir quitté Moïse, Pharaon, & les douze Tribus d'Israël, pour s'en aller jouer à la pierrette avec un petit garçon. Le Caravage a fait une pareille faute, en représentant un vilain incident, dans un sujet grave & sérieux; c'est dans la fraction du pain; un des pelerins reconnoissant le Seigneur, laisse tomber le vin sur sa robe & sur ses habits, dans l'attitude d'un homme qui tireroit de l'estomach;

Mais il ne faut pas s'étonner de cela, puisque de toutes les parties du Peintre, le Caravage n'avoit que la main, & qu'il se faisoit une gloire d'enchaîner le genie sous l'invention servile & aveugle de la Nature.

M. Moisant de Brioux, Conseiller au Parlement de Mets, fait fort bien des vers latins, il en a fait sur son coq qui sont excellens. Il demeure à Caën sa Patrie, où il tient Academie de beaux Esprits. Je me souviens de l'Epitaphe qu'il a faite de M. Scarron: la voici.

*Voir les ris tout en pleurs, est une
étrange chose,
Et qui surprend d'abord;*

*Mais qui ne surprend plus , quand
on en sçait la cause ,
Helas ! leur Pere est mort.*

Il y a une premiere place dans l'estime des hommes. L'habile homme , qui vient le premier , l'occupe , & n'en est point déposé par un plus habile homme qui vient après lui. Raphaël sera toujours le premier Peintre de l'Univers, quand la Nature prendroit soin à former un homme avec tous les talens pour la Peinture ; comme Quinault , le premier Poëte Lyrique , & Lully , le premier Musicien. Balzac & Voiture ont excellé les premiers à faire des Lettres, & aucunes depuis n'ont fait fortune , non pas même

celles de Madame de Sevigny , qui sont si polies , si vives , & si délicates. Si vous écrivez de bonnes choses dans ce genre , elles ne réussiront point ; donnez-leur un autre nom , elles réussiront. Si vous faites des caractères meilleurs que ceux de la Bruyere (s'il est possible qu'il s'en puisse faire de meilleurs) ils ne feront pas regarder , si vous leur donnez le nom de caractères ; donnez-leur un nom nouveau , ils réussiront.

C'est le crime & non pas le supplice qui fait l'infamie. Y a-t-il quelqu'un qui n'aimât mieux être à la place de Socrate , qu'en celle de ses Juges. Je sçai bien que la vertu a assez peu de crédit chez

les hommes, pour en trouver qui préféreroient dans leur cœur, la situation où se trouvoient alors ces Juges iniques, à celle de cet illustre malheureux : mais je suis sûr qu'il ne s'en trouvera pas d'assez imprudens, pour oser faire un aveu si honteux. Lorsque j'entrepris de donner la vie de Socrate, je n'avois pas plus de vingt-deux ans. Cet Ouvrage fut si bien reçu du Public, que je me mis en tête de traduire tout Xenophon ; tellement qu'après les *Mémorables*, je travaillai à traduire la *Cyropédie* : J'étois prêt de mettre cet Ouvrage sous la presse, lorsque M. le Fevre de Saumur m'offrit ses services, par une Lettre fort obligeante, dont je le remerciai

de même. Joseph Scaliger prétendoit que la *Cyropédie* étoit une Histoire fabuleuse ; & moi au contraire je prétens prouver , qu'il n'y en a point de plus véritable. J'ai fait des recherches sur la vie de Cyrus , par lesquelles je fais voir , que les plus nobles & les plus certaines preuves pour justifier la vérité de son Histoire , se doivent tirer de l'Ecriture-sainte. Car , comme le plus celebre témoignage , que nous aïons de Cyrus, s'est conservé dans Isaye , & que dans tous les Livres sacrez , il est encore parlé de plusieurs circonstances de l'Histoire du siècle de Cyrus ; sans doute ce doit être un argument invincible de la fidélité avec laquelle Xenophon a

écrit cette Histoire, que le rapport admirable qui se rencontre entre lui & les Auteurs sacrez. C'est ce que j'ai examiné avec assez de diligence, pour pouvoir dire que j'ai remarqué des conformitez, qui sont échappées à des yeux assez clairvoians : comme entre-autres, celle de la servitude des Juifs, qui devoient être soixante - dix ans sous la domination des Rois de Babylone, & dont ils devoient être délivrez par Cyrus. C'est en consequence de ce grand bienfait, que Cyrus étoit promis aux Juifs, dans cette admirable Prophetie du quarante-cinquième Chapitre d'Isaïe, où ce Monarque est nommé par son nom, si long-tems avant sa nais-

fance. Voici ce que dit le Seigneur à son oint : *Cyrus*, de qui j'ai pris la main, pour prosterner les Nations devant sa face, & pour faire que les Rois s'enfuient devant lui. Et plus bas : *C'est lui qui bâtit ma Ville, & qui délivrera mes captifs, non à prix fait, ni à force de présens*, dit le Seigneur des Armées. Et c'est ce qui fut executé en cette année, que l'Ecriture appelle, *la premiere année du Regne de Cyrus*, & lorsque les 70. ans prédits par le Prophete *Jeremie*, pour la durée de la servitude des Juifs furent expirez. Ce sont les propres termes d'*Esdras* : *l'année premiere du Cyrus, pour accomplir la parole du Seigneur, qui étoit sortie par la bouche du Prophete Jeremie, le Seigneur suscita l'esprit de*

Cyrus , Roi des Perses , & le reste.

Il y a des choses ridicules à force d'être vraies. Comme la réponse qu'Aufone fait faire à Jupiter Ammon dans une de ses Epigrammes. Ce Dieu étant interrogé par un Coureur, un Athlete & un Luteur , s'ils remporteroient le prix aux Jeux Olympiques ; il répondit gravement , & sans obscurité, contre la coutume des Oracles ; *qu'infailiblement le Coureur remporteroit la victoire , si personne ne le devançoit à la course ; l'Athlete , si personne ne combattoit mieux que lui ; & le Luteur , si personne ne le mettoit par terre.*

Monsieur Bouillaud , Mathe.

maticien , Astronome , Grand Chronologifte , & ſçavant dans la Philoſophie de Platon , eſt de Loudun ; il a été à M. le Préſident de Thou ; il eſt preſentement auprès de M. Dupuy , Sieur de S. Sauveur , depuis la mort de M. Dupuy ſon Frere ; il a écrit divers Traitez , & une Lettre *de Eccleſiis Luſitanicis* , pour montrer que le Roi de Portugal peut & doit élire des Evêques.

Je ne ſouhaite pas , comme Horace , que la Nature m'eût fait naître au ſiecle des Heros ; car il n'y a rien de ſi ridicule , & de ſi mal entendu , que de ſouhaiter d'avoir été , & de n'être plus. Outre cela , comme il y avoit des

sots en cetems-là, aussi-bien qu'en celui-ci ; & que l'étoile sous laquelle je suis né , étoit au Ciel , & versoit les mêmes influences , il n'est pas fort sûr que ma naissance eût été plus heureuse. J'aurois bien pû être aussi sot avec un nom grec & une longue robe , que je le suis à present en juste-au-corps. Il me semble qu'il seroit plus raisonnable de souhaiter, que les anciens Heros fussent de notre tems , & que la Nature eut retardé d'une vingtaine de siecles la production de ces belles ames , dont elle a orné la jeunesse du monde : mais il faudroit aussi que les mœurs anciennes eussent passé jusques à nous : car je craindrois fort pour la vertu d'un

Heros , dans la corruption où nous sommes. J'aurois peur que Socrate, Epaminondas & Caton, ne fussent pas si gens de bien à Paris, à Londres ou à Amsterdam, qu'ils ont été à Athenes, à Thebes & à Rome. Lorsque l'air n'est que legerement infecté , il n'y a que les foibles qui y succombent ; mais si la contagion devient générale & extrême , elle emporte les plus robustes ; & il n'y a point de force de temperamment qui lui résiste. Elevez dans le goût de l'injustice & de l'intérêt , prévenus dès le berceau pour le luxe & pour la volupté ; que pourroit-on esperer de la beauté de leur naturel, sinon qu'ils n'eussent été que mediocrement injustes, voluptueux & intéressés. Ils eussent

eussent été gens de bien à notre maniere , & très-differens de ce qu'ils ont été ; de même que les arbres qui sont transplantez dans un mauvais terroir , ne portent plus de fruits de la même bonté , ni avec la même abondance. Notre vertu est bien differente de celle des anciens ; épuisée à combattre les préjuges , la coutume , & le mauvais exemple ; il semble qu'elle ne trouve plus de force , pour s'élever aux grandes actions : la leur au contraire , libre dès sa naissance , ne faisoit des efforts , que pour s'agrandir , & pour se surpasser elle-même : semblables à ces convalescens , qui véritablement ne sont plus malades , mais qui n'ont encore ni force , ni couleur ,

S

ni embônpoint. C'est bien assez pour nous, de demeurer dans une innocence impuissante ; & on ne doit pas nous demander les effets d'une vertu ferme & vigoureuse. Il le faut avouer ; il y a des tems favorables à la vertu , & d'autres qui lui sont funestes. Il n'étoit pas étonnant de trouver un bon Capitaine au siecle des Fabrices , & des Scipions , parce qu'alors , dit un excellent Orateur , on étoit animé par l'exemple , & un brave homme en trouvoit toujourns un plus brave qui le piquoit d'émulation. De même , je crois qu'il n'étoit pas fort difficile d'être vertueux à Sparte , ou à Rome , pendant les premiers âges de la République. On naissoit dans l'engage-

ment d'être homme de bien ; les vertus étoient vulgaires & domestiques ; qui n'étoit pas intrepide , patient , ou magnanime , ne se consoloit pas comme nous , de se voir inférieur aux grands hommes d'un autre siècle ; il avoit la honte de ne pas ressembler à son Compatriote , à son Pere , à son Frere , quelquefois même à son Esclave. Que ne devoit-on pas attendre alors d'une belle ame, qui s'efforçoit de se distinguer parmi un Peuple vertueux ? A quel point ne faut-il pas qu'elle pousse la générosité , pour se faire remarquer dans une Ville , où le mépris de la mort & de la douleur , étoit la vertu des femmes & des enfans ? On le peut dire avec vérité, cette

haute mesure du courage vulgaire , a été la cause des grands efforts du courage heroïque , & il a falu qu'il ait entrepris de se surpasser , pour executer des choses si surprenantes. Il n'est pas extraordinaire que l'on trouvât à Rome tant de gens qui méprisassent les richesses , lorsque l'on voïoit les premiers Magistrats se charger du poids des affaires , non pas dans la vûe d'amasser de grands biens, de bâtir des Palais magnifiques , ni de paroître en public superbement vêtus , & environnez d'une foule d'esclaves , mais par le seul desir de posséder une Statuë dans la place publique , ou de recevoir l'honneur d'un Triomphe. Il n'étoit pas honteux alors d'être

pauvre avec les Triomphateurs & les Conquerans ; & personne ne songeoit à une opulence , qui ne donnoit nulle distinction , & qui n'attiroit aucune estime. Ce n'étoit pas le plus ou le moins de pieces d'or , qui faisoient remarquer un Consul ; c'étoit le plus ou le moins de belles actions. On comptoit les vertus , de même que l'on compte à present les revenus. Les Grands Hommes ne se paroient point du nom de leurs Terres ; elles n'étoient pas assez considérables : mais ils portoient le nom des Roïaumes qu'ils avoient conquis. Un morceau de pierre, ou une branche d'arbre , étoient tous les trésors de ces gens-là : quatre syllabes ajoutées à leur nom , étoit

S iij

le premier heritage de toute une Famille. Telles étoient les richesses de ces hommes magnanimes ; richesses que le vertueux pouvoit posséder en toute sûreté , & qui pour ne se pouvoir communiquer , n'attiroient point le flateur , ni le pernicieux ministre des voluptez. L'homme veut être estimé ; il aime la gloire , & court naturellement où il la voit attachée. Il n'y a pas de doute que ce Laurier que recevoit le Triomphateur au Capitole , ne fit soupirer tous les Romains pour la vertu , de même que le respect que s'attirent aujourd'hui les riches habits , & les pompeux équipages , tourne tous nos desirs vers les richesses : il n'y avoit alors qu'un

chemin pour se faire estimer ; c'étoit d'avoir de la vertu : à present, on en a trouvé un plus court & plus facile, c'est de devenir riche ; & il ne faut pas s'étonner , si on y court en foule. Il en est de la Vertu comme des Arts ; c'est l'honneur qui l'entretient. L'on peut dire qu'elle est de la nature de toutes les autres occupations des hommes , qui ne nous attirent que par l'esperance de la gloire , & qui demeurent negligées , si-tôt qu'elles manquent d'approbateurs. Que l'on rende à la vertu l'honneur qu'elle recevoit autrefois , nous ne manquerons pas de vertueux ; mais tandis qu'elle sera méprisée , qu'elle demeurera rampante sur la terre ,

S iij

il ne faut pas prétendre que personne la recherche. Si l'estime que les Grecs ont fait de la Peinture , a produit de si grands Peintres ; & si le mépris au contraire que les Romains ont fait de cet Art , est au sentiment de Ciceron , l'unique cause pour laquelle ils n'ont point eu de Polygnotos , ni de Parrhasius , on peut dire , que l'honneur que l'on portoit autrefois à la vertu , a donné tant de grands Hommes à l'Antiquité ; & que le mépris où elle est tombée dans notre siècle , est cause que nous en manquons. Car enfin , il ne faut point accuser la Nature , de ce qu'on ne doit attribuer qu'au malheur du tems ;

il seroit ridicule de croire, qu'elle se fût épuisée par les liberalitez qu'elle a faites à ses premiers Enfans ; ou qu'elle nous aimât moins, pour être venus plus tard. Non , sans doute , la Nature n'est pas capable de prendre du dégoût pour son Ouvrage , ni de dégénérer dans ses productions. Il naît encore tous les jours de belles ames , & de la même force que celle des Héros ; mais , comme j'ai déjà dit , le malheur de l'éducation , la corruption de nos mœurs les offusquent , & les empêchent de paroître avec tout l'éclat qui leur est naturel.

En 1673. Madame Colbert

S v

m'engagea d'aller à sa belle Maison de Sceaux avec elle , & plusieurs autres personnes de distinction. Cette Partie produisit la petite nouvelle historique que j'ai faite , intitulée , *le voiage du Valon tranquille*. J'y ai fait le portrait de plusieurs personnes , sous des noms empruntez , même jusques au mien , que j'ai donné sous le nom d'Amoxite. Il y a dans ce petit Ouvrage , des Vers dont j'ai imité la pensée d'une Epigramme de l'Anthologie. C'est une Femme dont le Mary est mort , & avec lequel elle avoit assez mal vécu , qui adresse ces vers au défunt.

*Reçois de moi , chere moitié ,
Pour gage de mon amitié ,*

*Ce Tombeau qu'aucun ne t'envie.
Je dois bien justement te rendre cet
honneur :*

*Car le dernier jour de ta vie ,
Fut le premier de mon bonheur.*

Martial , Epig. 54. l. 12. dit :
*Vous êtes Rousseau , mon pauvre Zoi-
le , vous êtes Bigle , vous avez les
lèvres noires , & le pied petit : c'est
un grand miracle , si vous valez quel-
que chose.* Cette Epigramme nous
fait voir le goût des Anciens tou-
chant la personne ; celui de notre
siècle est le même , à la réserve
d'avoir le pied-petit , qui n'est
point regardé chez nous , comme
un mauvais signe ; à moins que
Brevis pede , pied court , ne voulut
dire un Boiteux. C'est une Obser-

S vj

vation à quoi les Interpretes n'ont pas pris garde ; & en ce cas , cela reviendrait à notre Proverbe ; que ceux qui sont marquez au B , ne valent pas grande chose , comme *Bigle* , *Boiteux* , &c. Girac cite cette Épigramme , en reprenant Voiture , d'avoir loué M. de Schomberg d'avoir le pied petit.

Le Roi immédiatement après la prise de Philisbourg , du mois d'Octobre dernier , aiant découvert le Traité du Prince d'Orange avec les Anglois , qui avoit été signé dès le deux Août précédent , fit offrir à l'Empereur , de lui rendre Philisbourg & Fribourg razez , de se rapporter des Droits de Madame , sur le Palatinat , à des Arbitres , & de se contenter de

l'estimation des choses, fonds ou meubles en deniers ; apparemment pour traverser plus sûrement les desseins du Prince d'Orange. Les droits de Madame, Femme de M. d'Orleans, Frere unique du Roi, sur le Palatinat, sont considérables. Ils consistent non-seulement en meubles & pierreries, dont Monsieur avoit reçu partie du Prince Electeur de Neubourg, & dont il avoit donné quittance; mais encore en tous les fonds & biens allodiaux, d'acquêts & conquêts de tous les précédens Electeurs Palatins, depuis sept ou huit cens ans, & des Princes Palatins de la même Famille, du dernier desquels elle étoit unique heritiere, sans toucher au patrimoine

affecté à l'Electorat. C'a été cet Electeur Palatin , de la Maison de Neubourg , Beau-pere de l'Empereur , du Roi de Portugal , & bien-tôt du Roi d'Espagne , qui avoit lié toutes les Intrigues & les Ligues des Princes d'Allemagne , contre le Roi de France ; juste sujet du ressentiment du Roi, & du traitement qu'il lui a fait, de brûler son Pais.

Je me suis entretenu avec le Ministre Claude , sans le connoître , dans le Jardin du Luxembourg ; il m'a paru fort sage , sçavant & sincere , avoüant bonnement les endroits foibles de chacune des Religions , la Catholique & la Calviniste , & sur tous

les points que nous agitâmes de tres-bonne foi. Il m'a confessé ingenuement , que la plus belle chose qu'il eut jamais lûë , étoit le Canon de notre Messe. Il est mort en Hollande , âgé de 68. ans. Il n'étoit pas des meilleurs Prédicateurs, mais il écrivoit bien. Son fils étoit Ministre de la Chapelle du Prince d'Orange à la Haye.

Les Atheniens étoient les Peuples les plus spirituels de la Grece; & Paterculus dit fort bien ; *Qu'il sembloit que l'esprit des Grecs fut renfermé dans les confins de l'Attique , de même que les corps étoient répandus dans toutes les autres contrées.* C'étoit-là , pour ainsi dire, le ter-

roir des Philosophes, des Orateurs,
 ° des Poëtes, des Peintres, des Mu-
 ficiens, des Sculpteurs, & des Co-
 mediens; mais c'étoit-là auffi, où
 se trouvoient les fourbes, les men-
 teurs, les médifans, les envieux,
 les faineans, & les chicaneurs;
 parceque ces mauvaises qualitez
 font ordinaires aux gens d'esprit.

Quelque titre que donne M.
 de Scudery, à la conquête d'Ala-
 ric, c'est une usurpation épouvan-
 table; & la prise de Rome est ac-
 compagnée de barbaries & d'in-
 humanitez, qui ne font point le
 fujet d'un Poëme épique, dont
 la fin doit être juste, agréable, &
 vertueuse: ainsi, quoique M. de
 Scudery dife d'abord que Dieu

vouloit punir les Romains , & se servir d'Alaric pour ce sujet ; il ne s'ensuit point que cette victoire puisse être louée & estimée vertueuse ; puisqu'après tout , Alaric n'est que le bourreau & l'exécuteur de la Justice divine : ainsi son action n'est point une action héroïque , ni le sujet proportionné d'un Poëme de cette nature. Un bourreau qui tuë le plus grand criminel de la terre , ne merite point de louanges d'une action , qui seroit louable dans un autre , qui en auroit défait le monde par une autre voie. Le meurtre de Periphétés & de Sinnis , ont rendu Thesée fameux , qui avoit puni ces infâmes voleurs ; mais cette punition n'eût point été glorieuse

au Bourreau d'Athenes. Ainsi donc , si on considere Alaric , comme l'instrument de la vengeance de Dieu , son action n'est point héroïque , ni propre au Poëme épique. Si on le considere autrement , c'est une injustice criante. En effet , pour me servir d'un exemple tout pareil ; quoique Nabuchodonosor ait aussi été le fleau , dont Dieu se servit autrefois , pour punir Jerusalem de ses idolâtries , pense-t'on qu'il fût beau de chanter la victoire de ce Roi ; quoique Dieu dise en termes formels, *qu'il le menera contre Jerusalem?* Seroit-il séant de regarder ce Prince comme un Héros , & de décrire avec éloge , comme il pilla le Temple , comme il fit

violenter les femmes & les filles , & comment il emmena les Levites & le Peuple en Captivité? Les Prophetes , qui sçavoient bien ce secret de la Providence divine , ne promettoient-ils pas au Peuple , pour le consoler de ses miseres , que Babylone périroit un jour? Ne le souhaitoient-ils pas même? Ce qui montre bien , que quoi qu'ils reçûssent avec soumission cette punition de la main de Dieu; néanmoins ils souhaitoient que celui qui leur cauçoit ces maux , fût puni en sa personne. Ainsi , si l'on trouve Alaric propre pour un sujet de Poëme héroïque ; la prise de Jerusalem en feroit pareillement un beau sujet , tout de même que la prise de Constantinople.

Nous ne pouvons encore à présent entendre qu'avec horreur, que des Goths, dont le nom seul est odieux à un Peuple poli, aient ruiné les plus belles Villes du monde, & aient démoli tant de beaux Temples, & tant de superbes Maisons. Comment voudroit-on donc que le Lecteur s'intéressât dans le succès du Héros de M. de Scudery ? Tout au contraire, on ne le voit triompher qu'avec douleur ; on est fâché de sa prospérité, & l'on voudroit qu'elle ne lui fût jamais arrivée. Mais si le sujet ne vaut rien en gros, il n'est pas mieux executé en détail : ce ne sont qu'enchantemens contre le precepte d'Horace.

*Nec Deus interfit, nisi dignus vindice
nodus.*

Outre cela , tous les personnages de ce Poëme , qui sont de Nations différentes , s'entendent les uns les autres , sans qu'on sache par quel moïen cela arrive. Cela pourroit peut-être passer , si le Poëte n'en disoit rien ; mais il semble qu'il veuille qu'on lui fasse cette objection , puisque quand son Hermite parle à Alaric , il remarque qu'il lui parle en langue Gothique : pourquoi en cet endroit faire cette réflexion , s'il ne la fait nulle part ailleurs ?

Il arrive souvent que c'est plutôt par amour propre , que faute de connoissance , que nous laissons tant de défauts dans nos Ouvrages. Les Poëtes sur-tout , & les

Peintres , sont fujets à avoir beaucoup de tendresse pour toutes leurs productions; & c'est pour eux une operation bien douloureuse , que d'en retrancher quelque chose. Un Poëte reconnoitra bien, qu'une pensée qui lui sera venuë dans la chaleur de l'anthoufiasme n'est pas juſte , ou qu'elle ne convient pas à ſon fujet : mais elle aura quelques brillans qui lui plaiſent , & qui lui feront deſirer de la conſerver. Il balance , la raiſon lui met la plume à la main pour la ſupprimer; mais il ſ'attendrit auffi-tôt ; & l'amour propre obtient facilement grace pour elle. Senèque nous a conſervé un exemple de cette tendreſſe d'Auteur en la perſonne d'Ovide. Quelques-uns

de ses amis lui aiant conseillé de supprimer dans ses ouvrages trois ou quatre vers, qui ne lui faisoient pas honneur, il y consentit, à condition qu'ils ne trouveroient rien à reprendre, à trois autres vers qu'il alloit écrire à part, les priant d'écrire aussi de leur côté ceux qu'ils vouloient retrancher. Etant convenus de cette condition, il se trouva que les trois vers que ses amis avoient condamnez, étoient les mêmes que ceux pour qui il avoit demandé grace, & il leur fit voir par-là, dit Seneque, qu'il n'ignoroit pas ses défauts, mais qu'il ne pouvoit les haïr. Je m'étonne qu'un homme qui avoit brûlé les quinze livres des Métamorphoses, dans le dessein de

les supprimer, fût si difficile pour trois vers.

La Chronique d'Eusebe, traduite & augmentée par saint Jérôme, marque la naissance de Catulle, l'an deux de la cent soixante-treizième Olympiade, & sa mort l'an quatre de la cent quatre-vingtième Olypiade; ce qui enferme trente années de vie. *Catullus*, dit-il, *trigesimo ætatis sue anno moritur*; & c'est sur cette autorité, que Crinitus l'a écrit de la sorte dans la vie de Catulle, qu'il nous a donnée parmi celle des autres Poëtes latins. Cependant comme l'an deux de la cent soixante-treizième Olympiade, répond à l'an six cent soixante-
six

six de la fondation de Rome ; il s'ensuit de-là, que Catulle est mort l'an six cent quatre-vingt-seize de la Ville de Rome ; auquel tems Cesar ne faisoit que commencer les Conquêtes des Gaules ; car son premier Consulat , pendant lequel il obtint le Gouvernement des Gaules , tombe en l'année six cent quatre-vingt-quatorze de Rome ; & ce fut en ce tems-là , que se firent les Mariages si pernicieux à la Republique ; je veux dire , celui de Julie , fille de Cesar avec Pompée , & celui de Cesar avec Calpurnie , fille de Pison ; cependant il n'est pas possible que Catulle soit mort la deuxième année du Gouvernement de Cesar dans les Gaules , puisqu'il nous

T

apprend lui-même, qu'il avoit vû l'expédition de Cefar en Angleterre, qui ne fe fit qu'en la quatrième année de fon Gouvernement des Gaules, & 698. de Rome; ce qui fe prouve par ces vers:

*Sive trans altas gradietur Alpes,
Cesaris visens monumenta magni,
Gallicum, Rhenum, horribiles, &
ultimosque Britannos.*

De plus il paroît par cet autre vers de l'Epigramme contre Cefar:

Socer generque perdidistis omnia,

que notre Poëte a vû les guerres civiles, & les révolutions que ces guerres ont causées. Or ces guerres ne commencerent qu'en l'année 704. de Rome, & la bataille de Pharsale se donna l'an 705. Enfin il paroît encore par ces

vers de la même Epigramme :

*Paterna primum lancinata sunt
bona.*

*Secunda præda Pontica ; inde tertia
Ibera.*

que Catulle a survécu à la victoire que César remporta sur Pharnace Roi de Pont, qui fut si prompt, que lui-même s'étonnant de son bonheur, écrivit à Rome ces trois mots si fameux, *veni, vidi, vici*. Or cette guerre est marquée l'an de Rome 706. & qu'il avoit vû encore la guerre d'Espagne, qui n'arriva qu'environ l'an 708. de Rome: car on peut dire qu'en cette Epigramme, les guerres de César sont rapportées de suite : *Rectus est ordo omnium bellorum quæcunque profligavit Cesar, primum*

T ij

Gallici , deindè Britannici , tertio Pontici , quarto Hispanici , quæ omnia gradatim recenset , prout tempore gesta sunt : comme dit Scaliger sur ces vers , sans qu'il nous avertisse néanmoins , combien cela est contraire à ce que dit S. Jérôme , touchant la naissance & la mort de Catulle. De tout cela il s'ensuit , que ce Poëte a vécu douze ans après l'année où l'on a marqué sa mort ; & ainsi , ou qu'il a vécu plus de trente ans , ou qu'il est né plus tard que nous ne l'apprenons de cette célèbre Chronique.

J'aimois véritablement M. de Pinchesne , & je le voïois comme un bon ami , sa qualité d'Auteur

à part ; car j'étois très-patient admirateur de ses Ouvrages. Santeuil le trouva un jour chez moi, qui me faisoit la lecture du Privilege qu'il avoit obtenu pour certain Recueil de Poësies qu'il vouloit donner à Cramoisy. Santeuil écouta assez tranquillement Pinchesne ; mais lorsqu'il prononça ces mots du Privilege : *Et faisons très-expresses défenses à tous Imprimeurs, &c.* Santeuil l'interrompit brusquement , en lui disant, *que cette clause étoit inutile. Point tant que vous le croïez*, lui répondit froidement Pinchesne : *je fais les frais de l'édition. Bon pour cela*, repliqua Santeuil, *mais il faut aussi faire afficher, que vous donnerez de l'argent à ceux qui vou-*

dront lire votre Livre. Je vis l'heure
 que les deux Poëtes alloient se par-
 ler un peu plus rudement, lors-
 que l'on servit le dîné, dont je
 les avois prié tous deux. Pendant
 le repas, Pinchesne eut la rage de
 reciter des vers qui faisoient par-
 tie du Recüeil dont je viens de
 parler; je me souviens des deux
 suivans, qui m'ont bienfait rire.

*L'être humain imparfait, que la
 nature donne,*

*Qui rampe, seche, tombe, & qui
 n'est rien sans Dieu.*

Je dis en moi-même, il l'en faut
 croire à son serment, car il en jure,
 le bon-homme. Santeüil ne prêta
 aucune attention à ces vers; je
 me contentai d'en rire sous cappe:
 cependant au sortir du dîné, je

voulus faire accroire à Santeüil , après que Pinchesne nous eut quitté , qu'il avoit applaudi à ces vers , parce que je lui avois entendu dire plusieurs fois , *cela est bon. Morbleu* , me dit Santeüil , tout en colere , *j'en serois bien fâché : ce n'étoient pas ses vers que je trouvois bons , c'étoit ce que je mangeois.*

M. de la Feüillade, M. de Noailles , M. de Boisfranc , qui est Intendant de M. le Duc d'Orleans , & M. de Varillas , quatre Compatriotes du Pais de la Marche en Limosin , étoient quatre sortes de genies tous opposez les uns aux autres. M. de Varillas a été Précepteur du fils de M. le Marquis de

Carman. Il avoit une rougeur d'yeux , qui lui étoit venuë à l'âge de deux ans & demi , par une petite verole. Il m'a avoué qu'il n'avoit jamais été propre à autre chose qu'à l'étude , où il s'étoit appliqué à cause de cette incommodité : il m'a assuré quelque chose de plus surprenant ; c'est qu'âgé de soixante-dix ans, il étoit encore tel qu'il étoit sorti du ventre de sa mere , pour la pureté. Il avoit six couvertures la nuit ; pendant l'Eté , & il en ajoûtoit deux en Hyver. M. Menage & M. Arnauld en avoient aussi huit, non seulement chaudes , mais pesantes. M. Arnauld & M. de Varillas étoient d'une complexion fort délicate. Ce dernier étoit obligé

d'attendre quatre heures après son souper à se coucher, faute de quoi il ne digeroit pas, & le lendemain il avoit immanquablement le dévoyement. M. de Varillas ne pouvoit travailler plus de deux heures de suite à sa composition, parce qu'il le faisoit d'une extrême application, & que cette attention épuise beaucoup. Au bout de deux heures, il en mettoit deux à se reposer, & retravailloit ensuite deux autres heures; ce qui faisoit sa traite sérieuse du jour, qu'il commençoit depuis cinq heures du matin jusqu'à sept, & depuis neuf jusqu'à onze. L'après midi, il se promenoit jusqu'à cinq heures, & ne faisoit gueres d'ouvrages sérieux aux autres heures du jour.

Le fameux M. Arnauld étoit de même que lui ; il ne pouvoit composer plus de quatre heures le jour.

On a beau faire de fortes résolutions contre le sexe, on a beau en connoître les défauts, il n'est pas en notre pouvoir de le haïr parfaitement: Nous avons dans le cœur un certain amour naturel pour les femmes, qui détruit tôt ou tard la haine que nous aurions résoluë contre-elles. Pygmalion qui avoit pris une si forte aversion pour le sexe, qu'il avoit résolu de passer sa vie dans le célibat, ne laissoit pas de s'amuser à faire d'excellentes statuës de femmes ; de se plaisir à représenter les agré-

mens dont la nature les a pourvûës. Son cœur parloit dans ses ouvrages , sans qu'il s'en apperçût , & il semble que la nature se plaisoit à le confondre , en le contraignant de chercher dans son art, un contentement dont il avoit résolu vainement de se priver.

Il est de l'usage en Angleterre & en Ecosse , que quand un homme épouse une heritiere de plus grande qualité que lui , il quitte son nom & ses armes , pour prendre le nom & les armes de sa femme : témoin le Duc d'Hamilton , aujourd'hui Président de la Convention d'Ecosse , qui est de la Maison de Douglas , dont il a quitté le nom & les armes, pour

Tvj

prendre le nom & les armes de la Maison d'Hamilton, en épousant l'héritière : de même que le défunt Comte de Montmouth, qui s'appelloit Scot, nom d'une ancienne Famille d'Ecosse, & qu'il a quitté, en épousant l'héritière de Montmouth. Le Prince d'Orange proclamé Roi d'Ecosse par la Convention, a donné au Duc d'Hamilton, dont je viens de parler, la Vice-Royauté d'Ecosse, héréditaire à sa Famille ; ce qu'il a prétendu avoir droit de faire, sauf à le faire confirmer par le Parlement dans la suite, s'il en est besoin.

Le Cardinal de Richelieu a fait faire deux différentes enquê-

tes , pour découvrir si quelqu'un pourroit lui donner des nouvelles de Calvin. Un Chanoine extrêmement vieux , interpellé en l'une de ces Enquêtes , de dire la vérité sur les saints Evangiles , sur lesquels il jura , déclara qu'il l'avoit connu étant à Paris , & qu'un jour il le rencontra dans le Fauxbourg S. Victor , déguisé en habit de Vigneron , aiant une hoüe à la main : le Chanoine ne laissa pas de le reconnoître en cet état ; il l'arrêta , & lui demanda où il alloit en cet équipage. Calvin lui dit qu'il venoit de s'évader du College du Cardinal-le-Moine , qu'il avoit changé son habit contre celui d'un Païsan , à qui il avoit donné de l'argent de retour ;

qu'il se déguisoit ainsi, pour fuir les poursuites du Lieutenant Criminel Morin, qui le faisoit chercher pour sa Doctrine, & qu'il alloit s'enfuir dans les Païs Etrangers. Le Chanoine, lui dit, pourquoi aussi vous amusez-vous à donner dans les opinions nouvelles, que ne les laissez-vous-là? A quoi Calvin répondit, qu'il étoit vrai qu'il avoit tort, de s'y être arrêté; mais que comme il s'étoit engagé trop avant dans le Parti, & qu'il y avoit acquis de la réputation, il falloit continuer d'y vivre, ou mourir à la peine.

L'Irlandois est plus différent de l'Anglois, que le François ne l'est de l'Hebreu; l'Anglois & l'E-

cossois approchent fort, & ne diffé-
 rent qu'en dialectes : l'Anglois
 est dérivé de l'Alleman Saxon ,
 par rapport à l'origine de la Na-
 tion.

Ligniere avoit une grande vi-
 vacité , tant dans ses reparties ,
 que dans ses vers , qu'il compo-
 soit avec une grande facilité ; il
 étoit assez bien venu auprès des
 Dames , desquelles il a dit à ce
 sujet.

*Mes Vers m'ont servi près des
 belles ,*

Les plus fieres , les plus cruelles ,

Ont eu pitié de mon tourment :

J'en ai des preuves assez amples ,

Et j'en citerois des exemples ,

Si je n'étois discret Amant.

Ligniere se louïoit assez souvent lui-même ; ce que l'on peut voir par ces vers , qu'il adresse à M. de Benferade, & qu'il me recitoit dernièrement.

*... Je me suis acquis quelque estime ,
En de certains Recüeils de rime ,
Où nous voïons souvent Montréüil,
Vous y passez pour un Oracle ,
Vous êtes dessus le Pinacle ,
Et l'honneur de chaque Recüeil.*

*Je pourrois bien encore dire ,
Que j'ai paru dans la Satyre ,
Et que la mienne pique fort :
D'aucuns en ont eu l'ame atteintes ;
Je n'en veux plus parler , de crainte
De réveiller le chat qui dort.*

J'avois presque pour ennemie

*Toute la docte Academie ,
Et bien loin de m'avoir détruit ,
Mes Stances & mes Epigrammes ,
Ont contenté d'illustres Dames ,
Et mes Portraits ont fait du bruit.*

Il est dangereux de se roidir contre la coutume , & ceux qui l'ont fait , y ont très-rarement réussi. Que manquoit-il à la cause de Socrate , & à celle de P. Rutilius Rufus , qui le voulut imiter ; sinon quelques formalitez reçues en ce tems-là , un tour d'éloquence , quelques prieres , quelques larmes feintes , qui seules pouvoient déterminer les Juges à leur être favorables. Quelle folie de préférer la mort & l'exil à un peu de complaisance ; c'est acheter

bien cher le plaisir de voir les autres avoir tort ; & à considérer la chose avec attention , qui est le plus condamnable , ou d'un Peuple ignorant & prévenu , qui suit aveuglément la coutume , ou d'un homme éclairé , qui s'opiniâtre à n'y point déférer , qui veut que les autres fassent de bonnes actions à sa manière , & qui leur ôte les moyens d'en faire de la seule manière dont ils sont capables ? Il faut agir avec les Philosophes comme avec des Philosophes ; avec le Peuple comme avec le Peuple ; avec des hommes prévenus , comme avec des hommes prévenus : qui ne le fait pas , tombe dans le même ridicule , que celui qui se serviroit d'une Langue inconnue ,

à celui à qui il parle , sous pré-
texte qu'elle exprimeroit ses pen-
sées d'une maniere plus heureuse,
plus noble , & plus énergique. Il
y a même de l'injustice à vouloir,
que le Peuple se défasse tout d'un
coup des préjugés, dont on ne se
défait que peu à peu, & avec beau-
coup de peine ; & qu'il se trouve
transporté en un instant au même
point de vûë, où vous n'êtes par-
venu , que par une longue médi-
tation. Un des principaux fruits
de la sagesse , c'est à mon avis,
de connoître que tout le monde
ne peut pas être sage. Que la con-
noissance de la verité serve à recti-
fier notre jugement , & nous em-
pêche d'être les dupes de la cou-
tume : que l'étude de la sagesse ,

rompe tout commerce de notre ame avec l'ingratitude, l'injustice, l'intérêt & l'ambition ; mais qu'il ne nous empêche pas de vivre avec les ingrats , les injustes , les intéressez , & les ambitieux. La Nature les a joints avec nous du lien de la société , & ils nous sont quelquefois très-nécessaires. Soïons au-dedans comme on doit être au-dehors , comme il est nécessaire que nous soïons. Purifions notre ame , avec toutes les *Expiations Philosophiques* : Pensons comme Socrate & comme Seneque , mais ne croïons pas que ce soit nous souiller , que de parler comme le vulgaire , & de suivre les usages reçus. La connoissance que le Philosophe doit avoir des pas-

sions humaines , doit lui servir à si bien les ménager , qu'elles ne lui puissent nuire, bien loin de les aigrir, & de les animer contre lui-même. C'est prudence d'adoucir ceux qu'on ne peut desarmer ; & il n'y a pas de plus grande impertinence , que de commettre sa sagesse avec la folie du vulgaire. Un véritable Philosophe suit la mode , non pas pour plaire à ses yeux , mais pour ne pas choquer ceux des autres ; il suit tous les usages établis , non pas qu'il croie comme le peuple , qu'ils sont fondez sur la raison , mais parce qu'il ne veut pas soulever contre lui l'esprit de ceux avec lesquels il est obligé de vivre. Il reserve sa Philosophie pour le

cabinet & la solitude , selon le conseil de l'Orateur Romain ; il ne descend pas sur la Place , comme Citoïen de la Republique de Platon , il y vient comme François , & comme tel , il parle , il converse , il plaide , il negocie. C'est être Philosophe de la maniere la plus parfaite , que de connoître les occasions où il ne le faut pas être.

L'avarice de M. Chapelain , & son Poëme de la Pucelle , ont servi de divertissement à tous les beaux esprits ; l'une a donné occasion à plusieurs bons mots ; & l'autre à plusieurs pieces en vers & en prose , qui sont fort plaisantes , & que l'on lui envoïoit fort

souvent à lui-même. Je lui fis tenir un jour cette Epigramme , que je fis transcrire par une personne , dont l'écriture lui étoit inconnuë : quoique je le visse assez souvent , il ne m'en a jamais parlé.

*Ille Tigellinus totâ notissimus Urbe,
Fraudibus insignis versibus at-
que malis ;*

*Frigidus Heroum Cantor , quem
Regia torvo*

*Nascentem adspexit lumine Cal-
liope :*

*Dona Ducum , & famam qui ca-
ptans arte sagaci,*

*Nomen & ingentes accumulavit
opes :*

*Non potuit semper Nemesim vitare
potentem,*

*Ultioresque Deos sensit adesse sibi.
 Nunc exors fama , nunc pondus
 inutile terræ ,
 Ediscit sannas ludibriumque pati.
 Et malè quesito dum sordidus in-
 cubat auro ,
 Et numerat nummos , Pontice ;
 vivit inops.
 Causa malorum in promptu est, ill au-
 dabile Carmen ,
 Atque malo pejor Carmine ava-
 ritia.*

Monsieur de Chanlay , ci-de-
 vant Maréchal Général des Logis,
 rappelé au Conseil depuis la mort
 de M. de Louvois , est le plus ha-
 bile homme de France pour la
 Castrametation ; c'est-à-dire , sça-
 voir camper une Armée. C'est M.
 de

de Turenne qui l'a produit. Il dit un jour , qu'il n'y avoit , pour ainsi dire, buisson, motte, ruisseau, ou mare dans le Roïaume , ou aux environs même de l'Europe, dont M. de Chanlay n'eut connoissance. M. de Turenne ajoûta quelque chose de plus fort que cela : *C'est qu'il ne pouvoit camper sans M. de Chanlay , mais que M. de Chanlay pouvoit camper sans lui.*

On a desiré que j'expliquasse mes pensées sur une question assez curieuse , qui fut proposée touchant la Peinture , en un lieu où j'étois. On avoit parlé des Tableaux qui se font pour les deux grands Appartemens du Roi , & de la Reine à Versailles , & qui

doivent représenter diverses Histoires, que l'on a choisies, par rapport aux influences, & aux qualitez que les Mathematiciens attribuent aux sept Planettes. La variété de ces sujets est grande; le choix en est très-ingenieux: mais comme la plupart n'ont point encore été peints, quelques-uns de la Compagnie jugerent, que le pinceau ne pourroit jamais exprimer les choses si parfaitement, qu'il fût facile au spectateur, de reconnoître quelle Histoire seroit représentée en chaque Tableau, à moins que d'y mettre une inscription. C'est ce qui donna matière de former cette question, & de demander, si dans les Tableaux qui se font pour représen-

ter des Histoires , il feroit à propos de mettre des inscriptions , pour en faire connoître le sujet. Plusieurs furent pour l'affirmative , & je me trouvai de ce nombre. D'autres étoient pour l'usage ordinaire , qui se passe d'inscriptions dans les Tableaux. Ainsi la contestation s'étant échauffée, on souhaita que je misse par écrit les raisons qui pouvoient appuyer l'usage des inscriptions ; & je m'y laissai engager insensiblement , tant par mon propre mouvement , que par les exhortations de quelques personnes de grand mérite , qui s'étoient rencontrées d'un avis pareil au mien. C'est pourquoi je m'efforcerai de leur obéir , pourvû qu'il me fut per-

mis d'user de la liberté Philosophique ; c'est-à-dire , de prendre la chose d'un peu plus loin , pour établir un principe qui doit faire , à ce que je pense , la décision de cette difficulté. Je diviserai cet Ouvrage en quatre Chapitres , & je l'intitulerai , *Traité de la Peinture parlante*,

Jacques Carel de Sainte Garde , né à Roüen , composa son Poëme de Charles Martel , lorsqu'il étoit en Espagne , auprès de M. l'Archevêque d'Ambrun , pour lors notre Ambassadeur en ce Pais-là. M. de Sainte Garde m'écrivit une Lettre au sujet de son Poëme , où il m'avoüoit que les Libraires craignoient si fort de l'exposer en

vente, qu'il sembloit qu'on le leur eût défendu. Qu'en un mot cet Ouvrage étoit si bien enseveli, qu'on ne sçavoit pas à Paris qu'il y eût eu quelquefois des Sarraïns au monde. Voilà un aveu bien sincere de la part d'un Auteur ; mais il ne me parle pas toujours sur ce ton-là dans sa Lettre. *Si notre Langue*, continuë-t'il à dire, *devoit être aussi durable que la Grecque, ou que la Latine, j'espererois le destin de Menandre. Vous sçavez qu'on ne reconnut qu'après sa mort ce que valaient ses Ouvrages.* Voici un retour de tendresse d'Auteur envers sa production. Je ne crois pas cependant que personne reconnoisse à present dans le Poëme de Childebrand, rien qui puisse faire

regretter son Auteur. J'ai vû de M. de Sainte-Garde une méchante Critique des Oeuvres de Despreaux ; sous le titre de *Défense des beaux Esprits*, &c. Il a dédié cet Ouvrage à Messieurs de l'Académie Françoisë ; il s'y déguise sous le nom de *Lerac*, qui est l'Anagramme de *Carel*.

Comme la Fortune se joüe de toutes les choses de ce monde ; N'est-il pas étonnant , s'écrie un des Grands Hommes de l'Antiquité, qu'un *Valet de Chambre*, un *Pendant*, & un *Belistre d'Egypte*, pensent ensemble la destinée du Grand Pompée ; lui de qui tant de millions d'honnêtes gens avoient dépendu , & qui avoit tenu si long-tems entre

*ses mains, la destinée de presque tout
l'Univers.*

Martial l. 9. Ep. 10. dit : *Vous vous plaignez que Fabius, à qui vous faisiez tous les ans un présent de six mille petits sesterces, ne vous a rien laissé par son Testament ; vous n'y songez pas, il vous a fait un legs plus considérable qu'à aucun autre, puisqu'il vous a donné six mille petits sesterces, millia sena, c'est-à-dire, puisqu'il vous épargne un présent de six mille petits sesterces par an. C'est-là le conte de la Maîtresse de l'A-vare, qui prétendoit lui apporter douze mille francs par an, parce qu'elle ne les dépensoit pas. Moliere auroit bien pu avoir pris cette pensée de cette Epigramme.*

V iiii

Il y a des beautez qui n'inspirent point d'amour. Etre belle, & être touchante, n'est pas assurément la même chose. Venus est la Déesse de la Beauté, mais Cupidon est le Dieu de l'Amour : sans lui toute la beauté de sa Mere demeureroit sans pouvoir, aussi l'appelle-t'elle ses armes, ses mains, & sa puissance.

*Arma, manusque mea, mea, Nate,
potentia, dixit.*

Il faut que l'Epithete ajoute quelque chose au nom qu'elle accompagne : sans cela c'est multiplier inutilement tous les mots d'un discours. Il faut prendre garde à ne les pas surcharger non plus : ce que Quintilien compare

à chaque Soldat , qui auroit son Goujat ; ce qui augmenteroit le nombre de l'Armée , fans en augmenter les forces.

Il est aussi rare de trouver de grands genies, & des esprits tout-à-fait stupides , par la même raison , qu'il est rare de trouver des géans & des nains ; la Nature se tient ordinairement dans une certaine mediocrité, & rarement elle s'abaisse , ou s'élève.

Sur la question , en cas que les Etats d'Angleterre , qui tiennent à present leur Assemblée à Londres , sur le sujet de l'évasion du Roi , vinssent à déclarer la Princesse d'Orange, fille aînée du Roi

d'Angleterre , & de son premier Mariage , pour Reine d'Angleterre , si le Gouvernement seroit administré en son nom, ou en celui du Prince d'Orange son Mari : Je répondis que ce seroit au nom de la Reine , le droit étant de son chef , & que pareille question avoit été décidée en Espagne , entre Ferdinand Roi d'Arragon , & Isabelle sa femme , devenuë Reine de Castille. Le Roi voulant gouverner le Roïaume de Castille en son nom, il fut résolu par les Etats , que ce seroit au nom de la Reine que le Gouvernement seroit administré. Mais après la question jugée en faveur de la Reine , elle dit au Roi son Mari , qu'elle lui vouloit ceder

gracieusement les trois quarts de ce qu'il venoit de perdre ; c'est à dire du Gouvernement qui lui appartenoit à elle totalement, ce qu'elle fit ; & après sa mort , le Roi , du consentement des Etats, gouverna en son nom. Ce Gouvernement au nom du Roi, après la mort de sa femme Reine, pour ses enfans, ou pendant l'interregne, s'appelle en Angleterre, *la Courtoisie d'Angleterre*, que les Etats refuserent à Philippes II. Roi d'Espagne, après la mort de la Reine sa femme , Marie d'Angleterre , laquelle de son vivant gouverna ce Roiaume en son nom,

Croi, Ministre de Beziers, est sçavant dans les Langues ; il a
V vj.

écrit contre les Notes du Nouveau Testament d'Henſius in 4° , & contre le Livre de M. de Balzac , ſur la Tragedie d'*Herodes Infantici-
das*; il eſt preſentement Miniſtre à Genève.

De même qu'une expreſſion baſſe eſt une tache dans un diſcours ſublime, une expreſſion ſublime eſt une diſſonance dans le diſcours familier , & paroît comme une butte au milieu d'un terrain uni. Emploier les expreſſions ſublimes , & les grands mouvemens de l'Eloquence pour des bagatelles , c'eſt donner à un nain l'armure d'un géant , & comme dit Quintilien , *Vouloir faire jouer le rôle d'Hercule à un enfant*. Les

meilleures choses du monde perdent toute leur beauté, lorsqu'elles ne sont pas en leur place. Le Docteur de la Comedie n'est ridicule, que par le mauvais usage qu'il fait des sentences & des citations. Dans la *Comedie des Comedies*, qui est composée des phrases de Balzac; on rit de bon cœur, des mêmes choses que l'on admire dans les Oeuvres de cet Orateur. Il en est de même de la *Parodie du Cid*, où ces beaux vers si héroïques dans la bouche de Rodrigue, & de Dom Diegue, deviennent burlesques dans celle de Chapelain & de la Serre. A propos de la *Parodie du Cid*, Ligniere a bien maltraité le bonhomme Chapelain; il nous ap-

prend son origine par ces vers ; la
Serre parle à Chapelain.

... Je t'ai vû travailler & traduire
sous moi ,

Tu débutas d'abord par Guzman
d'Alfarache ;

Oeuvre dont aujourd'huy la memoire
te fâche.

Tu n'étois pas alors un grand Clerc
en latin ,

Et tu ne l'entends guere encor
quand il est fin.

Ton Guzman fut vendu vingt
écus au Libraire ,

Depuis tu te formias , & tu sçais la
Grammaire.

Enfin pour épargner ces discours
superflus ,

D'Archer tu te rendis un Rimeur ,
& non plus.

CHAPELAIN.

*Tout beau, j'étois Archer, la chose
n'est pas feinte,*

*Mais j'étois un Archer à la Casa-
que peinte;*

*Mon Juste-au-corps de pourpre, &
mon Bonnet fourré,*

*Sont encor les atours dont je me
suis paré.*

*Hocqueton, Diapré, de mon Maî-
tre la Trousse,*

*Je le suivois à pied quand il mar-
choit en housse, &c.*

Ovide dit que Ceres envoïa
chercher la faim dans la Scythie
glaciale; il ne faudroit pas aujour-
d'hui aller si loin; on la trouve-
roit facilement chez M. Chape-

lain : C'est-là qu'habite la pâleur, le
tremblement, & la Déesse toujours à
jeun.

.. Illic habitant pallorque, tre-
morque,
Et jejuna fames ...

Quand je vois un habile hom-
me dire de bonnes choses à des
stupides, qui ne sont pas capa-
bles de les goûter, il me semble
voir Orphée jouir de la Lyre au
milieu d'une troupe d'animaux.

Commelet, Astrologue, dont
les Almanachs sont des plus justes,
est mort à l'Hôtel-Dieu en 1652.
pauvre & nécessaireux, comme
finissent la plupart des gens de
Lettres ; ce qui me fait souvenir

d'avoir vû autrefois dans la Bibliothèque du Roi , six tomes in-folio , *De infelicitate Litteratorum* , mais on en pourroit bien faire un cent. J'ai fait un Chapitre particulier , de l'infortune des gens de Lettres , dans mon Traité , *de l'excellence de la Langue Françoise*. M. Huet , ancien Evêque d'Avranches , m'a écrit que ce Chapitre l'avoit charmé , & l'avoit fait souvenir de ce mot de Petrone ; *Nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas*.

*Sed neque Deiphobum , nec Polydamata , nec ipsum
Hectora laudamus. Quis enim laudaverit hostem. Ovid. l. 13.
Metam.*

Nous ne loüons point Deiphobe, ni Polydamas, ni même le grand Hector ; car qui est celui qui loüe son ennemi. Ce sentiment-là n'est guere heroïque, ni guere digne du sage Nestor ; il faut loüer la vertu par-tout où elle se rencontre, & dans ses ennemis, de même que dans les autres. Il me feroit bien, par exemple, de dire, que Furetiere n'avoit pas d'esprit, & cela, parce qu'il m'a outragé dans plusieurs endroits de ses Ecrits. Non, bien loin de vouloir donner une pareille idée de Furetiere, j'avoüerai toujours qu'il est un des meilleurs Satiriques que nous aïons, & qu'il ne le cede en rien de ce côté-là à Despreaux. Il est vrai

aussi, que l'un & l'autre auroient pu s'acquérir une juste réputation, sans faire des portraits aussi outrez, que ceux que l'on voit dans leurs écrits. Furetiere en décrivant les mœurs de plusieurs Academiciens, & Despreaux en attaquant Perrault d'une maniere tout-à-fait grossiere. M. Bayle a trouvé les réflexions sur Longin, si peu dignes d'être appelées une réponse aux Paralleles de Perrault, qu'il ne daigne pas en faire mention dans son Dictionnaire Critique, & qu'il dit expressement, que selon toutes les apparences, le Livre de Perrault subsistera, sans qu'il en soit fait une Critique solide; cela fait voir, qu'il ne faisoit pas grand

476 CARPENTERIANA.
cas de celle de Despreaux.

François I. disoit de trois personnes de Robbe , que quand ils entroient dans sa chambre , il ne sçavoit s'il les devoit saluer le premier , ou attendre qu'ils l'eussent salué , & qu'il mettoit la main à son bonnet aussi-tôt qu'eux , tant il les reveroit. Le même François I. pour le refus que Mrs du Parlement avoient fait , de verifier un Edit ; manda qu'on lui en envoia une vingtaine , pour leur faire porter la hotte au Siege de Landrecy. J'ai vû ces deux particularitez dans des Registres manuscrits , qui contiennent ce qui est de plus remarquable dans ceux du Parle-

ment. Ils sont dans la Bibliothèque de M. l'Abbé Bignon. Il n'y a point de Bibliothèque en France , après celle du Roi , où l'on trouve une plus grande quantité de Livres , & de mieux choisis ; & je ne doute point qu'elle ne soit un jour , une des plus nombreuses de l'Europe.

Les morts sont aussi insensibles aux louanges que nous leur donnons , que les pierres du Colisée de Rome , ou ces belles Statuës antiques , dont les Connoisseurs font tous les jours l'éloge. La gloire vient trop tard , lorsqu'elle ne trouve plus que nos cendres à couronner. Eh ! à quoi nous pourra servir ce qu'il faut voir , & ce

qu'il faut entendre, lorsque nous n'aurons plus d'yeux, ni d'oreilles. Nous nous mocquons de la coutume de certains Peuples barbares, qui mettent dans le tombeau de leurs Morts, les armes qui leur ont servi pendant la vie, & nous approuvons ceux qui travaillent pour être admirez après leur mort ; comme si les organes de notre corps, qui servent à nous transmettre les pensées des honnêtes gens, n'étoient pas aussi bien détruits que les autres, & qu'il fut moins nécessaire d'être vivant pour entendre un panegyrique, que pour se servir d'une lance, ou d'un bouclier. Mais d'où peut venir ce desir violent, de faire parler de soi après la mort. D'où

peut sortir cette erreur , qui surprend les plus éclairés ? Ne seroit-ce point , que nous ne réfléchissons pas assez sur la nature de la mort ; que nous ne concevons pas assez purement , ce que c'est , que de cesser de vivre ? Les Morts ont encore , selon nous , leurs possessions & leurs droits en ce monde ; ils ont leurs belles actions , leur réputation , & leur mémoire ; nous les aimons , nous les haïssons , nous leur rendons justice , ou leur faisons tort. Ces manières de parler si fréquentes , nous empêchent de concevoir bien nettement , la différence de leur état d'avec le nôtre ; elles nous laissent toujours dans l'esprit quel-

ques traits de vie & de société : comme l'idée sous laquelle nous avons conçu les morts pendant leur vie , subsiste toujours , quoiqu'ils ne soient plus , notre esprit en demeure également frappé , sans qu'il s'apperçoive que la liaison qu'il avoit avec eux , se trouve détruite ; nous sommes accoutumés à regarder cette idée comme quelque chose hors de nous ; elle nous empêche de nous appercevoir , que la mémoire des Morts , n'est autre chose , que nous-mêmes qui nous ressouvenons ; & que leurs vertus , & leurs grandes actions , ne sont plus que nos pensées. Ce commerce , que nous croïons entretenir avec ceux qui ne sont plus,

plus, nous inspire naturellement le desir , d'en établir un semblable avec la posterité. Nous devenons les rivaux des Morts , par les loüanges que nous leur donnons , & nous souhaitons enfin pour nous, ce bonheur phantastique que nous leur avons fait. Le plaisir de s'entendre louer est si grand , & si j'ose ainsi parler , si occupant , qu'il ne nous permet point de réfléchir sur les conditions qui sont nécessaires pour le posséder ; nous désirons d'être louez , c'est-là où se porte toute entiere l'attention de notre esprit , & où elle se termine. Et en cela nous tombons dans la même erreur qu'un Amant, dont la Maîtresse en aimeroit éper-

duëment un autre qui ne la connoîtroit point. Cet Amant passionné ne peut s'imaginer que celui-ci ne soit heureux , quoiqu'il ne sente pas son bonheur ; il souhaite ardemment d'être à sa place , sans s'appercevoir qu'il souhaite un bonheur imaginaire ; parce que le desir d'être aimé de l'objet de son amour, l'occupe si universellement , qu'il ne lui laisse pas le tems de considerer , qu'il faut connoître sa felicité , pour être heureux. Il ne juge de l'autre , que par l'état où il se trouve , ou pour mieux dire , il ne juge que de lui-même , sous le nom d'un autre. Ainsi nous jugeons de nous , lorsque nous ne serons plus , par ce que nous

sommes à présent ; nous prêtons
notre sentiment à nos cendres ,
& faisons passer nos affections
dans le tombeau. Un homme
qui songe à ce qu'on dira de lui
après la mort , se rend présent
par l'imagination , à tous les en-
tretiens de la posterité. Il se trou-
ve là enveloppé d'un nuage ,
comme Enée & Achate à l'Au-
dience de Didon. Il entend ses
Panegyristes , on dispute sur son
sujet , on soutient ses intérêts
avec chaleur , on se récrie sur ses
Ouvrages , on élève ses vertus
jusqu'au Ciel. Enfin toutes les
images les plus flatteuses de la
vanité , se présentent à son es-
prit , elles en retiennent toute
l'attention , en remplissent toute

l'étenduë , & lui font conclure , que c'est un extrême bonheur , que d'être admiré de la posterité. De quelle maniere se représente-t'il en ce tems la mort ? à la verité il passe si legerement sur cette pensée , qu'il n'a pas le tems d'envisager toutes les conséquences qui en dépendent. L'idée de sa gloire future , dont il est entièrement occupé , établit dans son esprit , sans qu'il s'en apperçoive , la necessité d'être , dont elle est inséparable ; & celle de la mort ne la détruit point , parce qu'elle n'est pas son objet principal , & qu'elle n'est pas conçûë avec la même vivacité. Ainsi de deux idées contraires , il faut necessairement que l'une détruise l'autre ;

la plus forte l'emporte , & il ne doit pas s'étonner , que tout l'avantage soit du côté de celle qui flatte les desirs les plus violens de notre cœur , qui relève notre orgueil , du plus pesant abatement, qui est la mort. Elle a encore pour elle les préjuges ; elle a l'avantage de s'introduire dans notre esprit , à l'insçu de la raison ; elle nous prend , pour ainsi dire , dès le berceau , & elle est déjà grande, ferme, vigoureuse, que la raison est à peine formée. Nos études , nos lectures , les exhortations de nos parens , tout nous inspire cette prétendue immortalité , & la pensée de la mort , qui est la seule chose qui en peut dissuader, est celle où nous nous arrêtons le

moins. Si nous y réfléchissons , c'est toujours avec cette idée consolante ; & ainsi le poison se trouve presque toujours mêlé avec le remède. Le desir de la gloire est un de ces desirs généreux , que la Nature a mis dans notre cœur , sans lui prescrire aucunes bornes. Les Philosophes appellent voies universelles , ce desir qui s'élance vers tout ce qui porte l'apparence du bien ; c'est-à-dire , tout ce qui a quelque rapport avec le bien véritable. Ces rapports qui ne peuvent être détruits , sans renverser tout l'ordre de la Nature , sont les causes innocentes de l'erreur de toutes nos passions. Cette opinion toute ridicule qu'elle est , ne laisse pas de produire de grands avan-

tages dans la suite ; & c'est un des plus puissans motifs dont on puisse se servir , pour exciter les hommes à la vertu. Avec quelle sagesse ne se conduit pas celui qui prend intérêt à tous les Jugemens de la posterité, & qui s' imagine avoir autant d'Admirateurs ou de Censeurs , qu'il y aura d'hommes sur la terre.

Je ne sçai par quel endroit je me suis attiré le procedé violent que Furetiere a tenu à mon égard : mais je ne crois pas lui en avoir donné le moindre sujet. Je lui aurois répondu sur le même ton, si l'Academie ne m'avoit imposé silence. J'avois déjà commencé

X iiij

à lui rispofter par un *Dialogue entre M. le Maître, & M. Despreaux*, dans lequel il m'est échappé plusieurs invectives contre Furetiere. Il est prefqu'impossible de conferver fa tranquillité d'efprit, & d'épargner un homme qui ne nous ménage en aucune maniere. Nous avons pourtant été Amis Furetiere & moi; ne m'en donne-t'il pas de belles preuves dans fes écrits. Je n'ai pu lire qu'avec indignation certain endroit, où il dit, *qu'une bonne fouppe nous racommodera*. Je n'ai jamais pris qu'un repas chez Furetiere, & il a mangé plus de dix fois chez moi. J'avois fi peu envie qu'il m'en tint compte, & lui étoit fi peu en état de me

les rendre , que toutes les fois que je le voïois , il me prioit simplement de lui dire le jour , que j'aurois le tems de venir dîner chez lui ; ce qui n'étoit qu'un compliment de civilité , qu'il continua de me faire pendant un très-long-tems. Lassé de m'entendre demander *le jour* , je le priai lui-même , en plaisantant , de me dire *l'année* ; ce qu'il n'a jamais fait. Ainsi n'ayant point mangé de souppe chez lui , je ne sai pas pourquoi il prétend me faire un grand régal d'une chose que je n'aime point. Cette plaisanterie a pourtant bien fait rire quelques personnes ; & enfin j'en ai ri avec les autres , lorsque j'ai

vû que le Public étoit si grand amateur des plaisanteries ; après une pareille approbation , si l'on pouvoit imaginer quelque chose au-dessous du rien , ce seroit assurément l'estime que je fais de la bonne ou de la mauvaise réputation que je puis avoir parmi les hommes. Cette belle reflexion ne m'empêchera pourtant pas , de vous reciter une devise que j'ai faite contre Furetiere : la voici : *Une araignée qui pend à son fil ,* avec ce mot : *Lavora per impiccarfi* , & ces vers :

*Je ne vis que de saleté ,
Je ne me plais que dans l'ordure ;
Je suis l'horreur de la Nature ,*

*Et fais un ouvrage empesté ;
Les Dieux dont je souille l'image
Avec mon seul attouchement ,
M'ordonnent pour mon châti-
ment ,
De me pendre à mon propre ou-
vrage.*

FIN.

Fautes à corriger.

P. Age 15. Bourgeois, lisez, *Vourgeois*.

P. 28. à la ligne 10. le reste de la remarque doit être ainsi,

„ Ils étoient nommez *Barres*, ainsi que je le trouve dans le Roman de la Rose.

Les Cordeliers & les Barres,

Tant soient-ils gros & quarres.

„ On voit par ce dernier vers, qu'ils passeroient dès ce tems-là pour de bons Compagnons, *Fortes pectore & armis*, tant soient-ils gros & quarres. Nous avons la ruë des Barres, ou Barrés, car ce Roman supprime toujours l'accent circonflexe : en ce cas il faudroit dire quarrez.

P. 40. vers 7. *Metail*, lisez, *Metal*.

P. 48. l. 1. de qu'il, lisez, *de ce qu'ils*.

P. 55. l. 7. de tous beaux, lisez, *de tous les beaux*.

P. 64. l. 2. pour marquer le renvoi de l'étoile *S. Amant*.

P. 66. vers 11. cependant, lisez, *ce Pedant*.

P. 71. vers 12. hatards, lisez, *batards*.

P. 84. vers 9. employer, lisez, *employe*.

P. 122. l. 14. suppose, lisez, *posé*.

P. 164. l. 15. pouvoit, lisez, *pourroit*.

P. 169. On a oublié l'imitation en vers de l'Epigramme de l'Anthologie, dont on cite la pensée en prose.

Dessus une fourmie Austale fierement ,
 Faisoit voir un maintien, une noble posture,
 Lorsqu' helas par malheur l'équilibre man-
 quant ,
 L'insecte sous ses pieds fracasse sa figure ,
 Il se relève gravement.
 Et loin que la douleur excite son murmure,
 Il dit , pourquoi donc rire ? avec pareil
 fracas ;
 Phaëton par sa chute étonna la Nature ,
 N'est-il pas comme moi tombé des Cieux
 en bas.

P. 198, vers 1. goutoient, *lis. ufoient.*

P. 200. vers 13. il est un meilleur, *lis. s'il est
un meilleur.*

P. 203. manque ce vers après le 4.
Pas moins craintif sur l'artifice.

P. 204. vers 11. encore, *lis. encor.*

P. 209. vers 5.

Le Ciel veut si peu nous la reveler.

Lisez ,

Le Ciel si peu veut , nous la reveler.

P. 221. l. 16. pieté, *lis. impiété.*

P. 235. Tems est de pleurer & de rire.

Lisez, *Tems de pleurer, & tems de rire.*

P. 241. vers 3, harpes & luth, *lis. harpes elus.*

Idem. vers 4. fort prude homme, *lis. pru-
d'homme.*

Idem. vers 5. mais que dire, *lis. mais que penser.*

P. 248. l. 13. deviennent, *lis. devenoient.*

Ibid. l. 18. d'office, *lis. d'affine.*

P. 252. l. 16. opposeront , l. *opposent.*

ibid. l. 17. fera , *lis. fait.*

P. 260. vers,

Si l'amour vit d'espoir , il meurt avec lui.

Lisez comme dans Corneille, Acte 1. Scene 2.
du Cid.

Si l'amour vit d'espoir , il perit avec lui.

P. 296. l. 14. il n'y qu'à aimer , *lis. il n'y a
qu'à aimer.*

P. 308. l. 7. Codure , *lis. Codure.*

P. 309. l. 11. gruë , *lis. grive.*

P. 320. l. 3. lui commanda , *lis. elle lui com-
manda.*

P. 346. l. 17. cette passion , *lis. mes passions.*

P. 348. l. 5. blics , *lis. que.*

P. 353. l. 19. Cyncas , *lis. Lycas.*

P. 388. l. dernière , cette injuste , *lis. une
injuste.*

P. 404. l. 17. l'année première du Cyrus , *lis.
l'année première du Regne de Cyrus, &c.*

